

ACADÉMIE DES SCIENCES D'ALBANIE
SECTION DES SCIENCES SOCIALES ET ALBANOLOGIQUES

**STUDIA
ALBANICA**

2

STUDIA ALBANICA

Conseil de Rédaction :

Seit MANSAKU (Rédacteur en chef)
Muzafer KORKUTI (Rédacteur en chef adjoint)
Arben LESKAJ (Secrétaire scientifique)
Francesco ALTIMARI
Jorgo BULO
Ethem LIKAJ
Shaban SINANI
Marenglen VERLI
Pëllumb XHUFİ

© 2014, Académie des Sciences d'Albanie

ISSN 0585-5047

Académie des Sciences d'Albanie
Section des Sciences sociales
7, place Fan S. Noli
AL-1000 Tirana

Kristo FRASHËRI

**LA LUTTE ANTIFASCISTE DE LIBÉRATION NATIONALE
VUE À 70 ANS DE DISTANCE**

Nous avons aujourd'hui le confort de ne plus considérer la Lutte antifasciste de libération nationale (LALN) comme jadis, sous sa pression, mais comme un événement qui est déjà entré dans l'histoire.

En effet, 70 ans après, les facteurs historiques qui opéraient à l'époque ont radicalement changé. L'Albanie est aujourd'hui un pays libre et indépendant, un membre à part entière de l'Organisation des Nations unies. Les Albanais ne sont plus, comme à cette époque-là, devant leur devoir patriotique d'empoigner les armes contre l'occupant étranger. Le Parti communiste albanais qui a conduit la Lutte de libération nationale et s'en est servi ensuite de gage pour s'emparer du pouvoir politique n'a plus d'impact sur l'opinion publique. Les organisations de droite, telles que le *Balli Kombëtar* ou le Mouvement de la Légalité, qui ont agi en tant qu'adversaires politiques du Mouvement de libération nationale, sont réduites à présent à un état anémique. De nos jours, le fonds de la documentation historique est plusieurs fois plus riche qu'au temps de la guerre, voire il s'enrichit de documents en provenance d'archives aussi bien alliées qu'adversaires. De l'autre part, les forces humaines des maquisards, les plus ardents défenseurs des valeurs de la Lutte antifasciste de libération nationale, se sont extrêmement raréfiées et n'ont donc plus le même poids d'il y a 70 ans sur l'opinion publique du pays. D'autre part, la majorité écrasante des Albanais de nos jours, compte tenu de leur âge, n'ayant pas vécu la Seconde Guerre mondiale, ils sont hors de la portée politique des événements de cette dernière. En plus, l'opinion publique albanaise actuelle est jetée depuis à peu près un quart de siècle dans le tourbillon d'un débat ouvert entre les courants de droite et de gauche sur les valeurs de la LALN.

Or, si les Albanais ont pu s'affranchir de la pression des affrontements de la guerre, ils sont néanmoins sous l'impact des événements douloureux qu'ils ont subis durant les 40 ans de régime communiste et qui amènent certains historiens à considérer négativement la Lutte de libération nationale. Il s'agit sans nul doute d'un point de vue erroné, puisque la science historiographique exige que toute époque soit appréciée par rapport à l'époque qui l'a précédée, autrement dit par rapport aux résultats atteints dans la résolution des problèmes politiques, économiques et sociaux hérités. La LALN doit donc être confrontée à la contribution qu'elle a apportée au statut politique de l'Albanie plutôt qu'à l'ordre social établi à l'issue de la guerre. C'est pour cette raison qu'il faut renoncer aussi aux thèses aux connotations politiques, trop enthousiastes pour une partie et trop sévères pour l'autre, qui ont pullulé durant la guerre froide et qui continuent encore de sévir parfois de nos jours.

*
* *
*

Le schéma politique de l'Albanie au cours de la Seconde Guerre mondiale a été semblable au schéma politique créé sur l'arène internationale. Durant la guerre, le monde était divisé en deux groupements politiques qui s'affrontaient au niveau planétaire : d'un côté, les membres du bloc agresseur germano-italo-japonais qui aspiraient à installer par la violence une dictature fasciste dans le monde entier et, de l'autre, les membres du camp antifasciste anglo-soviéto-américain qui se battaient pour la survie de leurs pays tout comme pour la liberté et l'indépendance des peuples asservis. Au cours de ces sanglantes années-là, l'Albanie comptait elle aussi deux alignements identiquement opposés : d'un côté, les gouverneurs collaborationnistes qui se sont mis au service des agresseurs nazi-fascistes et qui ont placé l'Albanie formellement dans le bloc de ces derniers et, de l'autre, les forces patriotiques albanaises auxquelles revenait la tâche de se battre pour l'indépendance du pays.

En mars 1939, Henri Wallon, un député français de gauche, mettait en évidence que les milieux fascistes nationaux agissaient dans le monde entier en vue d'élargir les frontières de leurs États

indépendants. Les fascistes albanais, soulignait-il, étaient les seuls qui agissaient dans le but de soumettre l'Albanie au joug de l'Italie fasciste.

Et cela a été confirmé le mois suivant sur le terrain. Par l'invasion au mois d'avril 1939, l'Italie fasciste n'a pas seulement entraîné la perte de l'indépendance nationale de l'Albanie, mais aussi provoqué le risque de la disparition des Albanais en tant que nation à cause du plan de Mussolini visant à italianiser leur pays à travers une colonisation par des habitants italiens.

Il suffit de rappeler que, jusqu'à la fin de 1939, c'est-à-dire dans le seul espace des huit premiers mois de l'occupation, en Albanie on avait installé environ 52 mille colons italiens, sans compter les troupes militaires. À ce rythme-là, il est certain que le caractère ethnique du pays serait altéré en quelques décennies.

Les collaborationnistes ne faisaient pas mention du risque de colonisation italienne de l'Albanie. Ils se vantaient que Rome et Berlin allaient aider à réunifier l'Albanie d'avant-guerre avec ses autres territoires ethniques, le Kosovo et la Tchamérie. Par cette promesse, les gouverneurs collaborationnistes se sont solidarisés au nom de l'Albanie occupée avec le bloc agressif nazi-fasciste. Cette solidarisation a été concrétisée par le décret n° 194 signé le 9 juin 1940 par Victor-Emmanuel III, publié au Journal officiel n° 93, Tirana, le 10 juin 1940. Aux termes de ce décret, l'Albanie serait automatiquement en guerre avec tout pays avec lequel l'Italie fasciste aurait un conflit armé. En vertu de ce décret, le gouvernement quisling de Tirana, en solidarité forcée avec l'Italie fasciste, a déclaré sans aucun motif la guerre à l'Angleterre et à la France le 10 juin 1940, à la Grèce le 28 octobre 1940, à la Yougoslavie le 6 avril 1941, à l'Union soviétique le 22 juin 1941 et aux États-Unis d'Amérique le 7 décembre 1941. L'Albanie s'est trouvée ainsi malgré elle dans le tourbillon de la Seconde Guerre mondiale.

Suite à cette décision, les Albanais attachés à l'indépendance de leur patrie se sont alignés spontanément au grand camp antifasciste anglo-soviéto-américain qui a été créé à l'automne 1941 et qui a fait ressentir le besoin d'organiser la résistance armée. Le premier pas a été effectué par les Communistes albanais qui ont fondé le 8 novembre 1941 leur parti marxiste-léniniste (le P.C.A.). Dès le jour

de sa création, le P.C.A. a renoncé à son programme politique de caractère idéologique, autrement dit l'organisation d'une révolution socialiste et l'établissement de la dictature du prolétariat. Sur la recommandation du Comintern, il a mis à la base de son nouveau programme la lutte patriotique pour libérer le pays de l'occupant fasciste italien, redresser l'indépendance nationale reniée et installer la démocratie populaire. Il laissait ouverte la porte de la collaboration avec tous les courants patriotiques qui opéraient en Albanie, de droite ou de gauche, capitalistes ou ouvrières, religieuses ou laïques.

Le Parti communiste albanais a pris l'initiative de réaliser l'union nationale de tous les Albanais dans la lutte contre l'occupant étranger en organisant la Conférence de Peza, le 16 septembre 1942. À Peza, les Communistes ont proposé de former le Conseil général de libération nationale comme organe commun de la lutte de libération sans nuances politiques. Leur plateforme a été soutenue par les démocrates de gauche et les monarchistes de l'ancien roi Zog. Par contre, les démocrates nationalistes de droite, persuadés de leur supériorité auprès de l'opinion publique, ont rejeté la plateforme de Peza au motif qu'ils n'étaient pas disposés à collaborer avec le facteur communiste, même pour la question nationale.

L'organisation des démocrates nationalistes de droite, le *Balli Kombëtar*, qui a été créée deux mois plus tard, en novembre 1942, a décidé de ne pas s'engager immédiatement dans la lutte sans compromis contre l'occupant fasciste comme le recommandait la grande coalition antifasciste, mais de rester dans l'expectative. Les chefs ballistes comptaient entreprendre des actions militaires contre l'occupant quand ils verraient s'approcher la fin de la Seconde Guerre mondiale et quand, d'après leurs prévisions, les forces des maquisards seraient mises à la débandade par suite de la confrontation avec les forces de l'occupant fasciste italien.

Or, l'attentisme adopté par les deux organisations de droite n'a pas résulté productif pour elles. Tout au contraire, l'engagement total du Mouvement de libération nationale dans la lutte contre l'occupant étranger après la Conférence de Peza a ajouté à son prestige au détriment des deux organisations de droite. Voire, le mouvement armé antifasciste a apporté un résultat important pour l'Albanie sur l'arène internationale. En décembre 1942, les ministres

des Affaires étrangères des trois grandes puissances de la coalition antifasciste – C. Hull, A. Eden, V. Molotov – ont déclaré qu'ils appréciaient la résistance armée des Albanais et qu'ils reconnaissaient l'indépendance nationale de l'Albanie.

Comme on le sait, l'un d'entre eux, A. Eden, a émis le 17 décembre 1942 une réserve concernant les frontières de l'Albanie qui, a-t-il souligné, seraient revues après la guerre. Cette réserve était liée aux promesses que la Grande Bretagne avait faites à la Grèce soucieuse d'annexer les territoires de l'Albanie du Sud, le prétendu « Épire du Nord ».

*
* * *

La réserve du ministre britannique des Affaires étrangères au sujet des frontières de l'Albanie a été un danger inattendu pour le mouvement national albanais. Les frontières de l'Albanie, déterminées définitivement par les Grandes Puissances en 1913 et entérinées par la Société des Nations en 1921, risquaient ainsi subitement d'être révisées en faveur des revendications territoriales grecques, justifiées par les milieux nationalistes helléniques en accusant l'Albanie d'être un État agresseur dans la guerre que le gouvernement quisling de Tirana, contraint par Rome fasciste, a déclarée à la Grèce en 1940.

Les milieux nationalistes albanais de la droite estimaient que, quand le temps viendrait, ils pourraient s'opposer les armes à la main à la convoitise grecque. Contrairement à eux, les dirigeants du Mouvement de libération nationale considéraient que l'intégrité territoriale du pays ne devait pas être défendue en organisant une résistance armée contre l'État grec, mais en intensifiant la Lutte de libération nationale contre l'occupant fasciste italien, le véritable fauteur de la guerre du 28 octobre 1940. La lutte contre les agresseurs fascistes alignerait ainsi l'Albanie aux côtés des Alliés du grand camp antifasciste. Si l'Albanie était acceptée comme un pays allié, elle ne pourrait pas être condamnée comme un État agresseur. La suite des événements allait donner raison à la ligne politique de la LALN.

Suite aux déclarations des ministres des Affaires étrangères des trois grands Alliés de la coalition antifasciste, certains segments de l'organisation balliste, contrairement à leurs chefs, ont décidé de mettre un terme à l'attentisme et d'entreprendre des actions armées contre l'occupant étranger. Bien que d'un poids modeste sur le front de la résistance, leurs opérations armées contre l'occupant ne peuvent pas être ignorées. Le fait est que, le 10 juillet 1943, la LALN a créé l'Armée de libération nationale avec des bataillons et des brigades dirigées par un état-major militaire régulier, tandis que les unités armées du *Balli Kombëtar* sont restées au stade de petites guérillas paysannes.

Lorsque le 25 juillet 1943, suite à la destitution de Mussolini comme dictateur, la capitulation de l'Italie semblait proche, le *Balli Kombëtar* a accepté entrer en coalition avec la LALN dans la lutte contre l'occupant fasciste qui rendait son dernier souffle. C'est ainsi que, début août 1943, le *Balli Kombëtar* a noué une alliance avec le P.C.A. à la Conférence de Mukje pour mener conjointement une lutte contre l'occupant. Or, cette alliance n'a pas fait long feu. Cette fois-ci, la pomme de discorde ont été la question du Kosovo et le non-engagement du *Balli Kombëtar* dans la lutte contre le nouvel occupant hitlérien.

Pour le *Balli Kombëtar*, la réunification du Kosovo avec l'Albanie occupée par l'Italie fasciste était la réalisation de la plateforme de la Renaissance nationale albanaise. Aussi les Albanais devaient-ils, selon les Ballistes, se battre pour ne plus permettre le détachement du Kosovo du corps de l'Albanie. D'après cette plateforme, les Albanais devaient renoncer à la lutte contre l'occupant allemand qui avait « offert » le Kosovo à l'Albanie et s'engager dans la lutte pour s'opposer au rattachement du Kosovo à la Yougoslavie.

Pour le Mouvement de libération nationale il en était autrement. Sur une décision d'Hitler du printemps 1941, le Kosovo avait été rattaché formellement non pas à l'Albanie, mais à l'administration quisling de Tirana. C'était une réunification *de facto*, mais pas *de jure*, laquelle avait besoin de l'approbation d'un aréopage international. Elle n'avait donc pas de valeur juridique internationale, d'autant plus que Hitler avait lui-même déclaré que, s'il était besoin,

il n'hésitait pas de considérer comme des papiers sans valeur les actes qu'il avait lui-même signés.

Il ne fait pas de doute que la réunification administrative du Kosovo avec l'Albanie était pour les Kosovars un allègement du poids de leur joug national et pour l'ensemble des Albanais une fraternisation jusque-là reniée.

Cependant, aux yeux d'observateurs objectifs, le rattachement du Kosovo à l'administration quisling de Tirana n'était pas un affranchissement, comme le trompétait e *Balli Kombëtar*. De cette conception erronée, les Ballistes ont tiré la conclusion qu'il était du devoir patriotique des Albanais de renoncer à la lutte contre les occupants hitlériens et de passer à la lutte contre les Tchetsniks serbes de Draža Mihailovi et les partisans yougoslaves de Josip Broz Tito. Les chefs de file ballistes argumentaient que la lutte des Albanais contre les Serbes était justifiée, puisque l'histoire avait stigmatisé ces derniers comme les auteurs du génocide contre les Albanais. Ils refusaient de comprendre qu'aux termes de la Charte de l'Atlantique le Kosovo, détaché de la Yougoslavie sur une signature d'Hitler, devait être rendu à la Yougoslavie qui, qu'elle soit monarchique ou titiste, était une alliée du grand camp antifasciste. En d'autres termes, cela signifiait qu'une lutte contre les Tchetsniks ou les partisans yougoslaves n'aurait servi que les occupants hitlériens.

Les dirigeants de la LALN ont adopté une toute autre attitude. Le Kosovo n'était pas défendu en se battant aux côtés des hordes hitlériennes contre les forces antifascistes yougoslaves. Une lutte contre ces dernières qui étaient les alliées du grand camp antifasciste allait souiller le mouvement nationaliste albanais de collaborationnisme avec la politique nazie et, par conséquent, elle ne conduirait pas à la libération du Kosovo, mais à la perpétuation de l'asservissement des Kosovars sous le joug yougoslave. Selon le credo du Mouvement de libération nationale qui se fondait sur la Charte de l'Atlantique et celle des Nations unies, le capital le plus précieux qui aiderait les Kosovars à obtenir leurs droits nationaux était au contraire leur propre engagement dans la lutte contre les garnisons nazi-fascistes italo-allemandes qui avaient planté leurs griffes sur le Kosovo.

En effet, d'après les engagements de la coalition antifasciste, c'était justement ce capital qui donnerait aux Kosovars la possibilité de choisir eux-mêmes après la guerre, par un vote plébiscitaire, l'avenir de leur sort. Si la décision de l'Assemblée de Bujan sur le rattachement du Kosovo à l'Albanie n'a pas été mise en œuvre, cela n'engage pas la responsabilité des Communistes albanais mais celle des titistes yougoslaves qui ont contraint les auteurs de la Résolution de Bujan à revenir sur leur décision du début de 1944.

Par suite du non-engagement du *Balli Kombëtar* dans la lutte contre les occupants hitlériens, la LALN a dénoncé les accords de Mukje, après quoi les chemins des maquisards et des Ballistes se sont séparés définitivement. Le Front de libération nationale a mené une lutte armée contre les armées hitlériennes qui ont envahi l'Albanie le 9 septembre 1943, immédiatement après la capitulation de l'Italie fasciste. Au contraire, le *Balli Kombëtar* a conclu en septembre 1943 un compromis avec le gouvernement quisling de Tirana, lequel a autorisé les détachements ballistes à circuler librement dans les villes du pays à condition de ne toucher ni les armées hitlériennes, ni l'administration quisling.

En outre, durant l'hiver 1943-1944, les unités ballistes ont collaboré ouvertement avec les armées nazies lors de l'opération punitive que celles-ci ont lancée contre l'Armée de libération nationale. Par résultat, au printemps 1944, le Front de libération nationale est sorti de l'opération d'hiver avec une autorité indiscutable, tandis que le *Balli Kombëtar* était en proie à la débandade.

Le Mouvement de la Légalité aussi, même s'il n'a pas collaboré avec les armées hitlériennes, mais seulement avec l'administration quisling, s'est acheminé vers sa dissolution.

Le Front antifasciste de libération nationale, restant jusqu'au bout fidèle à la lutte patriotique, a donc le mérite d'avoir libéré définitivement l'Albanie le 29 novembre 1944 et redressé l'indépendance du pays.

*
* *
*

Considérée dans toute la profondeur de ses actes, la Lutte de libération nationale n'a pas été seulement une lutte politique, mais aussi une révolution démocratique.

La vision de l'après-guerre qu'avaient à cette époque-là les dirigeants du Mouvement de libération nationale, y compris ceux du Parti communiste albanais, n'avait rien qui puisse ressembler à la dictature du prolétariat telle qu'elle a été appliquée par la suite par le régime communiste. Comme cela était libellé même au programme du Parti communiste, ils se fixaient pour objectif de bâtir une société de démocratie populaire, par laquelle ils entendaient une démocratie certes non bourgeoise et encore moins aristocratique, mais de gauche, qui défendrait les intérêts des larges couches de la population albanaise. Cette vision impliquait la tendance à construire une Albanie plus développée que celle qui avait existé avant l'occupation du 7 avril 1939.

Les tâches que cette démocratie populaire se proposait de résoudre dans le pays étaient les suivantes : faire disparaître les survivances féodales en matière de propriété foncière, venir à bout de l'influence que les beys et les propriétaires fonciers exerçaient sur l'administration gouvernementale, écarter définitivement l'institution du chef de clan dit « bayraktar » de la société montagnarde, créer des organisations sociales pour la défense des intérêts du travail, assurer la pleine égalité de la femme avec l'homme en matière de droit sociaux, faire participer les femmes au même titre que les hommes à l'administration publique, donner à l'éducation nationale un caractère de masse pour éliminer l'analphabétisme, donner un élan à la culture et aux arts, garantir une pleine liberté de pensée, d'expression, de mouvement, de choix du domicile, de presse et aligner finalement l'Albanie de manière inconditionnelle dans les rangs de la grande coalition antifasciste anglo-soviéto-américaine.

On peut donc affirmer sans la moindre hésitation qu'aucune de ces tâches n'avait de caractère communiste dans son contenu. Elles tenaient toutes d'un programme de démocratie de gauche, mais pas d'un régime socialiste, car elles ne mettaient pas en cause la propriété privée.

Une page brillante de la Lutte de libération nationale a été la participation des femmes, et en particulier des jeunes filles albanaises,

aux rangs de l'Armée de libération nationale. Leur nombre n'était pas négligeable, il s'agissait d'environ cinq mille femmes et jeunes filles combattantes. L'histoire de l'Albanie n'avait jamais vu que des formations militaires soient dirigées par des femmes commandantes et encore moins commissaires.

La Lutte de libération nationale a aussi permis d'effacer en quelque sorte les disparités entre la jeunesse paysanne et celle citadine, entre les citoyens instruits et non instruits. Le maquis a encore été une véritable révolution sociale par le fait d'avoir aussi brisé définitivement les obstacles aux mariages mixtes quant à l'appartenance religieuse.

Des changements sont survenus aussi dans l'organisation des unités de combat. Les détachements de partisans étaient considérés non seulement comme des unités militaires, mais aussi comme des communautés sociales et culturelles. Pour les volontaires qui ne savaient ni lire, ni écrire, on y organisait des cours contre l'analphabétisme. Aux heures de trêve, on tenait des conférences politiques ou des manifestations culturelles au contenu patriotique. Les maquisards ont témoigné un très grand respect à l'égard des morts au combat. En témoignent d'innombrables chants consacrés aux martyrs de la liberté tombés héroïquement, avec des paroles écrites par leurs compagnons d'armes et des musiques composées par des musiciens instruits qui avaient rejoint le maquis.

Dès qu'il a été créé, le Front de libération nationale s'est déclaré l'allié non de l'Union soviétique, mais de la grande coalition antifasciste, donc de la Grande Bretagne, de l'Union soviétique et des États-Unis d'Amérique. Compte tenu de ces caractéristiques, la Lutte de libération nationale a été pour l'historien une lutte patriotique que les Albanais, sans aucune distinction politique, idéologique, géographique ou religieuse, ont entreprise dans les circonstances de la Seconde Guerre mondiale.

*
* *
*

D'après certains historiens, la désignation d'Enver Hoxha lors du Congrès de Përmet au poste de président du Comité antifasciste de

libération nationale, qui avait les attributions d'un gouvernement provisoire, a légitimé l'installation du régime communiste en Albanie. Cette considération n'est pas correcte. Le caractère politique d'un gouvernement est défini par son programme politique, mais non par l'appartenance des membres du gouvernement ou de son premier ministre à un parti politique. Le Congrès de Përmet n'a pas abordé l'installation du régime communiste en Albanie. Les décisions du Congrès font état d'un régime démocratique populaire.

Il ne faut pas oublier qu'au Congrès de Përmet Enver Hoxha n'était pas le même que celui des congrès du Parti du travail d'Albanie. À ce temps-là, il n'était pas connu comme un homme d'État. Son nom avait été annoncé depuis à peine un an, à Labinot, comme commissaire politique de l'État-major général de l'Armée de libération nationale. Sa biographie n'était pas entachée des méfaits qui allaient remplir plus tard son CV. Stigmatiser Enver Hoxha de 1944, comme le font certains journalistes de nos jours, des traits qu'il a gagnés au fil des années de régime communiste, c'est une logique contraire à l'histoire.

Toutefois, au Congrès de Përmet on peut reconnaître aussi des défauts. Par exemple, la décision d'interdire le retour du roi Zog en Albanie en raison de sa politique d'avant-guerre à l'égard de l'Italie est difficile à accepter, vu que les Zoguistes ont été acceptés par les Communistes après le 7 avril 1939 comme des alliés à la Conférence de Peza. Un autre défaut du Congrès de Përmet a été l'absence d'opposition à ce congrès. Certes, le Parti communiste ne peut pas être tenu responsable pour l'absence d'une opposition, car ce n'était pas à lui d'en créer une. Or, faute d'une opposition au Congrès, le Parti communiste est devenu plus agressif à l'encontre des ses adversaires, Ballistes et Zoguistes, qui s'étaient exclus de leur participation au Congrès par leur collaboration avec l'occupant nazi et l'administration quisling. Les personnalités non communistes qui ont été élues aux organes centraux du Congrès n'ont pas réussi à s'organiser, mais sont restés épars comme des individus isolés. Leur manque d'organisation sous forme de parti politique à part pouvant jouer après la libération le rôle d'une opposition, voire d'une majorité au pouvoir, a rendu le Parti communiste plus arrogant à leur égard. La

responsabilité de cette erreur pèse toutefois plutôt sur les alliés du Parti communiste eux-mêmes que sur ce dernier.

Si l'on analyse minutieusement la critique que quelques prétendus historiens adressent au programme approuvé par le Congrès de Përmet, il est aisé de tirer la conclusion qu'elle manque sa cible. En effet, elle ne s'adresse pas contre un programme communiste, dont il n'a pas du tout été question au Congrès de Përmet, mais contre les principes de la démocratie populaire qui a été approuvé à l'unanimité par les participants au Congrès.

On pourrait difficilement passer ici sous silence la question soulevée par certains historiens à savoir si les racines historiques du régime d'après-guerre en Albanie remontent à la Lutte de libération nationale. Nous refusons d'admettre ce lien génétique entre le régime communiste et la Lutte de libération nationale. Le fait est que, durant la Seconde Guerre mondiale, des luttes de libération nationale ont été organisées dans l'ensemble des pays occupés du continent. À la lutte contre l'occupant étranger ont participé, tantôt ensemble, tantôt séparément, tous les facteurs patriotiques, de la droite et de la gauche. Cependant en Albanie, par leur attitude adoptée au cours de l'Opération d'hiver, le *Balli Kombëtar* et la Légalité se sont exclus de la participation au Congrès de Përmet.

Les démocrates de gauche qui se sont battus aux côtés des Communistes au sein du Mouvement de libération nationale ne sont pas non plus exclus d'une part de responsabilité. Il ne faut pas oublier que la majorité écrasante des partisans combattants, tout comme la plupart des commandants des formations militaires, à l'exception des commissaires politiques, n'étaient pas membres du Parti communiste. D'après les données officielles rendues publiques de temps en temps après la libération de l'Albanie, l'Armée de libération nationale comptait environ soixante-dix mille combattants et combattantes, tandis que le Parti communiste, à l'intérieur et à l'extérieur de cette armée, à peine deux mille membres. Cela signifie que l'Armée de libération nationale était potentiellement une formation du facteur non communiste qui se battait comme un allié du Parti communiste dans le Mouvement de libération nationale. Or, les démocrates de gauche s'étaient alignés aux rangs de ce mouvement comme des électrons libres par rapport aux Communistes qui étaient organisés en un parti

de militants de type bolchevik. Si les premiers avaient une nette supériorité numérique dans les rangs du Front de libération nationale, ils étaient donc en minorité organisationnelle face au Parti communiste. Il semble que les personnalités non communistes de cet alignement, telles que Omer Nishani ou Myslym Peza, Shefqet Beja ou Riza Dani, Kostandin Boshnjaku ou Kol Kuqali, Dali Ndreu ou Ali Seferi, qui jouissaient d'une intégrité politique en tant que facteurs non communistes, ne ressentait pas le besoin d'avoir un parti distinct, parce que ils voyaient leur programme démocratique de gauche incarné dans le Front de libération nationale lui-même. C'était certainement une cécité politique, mais quand ils en ont compris le mal, ils se trouvaient déjà devant le peloton d'exécution.

*
* * *

Les adversaires du P.C.A. stigmatisent la LALN de ne pas avoir été une lutte patriotique, mais une guerre civile entre deux groupements politiques antagonistes albanais. Or, l'histoire générale nous apprend qu'il faut entendre par guerre civile la lutte que se livrent entre eux deux groupements politiques d'un pays libre, où chacune des parties se bat pour s'assurer le pouvoir politique. La guerre entre les groupements politiques pour la question du pouvoir n'est pas possible dans les conditions où le pays se trouve sous un joug étranger, car dans ce cas celui qui détient le pouvoir c'est l'occupant. Par conséquent, en Albanie il ne pouvait y avoir de guerre civile tant que le pays était occupé par les armées nazies allemandes.

Dans l'histoire, il n'est pas rare que des forces militaires extérieures soient également intervenues dans une guerre civile. Cependant, elles l'ont fait sous le diktat de leurs intérêts afin d'assurer la victoire d'une partie ou de l'autre, mais pas pour installer leur propre autorité du pouvoir. C'est ce qui est arrivé, par exemple, avec l'intervention des armées anglo-américaines dans la guerre civile en Grèce qui s'est produite en 1945, quand les armées hitlériennes avaient quitté le territoire grec. En Albanie, durant l'Opération hitlérienne de l'hiver 1943-1944, ce n'étaient pas les Nazis allemands qui ont aidé les forces ballistes à accéder au pouvoir, mais c'étaient

les Ballistes qui ont servi de guide aux divisions nazies. Il est évident qu'à un moment où le monde entier se battait contre les agresseurs hitlériens, l'alignement des Ballistes à leurs côtés faisait d'eux un facteur collaborationniste. C'est pour cette raison que nous ne pouvons pas partager l'opinion de l'historien américain Bernd Fischer qualifiant de guerre civile la confrontation armée entre partisans et Ballistes qui s'est produite au cours de l'Opération d'hiver, même si nous admettons le raisonnement selon lequel le Secrétaire américain au Département d'État, Cordell Hull, appelait le 6 octobre 1944 guerre civile seulement la confrontation armée à laquelle on pouvait s'attendre en Albanie entre les partisans et leurs adversaires zoguistes après le départ des armées hitlériennes du pays. Approuver la thèse de l'historien américain Bernd Fischer, reviendrait à admettre que la lutte que livraient les partisans contre la milice fasciste de Mustafa Kruja était une guerre civile.

Il est clair que la qualification de la Lutte de libération nationale comme une guerre civile fait partie des efforts visant à sauver le *Balli Kombëtar* de la honte de la collaboration avec les hitlériens. À cette même fin, les Ballistes recourent aussi à la biographie de leur président, Mithat Frashëri. Si nous apprécions la contribution qu'il a apportée dans le passé comme un nationaliste, un démocrate et un antizoguiste, nous ne pouvons pas couvrir l'attitude fluctuante qu'il a adoptée durant la Seconde Guerre mondiale et le tort qu'il a causé à l'avenir de l'Albanie en tant qu'architecte de la plateforme balliste.

Nous prenons à ce sujet comme exemple l'attitude adoptée par l'opinion publique française, en syntonie avec la législation de la France, à l'égard du maréchal Philippe Pétain. Le maréchal français avait été proclamé le Héros de Verdun pour la contribution qu'il avait apportée lors de la Première Guerre mondiale à la défense de la France contre les envahisseurs allemands. Par contre, pendant la Seconde Guerre mondiale, il s'est couvert de honte à cause de sa capitulation devant les envahisseurs hitlériens et de sa collaboration avec Hitler en tant que président de la France de Vichy. Comme on le sait, cette attitude lui a valu après la guerre une condamnation à mort pour haute trahison, une peine qui, vu son âge de près de 90 ans, a été commuée en réclusion à perpétuité. La grande contribution

patriotique n'a donc pas empêché l'opinion publique française de condamner le maréchal Pétain comme un traître, tout comme sa condamnation en tant que collabo n'a pas influé sur l'opinion publique pour lui faire retirer le titre de héros de la France.

*
* *

La question se pose : comment se fait-il que le P.C.A., une organisation politique sans passé patriotique a pu s'emparer du pouvoir trois ans après sa fondation, alors que les facteurs nationalistes démocrates riches en traditions politiques ont connu l'échec ?

L'histoire de l'humanité abonde en exemples montrant que l'élément qui compte dans la victoire d'une lutte c'est sa juste cause. Il ne fait pas de doute que la cause qui a inspiré la Lutte antifasciste de libération nationale – la libération de l'Albanie et le redressement de son indépendance – était sacrée. De même, le milieu historique international dans lequel elle a été menée, son alignement dans le camp antifasciste anglo-soviéto-américain, était sain.

Étant donné qu'en Albanie il n'y a pas eu d'intervention militaire de l'extérieur, ni britannique, ni américaine, ni soviétique, l'explication doit être recherchée dans les facteurs intérieurs. Celle-ci en sera plus convaincante si elle est recherchée dans l'attitude profondément erronée adoptée par les facteurs de la droite albanaise. Au lieu de se battre contre l'occupant étranger hitlérien, les Ballistes et les Légalistes ont collaboré, les premiers avec l'occupant nazi allemand, les seconds avec les gouverneurs quislings, contre l'Armée de libération nationale. Par cette attitude politique erronée, ils ont prêté main forte au Mouvement de libération nationale et au P.C.A. pour que ceux-ci puissent s'assurer le monopole de la victoire de la guerre patriotique et instaurer sans aucune difficulté le régime communiste dans le pays.

Il est notoire qu'au début de la Lutte de libération nationale, les sympathies de l'opinion publique albanaise penchaient en faveur des facteurs démocrates, qui étaient considérés comme les successeurs de la Renaissance nationale albanaise et du mouvement

démocratique parlementaire d'avant-guerre. Personne ne s'attendait que les Communistes albanais, qui avant la guerre n'avaient aucune influence dans la vie politique du pays, allaient en deux ou trois ans faire tourner complètement en leur faveur le baromètre de la sympathie populaire.

On en revient ainsi à la question : comment expliquer ce revirement ? Tout aussi bien pour les vainqueurs que pour les perdants, la réponse réside dans le même élément : à savoir, l'attitude adoptée par rapport à la tâche essentielle qui se posait devant le pays. Alors que, d'un côté, le dévouement avec lequel la gauche s'est battue pour la réalisation de cette tâche a fait croître la sympathie pour elle aux yeux de l'opinion publique, de l'autre côté, l'éloignement des partis de droite de la tâche patriotique a conduit à leur démantèlement en tant que facteurs politiques. Si les partis de droite s'étaient battus comme leurs homologues européens contre les occupants nazi-fascistes, ils n'auraient pas permis au Parti communiste de monopoliser la victoire de la guerre entre ses mains. Dans l'optique de ce processus, on peut affirmer sans hésitation que l'installation de la dictature du Parti du travail qui a malmené le peuple albanais pendant 40 ans engage en partie la responsabilité du *Balli Kombëtar* et du Mouvement de la Légalité.

*
* *
*

Nous ne voudrions pas nous occuper de la tendance de certains fragments isolés de l'opinion publique albanaise à renier la valeur de la Lutte de libération nationale, puisqu'il s'agit d'une tendance essentiellement absurde. Renier cette lutte signifie méconnaître la contribution qu'elle a apportée au rétablissement de l'indépendance nationale, ignorer ce capital politique précieux qui a servi à sauver l'Albanie du morcellement de son territoire, oublier le sang de ces milliers de martyrs qui se sont sacrifiés dans la lutte contre les occupants étrangers, priver de sens les emprisonnements, les déportations et les tortures que les occupants étrangers fascistes et nazis ont fait subir aux patriotes albanais de diverses convictions politiques, réprouver l'aide désintéressée apportée par les habitants

des villes et des campagnes pour nourrir et loger les détachements de partisans.

Les récentes tentatives visant à séparer la Lutte de libération nationale de ses dirigeants sont contraires à l'histoire. Les détracteurs de la LANL ne veulent plus entendre le nom d'Enver Hoxha, certainement en raison de ses méfaits durant la dictature communiste de l'après-guerre. Or, il ne faut pas oublier que la Lutte de libération nationale n'a pas été un phénomène spontané, ni anonyme. Cette entreprise grandiose a pourtant été projetée, organisée et dirigée jusqu'à la victoire par des groupes d'hommes qui avaient une identité politique bien définie. Apprécier l'œuvre tout en ignorant ses architectes, lorsque ceux-ci sont connus, c'est une faiblesse. Un peuple qui a eu le courage de se battre cinq années durant contre les agresseurs fascistes armés jusqu'aux dents n'a pas à craindre les noms de certains qui ne sont plus de ce monde et qui ne peuvent plus restaurer leur dictature déjà ensevelie. Jésus Christ à son époque n'aimait pas Jules César, mais cela ne l'empêchait pas de recommander à ses fidèles : Il faut rendre à César ce qui appartient à César.

Les historiens ne doivent donc pas juger la contribution apportée par Enver Hoxha pendant la guerre sur la base des méfaits qu'il a commis après la guerre en tant que dictateur d'un régime communiste quadragénaire. Tout comme pour le maréchal Pétain, ses actes doivent être jugés après les avoir pesés à la balance de l'histoire. Les mauvais actes commis à une époque ne doivent pas couvrir les bonnes actions qu'une personnalité a réalisées à une autre époque. Ce n'est qu'après avoir rendu à César ce qui lui appartient que l'on peut le critiquer comme on veut et tant que l'on veut. Dans les temps modernes, il n'y a pas de guerre aux dirigeants anonymes. Ceux-ci ont bien un prénom et un nom. Quand on aura fini de parler de la Lutte de libération nationale, alors venez analyser ensemble l'activité d'Enver Hoxha durant le régime communiste. Il n'y a donc aucune raison pour laquelle les méfaits de ce personnage pendant le régime communiste d'après-guerre puissent nous empêcher d'apprécier la contribution qu'il a apportée comme l'un des dirigeants de la Lutte antifasciste de libération nationale.

Ceci dit, l'activité menée par Enver Hoxha durant la guerre n'est pas tellement candide. Une de ses mystifications majeures a consisté à se laisser glorifier de l'auréole de l'organisateur et du dirigeant de la Lutte de libération nationale. C'était sans doute une légende qu'il a lui-même inspirée, d'ailleurs même contrairement aux principes du marxisme-léninisme qui n'admet pas le rôle décisif de l'individu dans l'histoire. Enver Hoxha n'a pas fondé le Parti communiste, le projet de la Lutte de libération nationale n'a pas été son œuvre, tout comme il n'était pas l'auteur des succès de cette lutte. Celle-ci a été dirigée par un groupe de patriotes, dont faisaient partie même des militants qui par la suite ont été fait condamner à mort par Enver Hoxha comme des ennemis de la dictature communiste. En réalité, la Lutte de libération nationale a été l'œuvre des larges couches de la population albanaise, de leur attachement à la liberté de la patrie, de leur enclin à faire don de leur vie pour la libération du pays et le recouvrement de l'indépendance de l'Albanie. Elle a été organisée par le Parti communiste albanaise qui ne portait pas le bleu du prolétariat international, mais la fustanelle du mouvement patriotique albanaise. Enver Hoxha s'est fait proclamer Commandant général de l'Armée de libération nationale au Congrès de Përmet, alors que l'opinion ignorait tout de ses capacités militaires et qu'il n'avait servi pas un seul jour comme militaire. Certes, il eu des mérites, mais tout de même pas autant qu'il s'est fait acclamer pendant 40 ans de suite. Son mérite consiste dans le rôle qu'il a joué avec les militants communistes et les militaires patriotes dans l'œuvre du Parti communiste en tant qu'organisateur de la Lutte de libération nationale. Certes, la tendance que l'on remarque et qui vise à effacer son nom de l'histoire de la Lutte de libération nationale est, elle aussi, exagérée.

Avant de conclure, permettons-nous de répondre à la question à savoir quelle est la place que la Lutte de libération nationale occupe dans l'histoire de l'Albanie. D'après l'estimation de l'histoire mondiale, la création de l'État national indépendant est le plus haut résultat qu'un peuple peut atteindre au cours de son histoire. Puisque l'Albanie avait perdu son indépendance le 7 avril 1939, le rétablissement de l'indépendance nationale s'est encore posé comme une tâche primordiale pour tous les Albanais. C'est justement cette

tâche qui incombait à la Lutte de libération nationale. Les efforts que l'on déploie en vue de surestimer l'instauration de régimes intérieurs par rapport à l'indépendance nationale sont essentiellement erronés. Les régimes politiques sont passagers. Ils sont acquis par des révolutions intérieures ou des élections parlementaires. Or, ils ne peuvent pas se réaliser sans l'indépendance nationale.

En définitive, on peut donc affirmer que, grâce à la contribution que la Lutte de libération nationale a apportée, elle occupe sans nul doute la deuxième place dans l'histoire de l'Albanie, après l'Assemblée historique de Vlora du 28 novembre 1912.

Bernd FISCHER

**GERMAN POLICY IN ALBANIA
DURING THE SECOND WORLD WAR**

The Italian collapse in August 1943 required the Germans to occupy not only the Italian peninsula but also that territory in the Balkans that the Italians had either taken by force of arms or had been given by Hitler. This action strained an already overburdened German military that could not spare the number of troops required for an effective occupation. The Germans were therefore forced by the realities of their military situation in 1943 to adopt what can be described as a benign occupation policy. Lacking sufficient resources, the Germans were forced to develop and carry out a policy heavily dependent upon indigenous economic, political and military resources. The implementation of this policy in Albania, in its four stages, serves as an example of the extraordinary degree of flexibility the Germans were forced to accept, as well as the limitations of such a program.

The policy itself was broadly laid out by the German foreign minister, Joachim von Ribbentrop in August 1943, just prior to the German invasion. Ribbentrop speculated that Italy might soon vacate Albania leaving Germany with a new burden, the protection of the Adriatic coast and the Straits of Otranto. He suggested that this protection might best be handled with the construction of an independent yet friendly government, which would create a stable political system and a reliable security force. Such action would free German troops entirely or at least lighten their load by having Albanians maintain order. Ribbentrop suggested that the German consul general in Albania, Martin Schliep, locate “statesman- like people,” who might carry out this role for the Germans. The foreign

minister did not foresee the numerous obstacles involved in the initial introduction of such policy.

Following the invasion in September, German commanders encouraged Neubacher, who arrived in Tirana on 10 September accompanied by some 200 people, to believe that he would rapidly gain the support of a significant cross section of Albanian politicians with whom he could build a broadly based anti-communist regime. This task proved more difficult than expected and constituted the second initial obstacle to the introduction of Germany's unique pacification policy in Albania, an obstacle that can be traced back to the lack of an understanding of conditions and realities in Albania.

Neubacher's arrival signaled the beginning of the first of four phases of German policy, the aim of which was the construction of a government apparatus. This required genuine collaboration, something that proved to be more difficult to obtain than Neubacher had expected. The most important early setback concerned Albania's traditional elite. Rather than welcoming the Germans as had been anticipated, they viewed the German occupation with considerable skepticism. While the Germans historically had a good reputation and the disciplined Wehrmacht troops had an overall good effect; it was widely assumed, even by resistance leaders like Enver Hoxha, that an Allied invasion was imminent. This assumption can be attributed to the success of British propaganda disseminated by the BBC and a network of agents who had been infiltrated into Albania in April 1943. Hesitance on the part of the traditional elite can be further explained by the fact that few of them made good ideological partners for the Germans. Unlike Romania, Hungary and Croatia, Albania produced few people fanatically attached to the Nazi "new order."

Neubacher's solution was to apply Ribbentrop's policy with determination. He pushed the Albanians for a hasty declaration of independence and insisted that Germany observe this independence whenever possible. To achieve these goals Neubacher encouraged the formation of a national committee made up of representatives of new Albania, and as many old Albanian politicians as possible. By 14 September this committee of some twenty-two people was in place but it suffered from two distinct disadvantages. First, it included only a few minor politicians from old Albania, and second, its

deliberations proceeded very slowly. Neubacher stepped in and threatened a full military occupation unless the work of the committee was quickened.

The committee responded by constructing a six-man provisional government and after checking the wording with Neubacher, proclaimed Albanian independence and neutrality. Neubacher quickly sent congratulations on the creation of new categories in international law - "relative neutrality" and "relative sovereignty." While this move may in retrospect be considered a bit cynical, perhaps even comical, Neubacher felt it was imperative to turn this rhetoric into at least some degree of reality. To accompany his new categories, Neubacher insisted on carefully observing some of the forms of independence. The local press was virtually free from censorship and was permitted to publish Allied communiques. Reichsführer Heinrich Himmler was temporarily prevented from creating an Albanian Waffen SS division because of its incompatibility with the notion of a "relative" independent Albania. Further, the Germans prudently refrained from encouraging the construction of any fascist organizations, and for propaganda purposes even refused to employ ex- fascists in the puppet governments. Jews were not hunted – indeed Albania became a minor haven for fleeing Yugoslav Jews. Berlin had created the unique situation of a German occupation with few signs of fascism.

The Germans were able to take advantage of Allied propaganda blunders and took full advantage of nationalist feelings towards Kosovo. First, the Germans emphasized that it was their action that destroyed Yugoslavia and facilitated the creation of "Greater Albania" in 1941. Then the Germans encouraged the construction, on 16 September 1943, of the Second Congress of the League of Prizren (in Kosovo) that announced that the people of Kosovo desired to be officially united with the remainder of Albania. By this move, the Germans created the impression that only now, with the coming of the Germans, would the real union of Kosovo with Albania be achieved. The former union proclaimed by Italy was dismissed as a simple act of colonialist annexation.

As hopes for an Allied invasion receded and as the Germans were able to demonstrate their military prowess in the first actions

against the resistance, many Albanians who had been content to await developments began to accept the German occupation simply as a reality. By the middle of October the German strategy was beginning to succeed; non-communist nationalist elements became more willing to cooperate. Neubacher hoped to reinforce this trend in three ways: through renewed attention to Albanian sensibilities, increased references to Albania's ethnic frontiers, and extended use of threats and bribes.

On 6 November, Berlin announced that the regents and the national assembly (which carried on as a modified parliament) had formed a new Albanian government. Rexhep Mitrovica, who was attached to the BK, was prime minister and Xhafer Deva minister of the interior. Both were from Kosovo but other ministers came from old Albania included individuals representing many Albanian national groups, among them prewar influential politicians, the Catholic clergy, and the Geg tribes in the north.

With this government in place, Neubacher initiated phase two. He hoped to encourage the government to assume direct control of the state and build up forces to oppose the partisans. This phase proved to be even more difficult than the first one. As Mitrovica suggested in his first address to the national assembly, four-and-one-half years of Italian domination had left anarchy and chaos in Albania. The pre-1939 state apparatus was destroyed. To suppress every sign of Albanian independence, the Italians had destroyed the army, the gendarmerie, the police, the foreign ministry; they had changed the flag, altered personal greetings, renamed cities, and even reassigned family names. To reestablish the state, Mitrovica set down a very ambitious plan that included gaining foreign recognition, reorganizing the economy, introducing effective agrarian reform programs and, as a major Albanian and German priority, creating a military force. None of this program worked very well, and here we see some of the limitations of Germany's pacification policy.

Several factors account for these failures - yet German miscalculations and mistakes must head the list. The experiment during the second phase failed partially because of the absence of government legitimacy. The government had hoped to remedy the

problem by gaining some foreign recognition, but it was hindered in doing so by German obstructionism.

The efforts of the government to deal with the economic problems were also complicated by German policy; indeed German policy was responsible for the creation of most of these difficulties. Despite some well-meaning efforts on the part of Neubacher to build domestic support for the regime by stabilizing the economy, the German presence proved to be nothing short of an unmitigated economic disaster for the Albanians.

The most profound failure for both German policy and the Mitrovica government, however, was the inability to create useful Albanian security forces, which would not only have done much to legitimize the government but would also have unburdened the Germans. German strategy here was multifaceted and included arming and using some nationalists bands, creating and maintaining an Albanian army and gendarmerie corps, and creating an SS division in Kosovo. The original enthusiasm for using these units quickly died, however, when it became clear that not only were they of questionable value militarily but in many cases they did much to alienate the population as a result of brutality and a penchant for plunder.

The high hopes for the creation of effective security, then, were not realized. This certainly constituted the most serious failure for both parties since it made Albanian sovereignty look like a facade and exposed the Germans for what they were, an army of occupation. The more Albanian sovereignty looked like a facade, the more collaborationist politicians lost their hold on the people. The more they lost their hold on the people, the more successful partisan appeals were and the stronger the partisans became.

By the beginning of 1944 these failures had significantly hampered the government's effectiveness and forced the Germans to re-examine their strategy. While they hoped to stay within the bounds of their original policy as laid down by Ribbentrop, a broadening of indigenous support was required - specifically, a broadening of the government even if questionable elements were included. Neubacher targeted elements of the Balli Kombëtar, who while they had declared themselves uninterested in a confrontation with the Germans,

continued to maintain a significant distance. This constituted the beginning of the third phase.

That elements of the Balli Kombëtar supported the Germans cannot, however, be explained as an ideological shift. The organization had no illusions about a German victory and it never disavowed its support for a democratic regime built on broad social and economic reform. The move was a calculated tactical one with which the Balli Kombëtar hoped to achieve two goals. First, the organization hoped to avoid reprisals, thereby increasing its political stock, since many of the strongest Balli Kombëtar centers were in towns and exposed districts of the coastal plain, areas under strict German control. Second, the Balli Kombëtar hoped to increase its weapons stock and preserve its strength for the inevitable showdown with the partisans once the Germans had left. Accordingly, at the end of January, three members of the Balli Kombëtar joined the Mitrovica cabinet.

This move had the effect of temporarily staying the government's slide into chaos. This was clearly in the German interest but negative consequences quickly became apparent. The Germans were not fooled by Balli Kombëtar's strategy and knew that their move had not been motivated by any sense of loyalty. Many Balli Kombëtar members were clearly pro-Allied and if given too much power, they could easily threaten German interests. The Germans were put in an awkward position. They needed Balli Kombëtar adherence to the failing government but they could not give them enough authority to have them make any difference. Even more importantly, and clearly not foreseen by the Balli Kombëtar, their collaboration ultimately had the effect of compromising them in the eyes of the people, thereby strengthening the partisans. By the summer, as a result of collaboration, the Balli Kombëtar ceased to be a serious contender for power in Albania. The more groups the Germans attracted, the stronger the partisans became.

By the summer the Germans concluded that a further broadening of the base of their support was necessary and some Zogists were brought it under Fiqri Dine. But none of this was enough since partisan influence continued to grow. Dine quickly fell initiating the last phase of German occupation policy. With the fall of

Dine, the Germans essentially gave up their attempt at the pacification of Albania by the Albanians and assumed direct control, initiating a policy of more severe military control punctuated by the expanded use of terror. This new policy was carried out primarily by Josef Fitzthum, the SS chief in Albania, who assumed control of the German military in Albania on 1 September. He remained the most significant German influence in Albania until the complete withdrawal of German troops.

German policy in Albania failed, although this failure was not unqualified. The first priority had been to hold Albania with a small number of troops. Not only was the German military able to do this, but during the course of 1944 more troops were transferred out than replaced – and the replacements tended to be garrison troops as opposed to front line fighters. The German army was able to withdraw from Albania with moderate losses. The Germans also succeeded in playing Albanian groups against each other thereby hindering resistance. It is clear that without the aid of the Albanian nationalists in the north, the German escape route might have been blocked. It is unlikely that any of this would have been possible had Ribbentrop's policies not been implemented. At this late stage of the war, the mere survival of a German military force must be considered something of a success.

Still if the secondary goal was the pacification of the country through the construction of an independent regime with prestige and its own military authority with which to fight the opposition, then the Germans must be considered only marginally successful. The Mitrovica government gained a degree of acceptance and was certainly taken more seriously than those under the Italians, but the Dine and Biçaku governments failed to exert anything more than regional influence. None of the regimes under German control were able to construct military forces effective enough to challenge the partisans. Instead, a long series of German military operations extending scarce military resources were required. This is what the Germans had hoped to avoid.

Although the German occupation of Albania lasted just over a year, the results of the occupation were quite profound. In the short term, as with other occupied zones, Albania suffered much in terms

of loss of life, destruction of infrastructure and property, and economic hardship. Officially Albanian estimates suggest that some twenty-eight thousand Albanians died during the course of the war, most killed by their fellow countrymen. Property loss was high but as with the causality figures, less than suffered by some of Albania's Balkan neighbors. The economy was hit particularly hard since the Germans insisted on living off the land - through requisitions but also through a payment scheme that resulted in extensive inflation. The Germans also proved to be quite effective at resource extraction particularly oil and chrome. Unlike the Italians, the Germans took far more than they contributed and when they withdrew they not only left a substantial debt but made off with Albania's gold reserves as well. Despite this overwhelmingly negative economic legacy, there was some small economic benefit from the German occupation. The Germans built roads and bridges. While many of these were destroyed in the final stages of the war, it is always simpler to rebuild than to build from the ground up. Perhaps most importantly, German resource exploitation left Albania with many functioning mines that the post-war government would exploit to good effect.

The most important result of the German occupation, however, was their unwitting contribution to the rise of Hoxha and the communists. In the fall of 1943, the communists were a significant but not the dominant power group in the midst of a number of power groups - including the BK, the Zogists, and the independent central and north Albanian and Kosovar chieftains. By attracting each of these power groups in turn, the Germans destroyed their political credibility and what military effectiveness they might have had. This also led to the weakening of traditional society, which was led by the beys and chieftains who commanded these compromised power groups. As each of these groups moved closer to the Germans, and budding Albanian nationalism did its work, they were removed from serious contention for power in the post war setting. In November 1944, then, the communist-dominated NLM remained the only antifascist group with political credibility. While they had certainly not defeated the Germans, they had fought them more or less consistently and often under difficult circumstances. But it was German policy which allowed the communists to stand alone

and then construct a command socialist regime which ruled Albania for the next forty-five years.

« »:

. , -
, .
, .
,
()
,
, 4-11 1945 ,
,
, .
« »
, .
, .
, .
, .
, .
, .
, .
« »
,

« », .

’ - ,

’ , ,

. - 1943

’ ,

« ...». : 23 1943

« ... ».

(28 - 1 1943) 1944 .

’ , ,

’ , , « »,

: « , ...

’ .

»¹. 1944 : «

’ .

’ .

»². 1944 - 228

23 - - 59

’ ,

’ ,

¹ - - . 471.

² . 472

³
1944

1944

70-

28

1944

⁴

1942

³ .473.

⁴ 1995. .651.

XXI

, ,
.
:
— , .
, ,
, ,
(),
.
,
.
1991 — 1600
, 160 .
— 360
.
, ,
, ,
.
, ,
.
— , ,
, ,
, ,
.

, , ,
 , ,
 . . . ,
 ,
 .
 , , , ,
 . ,
 : ,
 ,
 « , ».
 ,
 , -
 ,
 12 .
 ,
 .
 . , ?
 , ,
 . ?
 « »?
 , -
 , -
 , -
 , ,

10-12, ?

¹² .: <http://www.kremlin.ru.news.20603>.

Peter LUCAS

THE OSS, TOM STEFAN AND WORLD WAR II ALBANIA

As sometimes happens in life, you search for one thing and you find another. So it was when, following the publication of my book *Rumpalla, Rummaging Through Albania* in 2002, I sought to do a book on Enver Hoxha.

Early on I had talked to a lot of people about the man, had read everything he had written--no easy task, by the way--and consumed most of what had been written about him. In earlier visits to Albania in the late 1980s I had visited his boyhood home in Gjirokaster, as well as practically all of Hoxha's vacation homes in Durres, Korca, Vlora and elsewhere in an attempt to get a sense of the man.

I was on hand when the government built the Pyramid and turned it, however briefly, into a Hoxha museum. I even took pictures of the three statues of Hoxha that were erected in Tirana, Korca and Gjirokaster before they, like his houses and his gravesite, were all destroyed. With good friends in Tirana guiding me, I interviewed elderly Partisans who, as young boys, had lived and fought with Hoxha, and even marched into Tirana with him on that historic day in November, now 70 years ago. But, despite everything, I felt that the project was going nowhere.

Then, by chance, I came across the just published book *Albania's National Liberation Struggle: The Bitter Victory* by Reginald Hibbert. It was a comprehensive study of Hoxha's rise to power written by a scholar who had served with the famous British SOE (Special Operations Executive) in Albania during that period.

In that book I came across a picture of Enver Hoxha and his entourage marching into Tirana that day – November 28, 1944 – after the Germans had left. Listed along with Hoxha in the photo were Koçi Xoxe, Myslim Peza, Omer Nishani, Mehmet Shehu, Baba Faja, Spiro Moisiu, British Captain Marcus Lyon and, to my amazement, a

Captain Tom Stefan, who was identified only as "US Liaison Officer."

That immediately piqued my interest. What was an American soldier with an Albanian sounding name doing with Hoxha in Tirana in 1944? I did not know there had been any Americans in Albania during World War II. Nobody knew. Yet here was an American Army officer marching into Tirana with Hoxha.

How did this come about? And who was this Captain Tom Stefan? I decided to find out. It took some time to find him because no one knew what happened to him in the years following the war. And when I finally did find him, after a long search, it was too late. But I did find and interview four men of the OSS who served with him at Odrriçan and Helmes and Tirana. I also found and interviewed people who had met Stefan in Albania. There were also extensive files and records of the OSS in Albania stored at the National Archives and Records Administration in College Park, Maryland.

I found through records and message that Tom Stefan had lived through an extraordinary time in Albania at the side of Enver Hoxha, a man he got to know better than anyone else. Stefan also got to know and made friends with Omer Nishani, Myslim Peza, Mehmet Shehu and all the other Partisan leaders during the war. He even got to know Koçi Xoxe, although he never trusted him, and with good reason.

It all began for Stefan when he became a member of the newly formed OSS (Office of Strategic Services), which was the war time forerunner of the CIA, and was sent to Albania to gather intelligence for the Allies.

Unlike the British, the Americans were new to practice of intelligence and espionage when World War II broke out. The OSS was formed only after the disaster of December 7, 1941 when the United States was caught totally unaware by the Japanese surprise attack on Pearl Harbor in Hawaii.

General William Donovan, a hero of World War I, and a friend of President Franklin Roosevelt, was named to head the new intelligence agency. One of Donovan's first initiatives was to enlist immigrants and sons of immigrants to train them and send them back to their countries of origin to gather intelligence and to fight with

partisans behind enemy lines. These Americans would know the land and the language of their countries and would be able to blend in and be effective.

Thus Greek American young men were sent as OSS operatives to Greece; Italian Americans to Italy, Polish Americans to Poland, French Americans to France and Albanian Americans, like Tom Stefan and the others, to Albania.

Of the thirty-five or so Americans of the OSS who served in Albania, all but three or four could speak Albanian. By contrast, the British had hardly anyone who was fluent in the language and had to rely on interpreters.

Although quite modest compared to the British effort in Albania – thirty-three British soldiers lost their lives fighting in Albania – the fact the Americans were here helping Hoxha and the Partisans in the first place was something that was previously unknown. What was also unknown is how close Captain Tom Stefan came to Enver Hoxha.

Early on it was made clear to Stefan that the combat was to be left to the British SOE and the Long Range Desert Group (LRDG), while Stefan and the OSS were to gather intelligence regarding German troop movements, convoys and ammunitions dumps so that Allie planes could be sent in on bombing operations. This meant bonding with Hoxha and winning his confidence, which Stefan did.

It was heady stuff. Before the war Stefan was just another young American trying to get ahead. He worked in an Albanian owned restaurant while he sought to complete his college education by going to school nights. When the war broke out he joined the U.S. Army and, because of his ability to speak Albanian, he found himself in the OSS training for a mission behind enemy lines in Albania. The next thing he knew he was in Albania, home of his ancestors, and talking with Enver Hoxha.

That OSS mission to Albania was headed by Harry Fultz, who knew Albania well, having headed the Fultz School in Albania for ten years before being removed at the insistence of the Italians in 1933. Mehmet Shehu had been one of his students. Ten years after leaving Albania Fultz was recruited by the OSS.

Fultz chose Stefan to head the OSS Albanian unit because Stefan had Albanian roots. He was born in Boston, and his parents were from Korca. Stefan was fluent in Tosk Albanian, the language that his parents spoke at home, and the dialect that Hoxha spoke.

The Allies were also concerned with the potential of Germany sending troops from Albania to Italy as reinforcements. The fighting in Italy was tough enough, and reinforcements would only make the fighting tougher. Better in their mind if those potential reinforcements were kept busy in Albania

Fultz often clashed with the British because he was insistent that the Allies help only the Partisans of the National Liberation Movement since they, unlike the Balli Kombëtar or Legaliteti, were the only resistance group fighting the Germans. The British, meanwhile, maintained contacts with both the Balli and Abaz Kupa of the Legaliteti. Hoxha bitterly resented this, and he was convinced the British conspired against him..

So Hoxha took great pleasure in baiting the British, often playing off the British against the Americans. There is evidence that Stefan became useful in this way. Hoxha at meetings would at times speak to Stefan in Albanian and, before an interpreter could translate, leave the British wondering what was said. Hoxha may have disliked the Americans, even Albanian Americans, but he hated the British. While there was a war to be fought against the German occupiers, Hoxha was also fighting a war within that war and it was this war that would decide who would rule Albania when the fighting was over.

Tom Stefan met Hoxha in April 1944 after traveling inland from the Allied base at Seaview on the Karaburun. While other OSS agents went with Memhet Shehu or Myslim Peza, Stefan remained at Hoxha's side in the field for eight months, from April 1944 to November 1944., and then later in Tirana. Indicative of how close Stefan came to Hoxha is the fact that Stefan was the only member of the Allies invited by Hoxha to attend the Congress of Përmet in late May 1944.

This led to conflict with the British. Gathering intelligence was a competitive business between the Americans and the British, even though they were Allies. Even though the British had been in

Albania long before the Americans arrived, because of Stefan, the Americans had an advantage.

Again, in October 1944, just days before Tirana fell, Hoxha asked Stefan to address the Partisans at the conference in Berat. While representatives of British and the newly arrived Soviets also addressed the conference, Stefan was able to deliver his remarks in Albanian, which had a positive effect.

It was from Berat that Stefan wrote to his superiors in Washington on November 14--three days before Tirana fell--broadly hinting that he wanted to play a role in determining the "future policy" toward Albania. It was something he no doubt discussed with Hoxha.

Stefan wrote: "It has been our good fortune to be with the leaders who will run the country. I know every one of them from Hoxha right on down through, their weaknesses, their strong points and their ideologies. There is no other group who is so close to the situation as our section."

The march into Tirana shortly after the gathering in Berat may have been the highlight of Stefan's career--even his life. Photos show him in the parade. Other photos show him on the platform in front of the Dajti Hotel with Hoxha and other Partisan leaders.

However, things soon changed. In Tirana Stefan began to meet people, mainly Balli sympathizers, who lived in fear of the Communist takeover of Albania, as well they should have. The notorious Koçi Xoxe was appointed head of the Ministry of the Interior and arrests began. Suspected members of the Balli and Balli sympathizers disappeared. The Balli was the enemy. The Balli had supported the Germans. There were trials and executions. Families were destroyed. Homes were destroyed and property confiscated. Stefan reported this to Fultz and to Washington, and Hoxha did not like it.

Stefan, who had become critical of Hoxha over the arrests and executions, meanwhile, had met Lulu Vrioni in Tirana and fell in love. Lulu was from the prosperous, well known and respected Vrioni family, which had Balli connections. Her brother in law was arrested for being a member of the Balli. Her uncle Qemal was in prison for being a war criminal. Her parents were under surveillance.

Stefan secretly married Lulu in Tirana in early 1946, which further infuriated Hoxha. He then successfully smuggled her out of Tirana aboard a U.S. military plane that took both of them to Rome. Soon after they sailed for the United States and settled in Washington.

All of this led eventually to the publication of my book *The OSS in World War II Albania*. Its subtitle is: *Covert Operations and Collaboration with Communist Partisans*.

It would have been fitting if the story ended there. It would have been like the closing of a romantic Hollywood movie. It would have been even better if the U.S. government recognized Stefan's potential importance in the future relations of the two countries.

But things did not go well for Stefan when he came home. The OSS was disbanded. He was discharged from the army. He wanted a job where he could put his knowledge of Albania and Albanian politics to use helping his country and helping Albania, perhaps as a diplomat or foreign service officer. But nobody was interested, including the State Department. The war was over. Albania was old news. Nobody cared. The Cold War was on and Albania had chosen the wrong side. And nobody wanted to talk about the U.S. government's secret role in helping the wrong side--the Communist Partisans-- come to power in Albania.

Lulu, because of her language skills, got a job with Voice of America while Stefan had to settle for a lowly position at the Veterans Administration. He hated it. His marriage fell apart. He left Washington and roamed the country, often looking up old friends from the OSS. He found that they all had shed the past and had begun new lives; Stefan could not. He was stuck in the past.

He disappeared. Nobody knew where he was or what he was doing. He fell off the map.

Finally he ended up in Los Angeles where he suffered a stroke and died alone in the street September 6, 1959. He was forty-two years old. Unlike several of the British officers who served in Albania, Stefan did not write a book. The Americans were not literary men.

I did not expect the ending I received when I first began my search for Tom Stefan, but that is the ending I got. I thought it a

shame that Stefan did not live long enough to tell his story, so I told it for him.

And I am grateful to have had that privilege.

Francesco ALTIMARI

**NAPLES, AN IMPORTANT CENTER OF THE ARBËRESH-
ALBANIAN RENAISSANCE IN 19TH CENTURY**

*“...in Napoli ove potente beltà a sé
levommi del basso mondo...”* (... in
Naples where a fierce beauty raised me
up from the gloomy world) [Poesie
Albanesi di Girolamo De Rada, II.
Scanderbeccu i pa-faan. Storie del secolo
XV, Corigliano Calabro, Tipografia
Albanese, 1872, p. 5]

1. *Naples for the Second Arbëresh Renaissance: the Role of the
Arbëresh Intellectuals*

By the term *sofjot schools*, borrowed from the prominent Arbëresh researcher, Domenico Cassiano, we refer to the group of intellectuals with illuminist intellectual formation and liberal political background, originally from *Shën Sofia* (Santa Sofia d'Epiro) in Calabria. They operated mostly in Naples, but also in Arbëresh Calabria during the second half of the 18th century. We are talking about Pasquale Baffi (1749-1799), who after being a Minister of culture in Naples, was sentenced to death by the Bourbons in 1799; Francesco Bugliari (1742-1806), the so-called “red bishop”, who fell victim of the creationists in 1806; and Angelo Masci (1758-1821). These eminent figures of the Arbëresh intelligentsia, with their multi-faceted activities that took place during the last decade of the 18th century (in the case of Masci also during the first decades of the 19th century) paved the way to a more conscious Renaissance with illuminist basis and thus constituting the preliminary stage of the romantic Renaissance.

Strong links, be it family or culture, joined these intellectual figures from Santa Sofia d'Epiro who had their professional center in Naples. Besides the prominent figure of Pasquale Baffini, who was known as one of the most famous Hellenists of that time and as one of the Neapolitan elite intelligentsia; not accidentally, we find other figures in the second half of the 18th century in the capital of the Kingdom of the Two Sicilies (Naples), such as Angelo Masci, Father Giuseppe Bugliari, who as a vicar of the "Greek" Church contributed to the strengthening of these ties of the "colony" from Santa Sofia d'Epiro with the Neapolitan environment, especially since the 70s of that century¹.

A decisive role in this process belongs to the cultural ties the Neapolitan circles had with the Arbëresh College Corsini-Sant'Adriano at the time headed by Bishop Francesco Bugliari. Thanks to this remarkable intellectual, the College was opened to illuminist ideas, a process that was interrupted by his cruel murder by the reactionaries in 1806, but recovered later by his successor, Bishop Domenico Bellusci from Frascineto (Frasnita). These two remarkable individuals provided the Arbëresh College with the foundation of a process of pedagogical modernization and a progressive cultural role in the Calabrian context where they operated.

A further impetus to the Arbëresh cultural movement was provided by the other relations that the group of intellectuals from Santa Sofia d'Epiro in Naples had with the compatriots who came from other Arbëresh colonies of the Kingdom and the Balkans. We should mention here a number of personalities who had managerial positions and high ranks in the military and administrative hierarchy of the State, especially the Albanian officers of the Macedonian Royal Regiment, the major contingent of the regiment's troop, from Himara and other parts of Epirus, then under the Ottoman rule. Although it is still early to talk about a genuine Albanian – Arbëresh lobby, we cannot deny the presence of an intellectual circle of Albanian and Arbëresh origin that gathered and met in the 'Greek' church of Sts Peter and Paul in Naples. These intellectuals and senior

¹ See Antonino Catalano, "Angelo Masci: la sua opera e i suoi tempi", *Risveglio - Zgjimi*, VI, n.2, Cosenza 1968, p. 17-29.

officers exercised a cultural and political weight of indisputable value within the Neapolitan society.

The most important contribution given to the Albanologic debate and the cultural Arbëresh issues from this “school” was the handbook of Angelo Masci, *Discorso sull'origine, costumi, e stato attuale della nazione Albanese* (Napoli 1807), which had a great impact in the European circles thanks to its French publication by the Danish scholar Malte-Brun²: *Essai sur l'origine, les Meures et l'Etat actuel de la Nation Albanaise par M. Ange Masci. Traduit de l'Italien, communiqué par M. Sonnini*, in the series: *Annales des Voyages de la géographie et de l'histoire ou Collection des voyages nouveaux les plus estimés, traduites de toutes les langues européennes publiées par M. Malte-Brun*, Tome troisième, Comprenant les cahiers VII a IX , Paris 1808.

By means of this pamphlet on the origin of the Albanians, Masci gave a great impulse and publicity to the debate about the origins of this nation. He rejected, among Leibniz's ideas, the popular hypothesis of the time of the origin of ‘Albania’ in the Balkans from the ‘Albania’ of Caucasus³, affirming that the Albanians were indigenous people of the Balkans and the direct successors of the ancient Illyrians.

In other words, the intellectual group from Shën Sofia represented the main core of a cultural and political movement and thanks to its influence the Arbëresh College of San Demetrio Corone

² Conrad Malte-Brun was the pseudonym of the Danish geographer, *Conrad Bruun* (Thisted, Jütland, 1775 - Paris 1826) who was banished from Denmark by king Federic VI, due to some books criticizing the government and who found a shelter in Paris, in post-revolutionary France (1799) and embraced the French citizenship. In 1807 he established there the periodical *Annales des voyages* where he published the translation of Mash's study about the Albanians.

³ Rodotà was the first who mentioned the theory of the Caucasian origin of the Albanians: “*Fu opinione d'alcuni Scrittori, che gli Albanesi traggano l'origine dall'Albania antica, provincia dell'Albania antica, provincia dell'Asia sul mare Caspio nella parte orientale della Georgia. Narrano che aspramente travagliati dalle scorrerie e guerre lungo tempo sostenute contro a' Tartari vicini, indi si allontanarono; e venuti all'Europa per cercare più sicuro e tranquillo riposo, occuparono la parte più nobile della Macedonia, cui diedero ancor d'Albania il nome. Aggiungono che vaghi di nuove fedi, col favore delle armi dilatarono il dominio in tutta la Macedonia el'Epiro*”, in Pietro Pompilio Rodotà, cit. ed. p. 2.

gained a more liberal (even radical) pedagogical character which made the Arbëresh community of Calabria one of the protagonists of the Risorgimento movement in Italy in the 19th century.

The importance that the Arbëresh intellectuals gained in Naples and Southern area circles by the end of the eighteenth century and during the nineteenth century is associated with the organic relationship they established with the most prominent Neapolitan intellectuals of the time, some of whom had Arbëresh origin. To mention some, one recalls Vincenzo Torelli, Emanuele Bidera, Girolamo De Rada, Angelo Basile, Domenico Mauro, Demetrio Strigari, Pasquale Scura, Cesare Marini, Tommaso Pace. They conducted an intense cultural activity there until the establishment of the new Italian State (1861). Even after that time, the role of Naples as a cultural center of the whole South of Italy and the Arbëresh continued until the early twentieth century.

Some Arbëresh intellectuals actively participated in the political developments and became protagonists of a liberal-Risorgimento. As its result, the temporary Garibaldi Government, before joining the newly unified Italy, had several ministers chosen from the Arbëresh community, Francesco Crispi, Luigi Giura and Pasquale Scura, just to mention a few. The latter as the Minister of Justice officially decreed the annexation of the southern provinces to the new Italian Kingdom⁴.

The emergence of a literary phenomenon, such as De Rada, should be considered an expression of the unique climate that existed in this cosmopolitan city of Naples, which was not only one of the most important European cultural centers, but also the crossroad of the Mediterranean nations. Naples became a meeting point between Albanians, Arbëresh and Greeks who, despite all their ethnic differences, were recognized as members of the same religious community. Its underestimated cultural role to date deserves to be valued not only as a cradle of Hellenism but also of Albanology.

⁴ See Francesco Perri, *Pasquale Scura, L'Italia una e indivisibile*, la sua vita attraverso i documenti, Lepisma, Roma 2011.

It is no accident that some of the most important works of the Arbëresh literature were published in this city. Girolamo De Rada published here all his works of the first phase of his literary creativity – *Songs of Milosao* (1836, 1847), *Songs of Serafina Thopia* (1839, 1843), *I Numidi* (1846), *L'Albania dal 1460 al 1485* (1847), *Storie d'Albania dopo il 1460 stories [Stories of Arbër]* (1848). Other important literary works, like the tragedy *Ines de Castro* of Angelo Basile (1847) – or cultural works like *Su gli Albanesi, ricerche e pensieri* of Vincenzo Dorsa (1848), titled meaningfully “*Alla mia Nazione, divisa e dispersa, ma una*” were published in this city. It should not be forgotten that, on the initiative of De Rada, the first Albanian newspaper in the world, *L'Albanese d'Italia (The Arbëresh of Italy)* was published here in 1848.

2. *Naples for the Second Arbëresh Renaissance: the Role of the “Greek” Church*

The “Greek” church of Naples had the important role of a catalyst, as we shall see below, despite its numerous difficulties and vicissitudes, becoming a significant reference point for the ‘Greeks’ of the Balkans and the ‘Greeks’ of Italy.

This role increased with the establishment of the Royal Regiment of Macedonia (1735), whose officers were also members of the religious fraternity, and as a rule its commander was the president of the fraternity. Within the Albanian-Arbëresh circles of the ‘Greek’ church, various ideas and ideals were given and interspersed, siding with the ancient Greek – Pelasgian myths. There were also ideas and ideals of the philo-Hellenist movement, fusing into a unitary Greek-Albanian identity we might call “transnational,” typical of the Mediterranean diasporas.⁵ We have here two main ideological components:

⁵ See Angela Falcetta, *Diaspora ortodossa e rinnovamento culturale: il caso dell'abate greco-veneto Antonio Catiforo (1685-1763)*, Fondazione Luigi Einaudi, Torino Cromohs, 15 (2010): p. 1-24, <URL:http://cromohs.unifi.it/15_2010/falcetta_catiforo.html>

a) the Hellenistic ideology, which had its roots in the philo-Hellenist trend favored by an early Byzantine religious tradition, where the frontiers of Catholicism and Orthodoxy were not very clear;

b) the Albanist ideology, born around the 18th century and rightly considered the genuine incubator of the philosophical and cultural thought that inspired the first Arbëresh renaissance [we refer here to the ecclesiastical centers of higher education established by the Pope of Rome in San Benedetto Ullano (1732) and in Palermo (1734). In comparison to the Corsini College of Calabria⁶, the leadership of the Arbëresh Seminary of Palermo during this time was obvious in the development of the Albanist ideology.]

We have reasons to consider the so-called “Greeks” fraternity as a new hearth where members of the Arbër or Orthodoxy started to meet and discuss issues like origin, religious and cultural heritage, ethnicity and language (we include here the Arbëresh of Italy and the Balkan Albanians with Greco-Byzantine religious tradition) .

Within this new Albanist ideology, the Arbëresh intellectuals tried to find their ancient roots and use them as an argument to seek and support the right of the Albanian nation to be liberated from the Ottomans, as did all other nations of Eastern Europe. To serve this purpose, they found their roots among the ancient non-Greeks nations of the Balkans, among Pelazgs and Illyrians.

Highlighting the two main elements of identity - language and culture - the Arbëresh embraced the Romantic movement. Politically, they were the first to raise the “Albanian issue” in Europe, and thus they became the founders of the Albanian modern literature. Finally, the old “Greek” dream of the Arbëresh Renaissance, headed by Girolamo De Rada, was realized. As in ancient Greece the salvation of the motherland came from the colonies, so the salvation of the ancient Arbër will come from its Italian colonies. The precious heritage that was taken away from them when forced to abandon it in the Middle Ages now returns. Only an extraordinary visionary poet as

⁶ For a detailed role of the Italo-Greek -Arbëresh Seminary of Palermo as the main cradle of the Albanologic ideology, read the chapters dedicated to G. Guzzetta, P.M. Parrino and N. Chetta in the study of Matteo Mandalà, *Gjurmime filologjike për letërsinë e vjetër arbëreshe*, Çabej, Tirana 2006.

De Rada was able to fulfill this dream, this miracle, which is unique in the history of literature and culture of the European nations.

The “Greek” church was founded in the city of Naples in 1518, when Tomas Asan Paleologus, nephew of Demetrius, built the Chapel of the Apostles, later on dedicated to the Saints Peter and Paul. This church, destined for the “Greeks” that had economic and military ties with this city, in time became a referral point of very heterogeneous, cultural and ethnic peoples, whose only common element was the Orthodox religious identity⁷.

However, there are scholars who try to present the identity plateau of this Neapolitan ecclesiastical institution in a more simplified and flattened manner than it in reality was, by removing the word “Greek” - the Western version of the word *Ρῆμα* - the semantic dilemma that it derives by the multi-meaning it has when we refer to the centuries of the Ottoman rule⁸. We especially consider here the period that stretches from the 70s of the 18th century, when the so-called Greek enlightenment emerged, until the declaration of the independence of Greece (1830) - to give a patriotic but anachronic value of today’s ethnonyms of ‘national’.

In the Statutes of the Fraternity (1764)⁹, the term ‘la Greca Nazione’ was used to refer to the members of the Greek church of

⁷ The ethnic heterogeneity of the community is clearly reflected in the various monuments and sights that are preserved in the church yard, but we should note that in the Ancient Monuments, the ‘Arbëresh’ origin of some of the most prominent figures of the members of this parish is clear: for example: the one of the Stradiot captains, brothers Nicolò dhe Angelo Maipesi (Italian) “*nobili capitani albanesi*” (without a date), the one of _____ (Greek) and maybe the one of Nikollë Drakoleo from Corone, dated 1604.

⁸ The British researcher, Mackridge, rightly notes that the semantic dilemma of the word Romaïos / Romiós (“Greek” in the Western tradition) results from the fact that it also serves to designate a nation of a Romaic language, as was called the language of Byzantium in the areas of Rumelia, which included Greece and the nearby lands with Christian populations under the Turkish empire, the Ottoman Orthodox Christians in general (read Peter Mackridge, *Language and national identity in Greece, 1766-1976*, Oxford University Press, Oxford 2009, p. 51).

⁹ *Statuto con cui deve regolarsi la Chiesa e Confraternita de' Santi Pietro e Paolo de' Nazionali Greci in Napoli, munito di Regio exequatur del 20 Febbraio 1764*, Stamperia del Fibreno, Napoli 1861.

Naples and of Orthodox nations from the Eastern Balkans that were represented there, as an attempt to unify a 'community' where the coexistence was in fact often problematic and put in risk due to internal conflicts. And this happened not only because of the internal conflicts between believers to have leadership positions within the Fraternity with great political and economic importance in serving the church members, but also because of the ethnic, cultural and linguistic diversity. Within the pseudo-unitarian concept of '*nazione greca*', we find people who were connected with each other by a strong identity factor such is the religious factor, but did not have any homogenous ethnic identity¹⁰.

The word 'Greek' during the centuries of the Ottoman rule indicated either the ancestry from '*oekumeni Byzantium*' – the word that Obolensky termed with semantically and conceptually striking word, *Byzantine Commonwealth*¹¹ – that included ethnically different nations connected by politics, administration and economics, if even only the Balkan Orthodox Christians regardless of their ethno-national origin.

Starting from a hetero-identifying perspective rather than fraternity self-identifying, we can better understand how others perceived the 'Greeks' of the Neapolitan Fraternity. Under this word we find here: Ottoman 'Greeks', Venetian 'Greeks', Coronean 'Greeks', Greek-Albanians of the Royal Macedonian Regiment, and

¹⁰ Apparently the same situation, complex and heterogeneous from the ethnic point of view, also occurred in other religious 'Greek' institutions in the Mediterranean cities of the time, where under the roof of the same church and of the same religious tradition, often included the identity multiplicity of the community member: read about this in the dissertation theses of Mathieu Grenet, *La fabrique communautaire: les Grecs à Venise, Livourne et Marseille, v. 1770-v. 1830*, European University Institute, Florence 2010. Also of great interest and from the same perspective in treating the diaspora communities with a transnational approach, is the PhD thesis of the Italian researcher, Angela Falcetta, hitherto unpublished, entitled: "*Li Greci fugiaschi delli luoghi d'Italia*" *uomini, reti e comunità attraverso i confini politici e confessionali*.

¹¹ The idea of Byzantium as a cultural and religious community, united by a common Byzantine tradition, is treated for the first time by the scholar Dimitri Obolensky, in his book *The Byzantine Commonwealth: Eastern Europe, 500-1453*, Praeger Publishers, New York, 1971.

'Greeks' of the Kingdom of Naples (Arbëresh of Calabria, Sicily, Basilicata, and Abruzzi).

The official inscription in a church yard, still well preserved, explains without a shadow of doubt what was understood back then by 'Greeks of the Kingdom of Naples', wherein with words carved in stone, the King of Naples, Ferdinand II Bourbon, decreed for the second time the *exclusion* of the Arbëresh of Calabria from the Fraternity. The decree, dated September 12, 1853, may be a form of political punishment for the mass participation of the Arbëresh in the anti-Bourbon uprisings of those years, or even incited by the numerous disputes that characterized the inner life of the Greek church of Naples.



The Decree of King Ferdinand II Excluding the Arbëresh of Calabria from the Greek Church of Naples (photo by Atanasio Pizzi)

3. *Philo-Hellenic and Philo-Albanian in the Albano-Arbëresh Environment of Naples*

Let us examine now the meaning of these phases in light of the cultural 70s of the 18th century, known as the Greek Enlightenment. Here the adjective *Greek* has the meaning of Greek *ethnos* within the Ottoman Empire and does not necessarily imply the Greek *nation*, since it did not exist at that time. This movement appeared especially in Constantinople, still the “moral” capital of Hellenism, and also in the so-called Danub Principalities, governed by Greek nobles, who had important positions within the Turkish imperial administration, and were more sensitive to external influences of the Western culture.

This phase coincides with the emergence, immediately after the Russian-Turkish War (1770), of a movement called in Europe *Philo-Hellenism*¹². It was a cultural trend backed by the Christian Orthodox circles of the Phanar¹³ and some of the European nations, especially Russia, which was in war with the Ottoman Empire and aspiring to become the guarantor of Orthodoxy and the ‘Greek’ nations of the East¹⁴.

¹² See Arnaldo Di Benedetto, “‘Le rovine d’Atene’: Letteratura filellenica in Italia tra Sette e Ottocento” in *Italica*, vol. 76, nr. 3, 1999, p. 335-354.

¹³ Phanar (Turk. Fener), a historical neighborhood in Istanbul, where the See of the Greco-Orthodox Patriarchate is located.

¹⁴ Since the early decades of the 18th century, while Russia was building its political and cultural identity in Europe, some Balkan intellectuals thought that the tsar Peter the Great could help their countries by renewing the Orthodox world. The biography, *La Vita di Pietro il Grande (The Life of Peter the Great)* by the Greco-Venetian Abbot, Antonio Catiforo (1739), best reflects the confidence that some intellectuals of Orthodoxy had in Russian czars: “...i Popoli del rito Greco, che gemono sotto il giogo dell’Ottomano, cominciato avevano a riguardare Czar Pietro come l’Angelo mandato dal cielo per metter fine alla tirannia dei Turchi. Anzi l’istesso Czar [...] avea concepito speranze, che il Cielo l’avesse destinato, per rovesciare la tirannia de’ barbari Maomettani, e rimetter la gloria del Greco Imperio [...] onde lusingavasi che tutti i Greci sudditi del Turco alla prima occasione si solleverebbero in suo favore”. Cited by Angela Falsetta: *Diaspora ortodossa e rinnovamento culturale: il caso dell’abate greco-veneto Antonio Catiforo (1685-1763)*, Fondazione Luigi Einaudi, Torino: Cromohs, 15 (2010) p. 1-24.

Antonio Gicca (Anton Gjika) from Himara can be considered the pioneer of the philo-hellenic cultural movement in Italy and in Europe. In the 1771 the Florentine newspaper *Notizie del mondo*¹⁵ Gicca published a fervent appeal for the freedom of Greece under the title of, *Voti dei Greci all'Europa Cristiana*, wherein he demanded the forming up of the Christian European forces and the Russian to support the Greek cause of the Russian-Turkish war¹⁶. But he also sought the support of the Russian Czarina Catherine to liberate the 'New Rome' or 'Second Rome', as it was called by the Orthodox in Istanbul. According to this philo-hellenic movement, the Russian military pressure would liberate Greece from the Ottoman occupation and also rejuvenate the culture and the arts in Greece and throughout Europe¹⁷.

A native of Himara, Antonio Gicca was the son of the Count Strati-Gicca, who in 1735, by the order of the King of Naples, organized the Macedonian Royal Regiment (Reggimento Real-Macedone), formed by Albanians and Greeks who lived under the Turkish and Venetian rule. Antonio, who was among the most active proponents of the Russian policy towards Albania and Greece, served from 1777 to 1783 on the Russian Legation in the Kingdom of the Two Sicilies as an adviser to the Russian Ambassador.

¹⁵ According to Italian scholar, Franco Venturi (1914-1994), this fervent call of Gicca should be valued as "*il più importante appello filellenico apparso allora non solo in Italia, ma nella intera Europa, destinato a risuonare anche ben lontano dalle terre toscane*" (F. Venturi, *Settecento riformatore*, vol. 3, Einaudi, Torino 1979, p. 83).

¹⁶ Gicca's call was addressed not only to the European countries but also to the Russian Czarina Catherine to proceed against the Turks in favour of Greece. This appeal was published in the Russian language on August 8, 1771 in No. 656 of the newspaper "Sanktpeterburgskie Vedomosti" (See Franco Venturi, *Settecento riformatore*, cit., p.103).

⁴⁰ These ideas inspired Czarina Catherine in drafting the so-called "Byzantium or Greek Project", which she shared with Austrian Emperor Joseph on September 21, 1782. Catherine's goal was to attract the sympathy of all Christian nations of Europe, sensitive to the ancient Greece and its culture, and thus liberate that part of Europe from the Ottoman dominion. With the Ottoman Empire in crisis, this strategy undoubtedly served to increase her influence among the intellectuals of the Balkan regions.

In light of this philo-hellenic movement inaugurated by Gicca, we encounter some other renowned Arbëresh personalities from the community of Naples, like the priests Giuseppe Bugliari¹⁸, Pasquale Baffi¹⁹. Also, Nicolò Chetta with his literary, cultural and lexicographic²⁰ works should be considered a true predecessor of the Albanian Renaissance, as he devoted a special attention to the policy of Czarina Catherine II in Eastern Europe.

From Chetta's correspondence²¹ with the Russian royal court (1789-1797) and the Russian diplomats in Naples, emerged the hopes some Arbëresh intellectuals within the philo-hellenic movement had for Czarina Catherine's politics to liberate the Albanian, Greek and

¹⁸ “*Don Giuseppe Bugliari, cappellano del Reggimento Real Macedone, costituito in massima parte da soldati ed ufficiali di origine albanese...era anche un intellettuale conosciuto nell'ambiente dei letterati napoletani come cultore della lingua greca in cui la sua bravura si evidenziava per la composizione di poesie. Egli fu, infatti, autore di una poesia, dedicata alla zarina Caterina II, sottoscritta col nome di Josif Bouliàrios. Si deve, pertanto, ritenere che appartenesse a quel discreto gruppo di intellettuali filo-ellenici che speravano nella rinascita della Grecia e ne vedevano uno strumento nella politica estera della zarina, ma che contestualmente costituivano anche quella intelligenza napoletana e meridionale, attestata su posizioni progressiste, anticipatrici del Risorgimento nazionale*” (p. 1-20) Domenico Cassiano, “Angelo Masci (1758-1821) ed il principio di uguaglianza al tramonto del feudalesimo”, in www.arbitalia.it/cultura/interventi/2010cassiano_angelo_masci.pdf

¹⁹ It's known that Baffi devised a Greek ode, inspired by the Greek poetry of Pindar, and dedicated it to the Russian Czarina Catherine II. Its author in 1781 presented the manuscript to the erudite Angelo Maria Bandini (1726-1803). Today, this manuscript is kept in Firenze, Biblioteca Marucelliana, B. I. 18, cc. 285r-287r : See ‘Pasquale Baffi’ in A. Petrucci, C. Francovich, *Dizionario Biografico degli Italiani*, volume 5 (1963), [www.treccani.it/enciclopedia/pasquale-baffi_\(Dizionario-Biografico\)/](http://www.treccani.it/enciclopedia/pasquale-baffi_(Dizionario-Biografico)/).

²⁰ See Matteo Mandalà, “Për botimin kritik të veprave të Nikollë Ketës” (p.171-272) in Matteo Mandalà, *Gjurmime filologjike për letërsinë e vjetër arbëreshe*, Botime Çabej, Tirana 2006.

²¹ See Matteo Mandalà, “Per un profilo bio-bibliografico di Nicolò Chetta” (p. 43-54) in *Nicolò Chetta nel bicentenario (1803-2003)* a cura di Matteo Mandalà, A.C. Mirror, Palermo 2003, p. 50-2. Thanks to Mandalà's research through the archives of Sicily and the manuscripts of Gangales at the Royal Library in Copenhagen, today we have an important source of documents that enlighten this prominent figure of the Arbëresh culture as well as the era he lived in.

‘Rumelia’ lands from the Turkish rule, along with Constantinople. One should note how Nicolò Chetta in one of his letters presented to the Czarina’s son, Prince Constantine, wrote: “io che di Macedonia oriundo, sono prete greco-albanese, rettore di questo connazionale seminario” (“I, a descendent from Macedonia, am Greek-Arbëresh priest, the Rector of this same country seminary”)²².

From this correspondence with Catherine and her son Constantine, Nicolò Chetta used the diplomatic channels to keep contacts with the Russian imperial court, mainly the Russian embassies in Italy, respectively in Napoli during 1783-1785, when Antonio Gicca himself was his internal associate, and in Venice in 1790. Through these channels, Chetta sent the Russian imperial court copies of some of his works, hoping that they might raise interest in St. Petersburg and could be published there, since they prophesied the near liberation of “Second Rome” from “the Third Rome”.

He calls these works ‘*i miei Ellenici lavori*’ (my Greek works) explaining that there were ‘*tre intieri miei scritti accademici*’ (three complete academic writings) and hoping to publish them ‘*in Italiano o Russiano torchio*’ (in Italian or Russian press). In an undated letter he wrote from Naples, -which Matteo Mandalà places to the years 1791-1792- Chetta claims to have given these three manuscripts, together with a letter to the Czarina, to an Albanian who had just arrived in Naples, don Giovanni Gicca, a cousin of Antonio Gicca already mentioned.

²² From this self- declaration of Chetta - which is also the title of his work *Tesoro di notizie su de' Macedoni* (1777) - the notion Arbër also included that of Macedonia. Pjetër Bogdani in his famous work *Cuneus Prophetarum* (1685) calls himself a ‘Macedonian’ (Latin: macedonis) and he his homeland “Arbën” (in Latin: Epirus). Also, a Balkan map of 1689, dedicated to Cardinal Giovanni Francesco Albani, the future Pope Clement XI, refers to Albania, ‘*Albania propriamente detta o superiore o Macedonia occidentale*’; whereas, the present Macedonia is identified as ‘*parte di Macedonia*’ whereas the lower part as ‘*Epiro o Bassa Albania*’.

4. *The Macedonian Royal Regiment and the Arbëresh Renaissance*

Through a commemorative plaque, preserved in the church yard of Martorana in Palermo (and before in the church of Saint Nicolò of the Arbëresh Seminary of Palermo), we learn that Giovanni Gicca was from Himara – he was born in 1743 in Dhërmi and died in Palermo in 1812. The year of Giovanni Gicca's death (1812) coincides with the allocation - due to financial difficulties of the court – of this military unit, whose members returned to Epirus the following year. But King Ferdinand immediately decided to reconstitute it by engaging the British general Richard Church, who had served in the Heptanese islands with a similar army against the French. This re-formed 'Macedonian' battalion, formed mostly of Epirotic Albanians, operated until 1820 in the Kingdom of Naples²³.

Giovanni Gicca, a *Tenente colonello* (Lieutenant colonel) of the Macedonian Royal Regiment, was the son of Demetrius, brother of Count Gicca-Strati. This plaque was dedicated by his nephew - the sister's son - to Dhimitër Leka²⁴ (1779-1862). Gicca was the last

²³ But the efforts of the soldiers from Himara to recreate such an army in Napoli continued, by sending a special request to the king, on August 2, 1821: "*La nazione albanese ha sempre serbato l'attaccamento al Real Trono di Vostra Maestà.. Or che si vede alquanto libera brama ognuno di servire il vostro Real Trono con quella solita fedeltà che gli Albanesi per lo corso di ottanta anni hanno prestato i loro servizi in tutte le campagne..*" (This document is kept at the Archives of Napoli, under the file Albanesi, no. 4341 (cited by Salvatore Panarea, "Albanesi nel Salento e Albanesi al servizio del Regno di Napoli" (p.329-343) in *Rinascenza Salentina*, Anno VII, XXVI-XXVII, Lecce 1939, p.341).

²⁴ The personality of Demetrio Lecca (Dhimitër Leka) was very "well-known" among the Arbëresh of Italy. Prior to Girolamo de Rada, Cesare Marini too had dedicated to Leka one of his works, titled: *Memoria su' riti delle nozze presso gli albanesi dedicata al sig. brigadiere D. Demetrio Lecca, commendatore del Real Ordine di S. Ferdinando, cav. dell'ordine di San Giorgio, ispettore della gendarmeria reale, dall'avvocato Cesare Marini, Dai Torchi di Settembre, Napoli 1831*. The Arbëresh scholar, Vincenzo Dorsa, also writes about him: "...*Demetrio Lecca attuale Maresciallo di Campo tuttavia in servizio del nostro governo, uomo cui la Nazione albanese è per mille titoli riconoscente, di nobile famiglia della Chimera stretta in parentela col principe de' Mirditi, e nel cui petto ferve potentemente l'amore nazionale*", *Su gli Albanesi, ricerche e pensieri*, Napoli, Dalla Tipografia Tirana, 1847, p.113.

commander of the regiment, to which Girolamo De Rada devoted his first song of the *Canti di Milosao* (Këngët e Millosaut): “A S.E. *il General Brigadiere Commendatore Signor Demetrio Lecca, questi canti che sien testimonianza dell’attaccamento agli antichi costumi della dispersa gente d’Epiro, Girolamo De Rada*”²⁵. Since modern Albanian literature originates from this work, said ties serve us to better understand its specific cultural environment and explain the new stage of the Arbëresh and Albanian culture in the diaspora.

As for the role of the Macedonian Royal Regiment²⁶ in the historical Albanian-Arbëresh relations, we shall mention some general remarks about its particular formation in the Kingdom of Naples. The regiment was established in 1734 by King Charles Bourbon, afterwards called Charles III, King of the Two Sicilies. Its referents were the Count Giorgio Korafà, from the island of Kefalonia, an officer with the rank of colonel, and Earl Strati-Gicca, from Himara²⁷.

²⁵ See *Poesie Albanesi del secolo XV. Canti di Milosao, figlio del Despota di Scutari*, Napoli, Da’ Tipi di Guttemberg, 1836. But the real mentor of the poet from Macchia Albanese was, an Arbëresh from Palazzo Adriano, Emanuele Bidera (1784-1858), at that time one of the eminent intellectuals of Napoli. He urged De Rada to publish his first poetic works, which the Poet had spouted at his school: “*E come gli dissi de’ miei esercizi in nostra lingua ed udì qualche ode del Milosao, non lasciò ragionamento che non usasse per indurmi a metterle in luce. E mi trovò ei stesso il tipografo, intanto ch’io facevami venire da casa i danari per la stampa. Si pubblicò nell’agosto del 1836 quella cantica dedicata al Maresciallo di Campo del re, Demetrio Lecca, albanese esso pure ma della Madrepatria e rimasto nel regno dopo sciolto il Reggimento Real Macedone, in cui avea militato unitamente a Marco Bòtzari*”, in Girolamo De Rada, *Autobiologia*, Cosenza, Tipografia Municipale di F.Principe, 1898, p. 21.

²⁶ For the history of this regiment, see: Raoul Manselli, “Il Reggimento albanese Real Macedonia durante il regno di Carlo di Borbone” (p. 142-167) in *Archivio storico per le province napoletane*, A.71, Napoli (1950-1951) and Paolo Petta, *Stradioti. Soldati albanesi in Italia (sec. XV-XIX)*, Argo, Lecce 1996.

²⁷ “Il Conte Stratti Ghica era un potente signore e ricco abitante dello Epiro (Albania Meridionale). Egli fu Tenente Colonello prima e poi Tenente Generale del Real Reggimento Macedone, che nel 1734 venne ideato da Carlo di Borbone di Napoli, poi Carlo III Re delle due Sicilie, e nel 1735 venne effettuato il Reclutamento, a mezzo del Conte Stratti con elementi presi dalla bassa Albania. Allo stesso Stratti successe il Sig. Giorgio Carafà, greco dell’isola di Cefalonia, educato e domiciliato in Venezia ed impiegato al servizio militare di quella

Shortly after the agreement with the king of Naples, Strati-Gicca went to Albania to recruit officers and soldiers for the newly formed unit. They had to be *'nazionali Greci'*, and citizens under the Ottoman rule and not under the Republic of Venice, Catholics, as it appears from a document of the Greeks "fraternity" of Naples²⁸: *"Intorno poi al sistema vien chiarito da' fatti divisati, che in detta Chiesa siavi stata una confraternita dei Greci non da molto tempo dismessa, da' quali si presceglievano li governatori, e detti Greci doveano essere tutti cattolici Romani, che aveano fatto la professione di fede nella corte Arcivescovile di questa Città, dalla quale confraternita si eliggevano quei governatori, che doveano amministrare, e governare la Chiesa, onde l'espedito più proprio, che sembra alla Camera regale sarebbe di rimettersi nuovamente in piedi detta Congregazione di Greci Cattolici Romani nella maniera che fu eretta, ed indi governata"*.

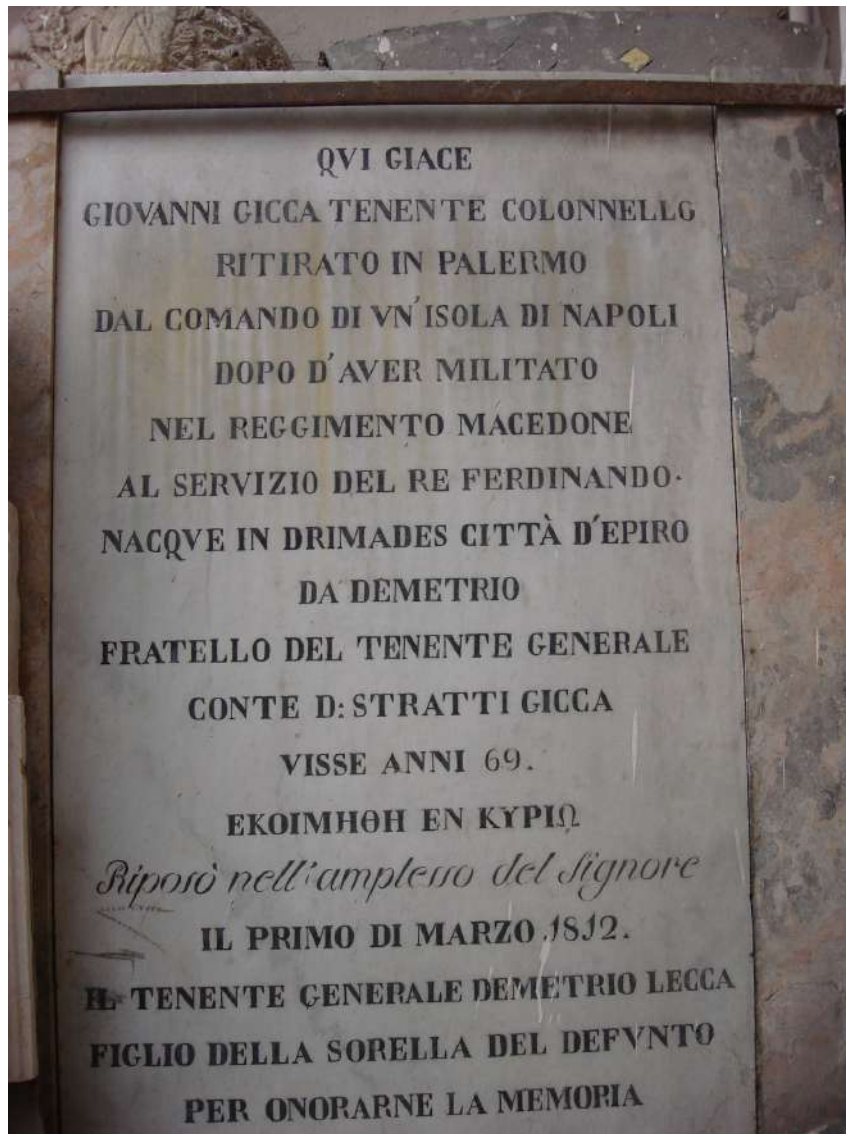
From this document, the position of Count Strati Gicca is clear; he is required to take part in the governance of the confraternity: *"Comparve in questa Curia il brigadiere Conte (omissis) Tenente Colonnello del reggimento regal Macedone, affin di essere inteso per la ragione, e diritto, che circa il governo di detta Chiesa spetta ad esso Conte, ed agli altri ufficiali Nazionali Greci"*.

The connections between the Greek Church and the 'Macedonian' Regiment - consisting mainly of inhabitants from Himara, but also from Epirus and the inhabitants of the islands of Heptanese - were really tight and this unit was *de facto* part of the institution of the Neapolitan church. These special ties can be clearly

Repubblica. Fu questi Colonnello e poi nel 1775 Tenente Generale del medesimo Reggimento Macedone (A. Lek, "Cenno storico dei servizi militari prestati nel Regno delle due Sicilie dai greci, epiroti, albanesi e macedoni in epoche diverse", Corfù 1843, p.17) cit. Based on the paper: *Manoscritto inedito di papas Andrea Figlia (1764)*, with later notes written by papas Lorenzo Perniciario, edizione on line con trascrizione a cura di Giuseppina e Pietro Di Marco, Mezzojuso 2008, p.11.

²⁸ *Statuto con cui deve regolarsi la Chiesa e Confraternita de' Santi Pietro e Paolo de' Nazionali Greci in Napoli, munito di Regio exequatur del 20 Febbraio 1764*, Stamperia del Fibreno, Napoli 1861.

seen if we analyze the close relationships that residents of Villa Badessa (Badhesa), a new Albanian community established in 1743²⁹,



²⁹ Up to-date information on the history of this village of Albanian origin and not Arbëresh in Italy, see Gaetano Passarelli, *Le icone e le radici: le icone di Villa Badessa*, Rosciano 2006, p. 9-20.

had with the churches of the Saints Peter and Paul in Naples. The numerous advantages that these residents benefited from the King of Naples to settle in Villa Badessa, are related to the interventions to the royal court exercised by those officers who came and settled there, along with the soldiers who were recruited by the Korafà himself during his first expedition to the East.

The officers from Himara who had already settled in Badhesa with the military garrison of the regiment, asked the king to get their families³⁰ there simply because they wanted to have them close by, and not because they were persecuted for religious reasons by the Muslim Turks, as Pietro Pompilio Rodotà³¹ writes.

5. *The Closing of the Arbëresh Presence in the "Greek" Church of Naples*

As Gaetano Passarelli notes, *"In Naples, as in Barletta, Ancona, Lecce, Livorno, Trieste etc., immigrants - who felt like members of one ethnos not because they were associated based on ethnicity in the modern sense of the word, but because of the orthodoxy - represented a kind of an anti-Turkish and anti-Latin ethno-religious cultural gestation, that were united in a fraternity within which they took care for the religious aspects, be it for trading or for the careers of the members [...] The Neapolitan fraternity, formed by people from Epirus (Greek, Albanian, Macedonian) and from the Ionian islands, unlike the others, had a more bureaucratic-military than commercial physiognomy [...] The Graecorum fraternity*

³⁰ This explanation about the real reasons and circumstances of the establishment of the community of Badhesa are given by Passarelli (read cit. work., p. 11), who reminds us that also Lino Bellizzi in his book *Villa Badessa oasi orientale in Abruzzo*, Pescara, Tracce, 1994, p. 86-91, had had rejected the "most dramatic and heroic" reasons for the establishment of this village.

³¹See *Dell'origine ... Op. Cit.*, p. 62-63: *"Essendo fieramente attaccati, e aspramente soverchiati dai confinanti Maomettani, si salvarono nei contigui cantoni [...] Vennero nel regno di Napoli con tre Sacerdoti. Umanamente trattate dalla Maestà sua, furono spedite a popolare il feudo rustico della Badessa, membro della terra di Pianella [...]. Eresse ancora il Re e dotò la chiesa, in cui dovessero professare il rito greco che sotto la direzione di due Sacerdoti esattamente osservano"*.

had regular relations with the countries of the origin of its members, either through correspondence, through the trips they made, or through the works (artistic) that they ordered from the homeland. The Neapolitan fraternity, like its counterparts in Italy, suffered deep inner disunity due to the different backgrounds of its members, but the more frequent collisions were related to different positions - philo-Latin or anti-Latin - that they sided with”³².

These historical strifes characterized the relationships between Greco-Venetians, who were residents of the Venetian possessions in Heptanese islands, and Greco-Ottomans, who were the Epirus under the Turkish rule, with the Arbëresh who remained the third party. The latter as Catholics, naturally sided with the ‘Venetians’ political positions, but sometimes, due to ethnic grounds and as followers of the Byzantine rite, they lined up with the other side, especially in cases of international crises (eg. When the Russian-Turkish war broke out they sided with the Epirus Orthodox).

These shifting positions characterized the relations between the fraternity members during the eighteenth century, although the statute adopted in 1764 sanctioned the seniority of the Greek-Venetian part³³ over the Greek-Ottoman part, being recognized as Arbëresh, who were Catholics with Eastern rite, full citizenship in the parish of Saints Peter and Paul, at least until 1877 when for political reasons it was decided that the fraternity should pass under the leadership of the Greek Orthodox.

Among the Arbëresh priests who worked in this church during this period, were: Papàs Giuseppe Bugliari from Santa Sofia d’Epiro, Papàs Andrea Filja³⁴ from Mezzojuso, Papàs Antonio Pace from San

³² Passarelli, *Op. cit.*, p. 12.

³³ The Greco-Venetian component of the Greek parish fraternity of Naples stemmed mainly from the islands of the Ionian Sea, where the border between the Catholic and the Orthodox Church was always a problem, and this often created a tense situation in the political and social sphere.

³⁴ See, *Manoscritto inedito di papas Andrea Figlia (1764)*, with later notes added by papas Lorenzo Perniciaro, where it was written for: “Fu Parroco della Chiesa Parrocchiale Greca SS.Pietro e Paolo di Napoli (*ku edhe qe varrosur on 22.8.1781*). Fu ancora Cappellano, per lo spazio di molti anni, del Real Reggimento Macedone a Napoli” (p.10), edizione on line con trascrizione a cura di Giuseppina e Pietro Di Marco, Mezzojuso 2008.

Costantino Albanese, Papàs Nicolò Chetta from Contessa Entellina, Papàs Francesco Antonio Tamburi from San Basile, Papàs Demetrio Camarda from Piana degli Albanesi, Papàs Costantino Tamburi from San Basile, Papàs Giuseppe Martino from Lungro.

With the changes in geo-political scene of the Mediterranean and Europe during the nineteenth century and the formation of some national states, as the Greek State in 1830, together with the continued shrinkage of the Ottoman Empire in Eastern Europe, tensions increased among the fraternities of Greek-Catholics of the Eastern rite of the Arbëresh ethnicity on one side, and the Greek-Orthodox, of the Greek ethnicity on the other.

In brief, we have a realignment of ethnic ‘ingredient’ which represented the traditional poles of the Neapolitan fraternity and a radicalization of the conflict which was not limited to the reports of internal forces between currents, as it used to be the case; on the contrary, the foreign countries that interfered in the internal relations, increasingly gained a greater political weight and foreign countries interfering in internal reports.

In 1870, with a Court decision³⁵ that praised the rights of the Arbëresh Catholic community of the Greek rite, represented by Papàs Costantino Tamburi and Giuseppe Martino, the activity of the powerful local Orthodox lobby and its efforts to control the ‘Greek’ Naples parish was temporarily blocked. But, immediately after this decision, the Greek government intervened again - the first time was in 1860 requesting from the government of the time to submit the church to the Greek Orthodox believers - by pressuring the Italian government until an agreement was achieved with the announcement of a law in 1877, which annuled the previous statutory obligation whereby in a fraternity of the respective religion belonged only the Catholic believers of the Byzantine rite. Through this seemingly liberal law, the old goal of the “pure” Greek Orthodox representatives to exclude from the community the ‘diversamente Greci’ (different

³⁵ See Mario Bellizzi, *La chiesa dei profughi. Microstorie della Calabria Citra (secc.XVII-XX). Dalla confraternita La Venerabile Cappella del Purgatorio all’utopia del Monte Frumentario di San Basilio*, Librarium Haemus, Bucarest 2014, p. 61-65.

Greeks) who were merely Venetian Greeks and Italian Arbëresh. The Greek nationalism managed to secure the hegemony of the “pure” Greeks and the strict tradition of the Orthodox Church of Saints Peter and Paul in Naples, unfortunately with the support of the Italian politics and of an Arbëresh opportunist, Francesco Crispi.³⁶

With this nationalist ‘twist’ ends the presence of the Arbëresh church in Naples³⁷; and, unfortunately, also ends the immense transcultural and transnational lesson, the one thing that historically characterized the ‘Greek’ Neapolitan, which was the subject of this study. But within the historic diaspora of the Mediterranean – here we do not mean only the Greek communities, but also Jewish, Arbëresh communities, etc.. - this heritage has always been present, a quality that distinguishes these communities from the mono-nationalist and non-diaspora cultures. Thanks to the ‘cultural mediation’ they managed to hybridize and to interplay with other cultures that were added to the original one, so naturally, without limitations and nationalistic exceptions, becoming more prosperous.

³⁶ Crispi, at that time the president of the Parliament, pressured the Italian prime minister, Depretis, and the Minister of Justice, Mancini, to support the interests of the Greek nationalist circles and as a “reward” for his political interventions in favor of the Greeks of Naples, from the Greece King, Giorgios I, he received the big cross of the Royal Order of the Savior, one of the titles that was given to Greeks and foreigners who were distinguished in the support of the Greek cause (see Francesco Guida, “Correnti e iniziative filelleniche in Italia dopo il Congresso di Berlino (1878-1886)”, p. 87-117 in *Garibaldi e il filellenismo italiano nel XIX secolo*, Istituto italiano di cultura, Atene 1985, p. 114)

³⁷The last attempt to return the Greek church of Naples to the Arbëresh of the Eastern rite, was undertaken by Guglielmo Tocci, the uncle of Terenzio Tocci, who in a letter published in the “Giornale di Calabria” on April 22, 1904, urged Ricciotti, the son of Garibaldi, to deal with this issue: “Questi aveva sollecitato sul “Giornale di Calabria” del 22 aprile 1904 da Ricciotti un impegno per la restituzione alle colonie albanesi del collegio italo-greco di San Basilio in Roma e della Chiesa Greca dei SS. Pietro e Paolo in Napoli, con annesso Patrimonio della Confraternita, beni confiscati dopo l’Unità dello Stato italiano (...in the footnote we read: *la chiesa dei SS. Pietro e Paolo, insieme con la rendita di 40.000 lire era stata ceduta agli ortodossi per ‘giacobinismo’*” in Fondo Ricciotti, *Albania*, 274,35 in Central Museum of Risorgimentos in Rome), ricevendone una risposta pubblica ricca di speranze più che di certezze”. Cited from Francesco Guida, “Ricciotti Garibaldi e il movimento nazionale albanese” (p.97-138), in *Archivio Storico Italiano*, anno CXXXIX, I, Firenze 1981, p. 111.

These diaspora cultures by surpassing the obstacles that the nationalism produces - whether geographical, political, ethnic or religious - have found deeper reasons of the impulse of their identity, historically and naturally hybrid. As James Clifford wisely reminds us, ‘clean fruits derange’³⁸: the delayed nationalism of all parties and the backward nationalists of all flags that always follow the “foolish ideology of purity”, even today, fail to grasp this important lesson.

I warmly thank Diana Rexha Ibrahimi who helped me by translating this work from Albanian into English. My sincere thanks also go to papas Giorgio Gallaro for editing the final text.

BIBLIOGRAPHY

Francesco Altimari, “Alcuni etnici di origine albanese nei dialetti della Calabria” in *Beiträge zur sprachlichen, literarischen und kulturellen Vielfalt in den Philologien*. Festschrift für Rupprecht Rohr zum 70. Geburtstag, Mit einem Vorwort herausgegeben von Gabriele Birken-Silverman und Gerda Rössler, Franz Steiner Verlag, Stuttgart 1992.

Francesco Altimari, “Gli Arbëreshë d’Italia per la rinascita dell’Albania tra XVIII e XIX secolo: parallelismi con altre diaspore di area balcanica” in *Studia Albanica*, Tirana 2012.

³⁸ The original title in the English version: James Clifford, *The Predicament of Culture: Twentieth Century Ethnography, Literature, and Art*, Harvard University Press, Boston 1988. The Italian translation by Mario Marchetti of James Clifford’s work, was published as *I frutti puri impazziscono*, Bollati Boringhieri, Torino 1993.

Benedict Anderson, *Imagined Communities Reflections on the Origins of Nationalism*, London 1983.

Roderick Beaton, “Antique nation? ‘Hellenes’ on the eve of Greek independence and in twelfth-century Byzantium”, *Byzantine and Modern Greek Studies*, Vol. 31, No. 1 (2007).

Mario Bellizzi, *La chiesa dei profughi. Microstorie della Calabria Citra (secc.XVII-XX). Dalla confraternita La Venerabile Cappella del Purgatorio all’utopia del Monte Frumentario di San Basilio*, Librarium Haemus, Bucarest 2014.

Nilo Borgia, *Murgjit bazilianë të Italisë në Shqipëri. Shënime mbi misionet në Himarë: shek.XVI-XVIII*. With an introduction by Matteo Mandalà, Naimi, Tirana 2014.

Domenico Cassiano, *S.Adriano. La Badia e il Collegio italo-albanese, volume I (955-1806)*, Marco editore, Lungro 1997.

Domenico Cassiano, “Angelo Masci (1758-1821) ed il principio di ugunianza al tramonto del feudalesimo”, in www.arbitalia.it/cultura/interventi/2010/cassiano_angelo_masci.pdf

Antonino Catalano, “Angelo Masci: a sua opera e i suoi tempi”, in *Risveglio-Zgjimi*, VI, nr. 2, Cosenza 1968.

James Clifford, *The Predicament of Culture: Twentieth Century Ethnography, Literature, and Art*, 1988. Italian translation in 1993, entitled *I frutti puri impazziscono*, trad. it. di Mario Marchetti, Bollati Boringhieri, Torino 1993.

Bardhyl Demiraj, “Zef Skiroi në kulturën e shkrimit shqip të shek. XVIII”, in *Studime* 12 [2005], Prishtinë 2006; “Aspekte të mendimit intelektual shqiptar në shek. e 18-të. Atë Gjergj Guxeta dhe vendi i tij në historinë e albanologjisë”, in *Hylli i Dritës* 3 [2007] Shkodra; ” Një dorëshkrim ritual në gjuhën tonë që duhet kërkuar”, in *Hylli i Dritës* 1 [2007], Shkodra.

Arnaldo Di Benedetto, “‘Le rovine d’Atene’: Letteratura filellenica in Italia tra Sette e Ottocento”, in *Italica*, vol. 76, no. 3, University of Toronto Mississauga, 1999.

Giuseppina Di Marco e Pietro Di Marco (trascrizione a cura di), *Manoscritto inedito di papas Andrea Figlia (1764)*, with later notes added by papas Lorenzo Perniciaro, edizione on line a cura di Mezzojuso 2008.

Pietro Di Marco, “Il Monastero di Mezzojuso nella storia culturale arbëreshe”, in *Mediaeval Sophia*. Studi e ricerche sui saperi medievali. E-Review semestrale dell’Officina di Studi Medievali 2 (luglio-dicembre 2007).

Angela Falcetta, *Diaspora ortodossa e rinnovamento culturale: il caso dell’abate greco-veneto Antonio Catiforo (1685-1763)*, Fondazione Luigi Einaudi, Torino Cromohs, 15 (2010): 1-24, <URL:http://cromohs.unifi.it/15_2010/falcetta_catiforo.html>

Vincenzo Giura, “La Comunità Greca di Napoli (1534-1861)” in *Storie di Minoranze: Ebrei, Greci, Albanesi nel Regno di Napoli*, Napoli 1982.

Mathieu Grenet, *La fabrique communautaire : les Grecs à Venise, Livourne et Marseille, v. 1770-v. 1830*, European University Institute, Florence 2010.

Francesco Guida, “Ricciotti Garibaldi e il movimento nazionale albanese” (p.97-138), in *Archivio Storico Italiano*, anno CXXXIX, I, Firenze 1981.

Francesco Guida, “Correnti e iniziative filelleniche in Italia dopo il Congresso di Berlino (1878-1886)”, in *Garibaldi e il filellenismo italiano nel XIX secolo*, Istituto italiano di cultura, Atene 1985.

Jannis Korinthios, *I Greci di Napoli e del Meridione d’Italia dal XV al XX secolo*, Editrice AM&D, Cagliari 2012.

Peter Mackridge, *Language and national identity in Greece, 1766-1976*, Oxford University Press, Oxford 2009.

Matteo Mandalà, “Per un profilo bio-bibliografico di Nicolò Chetta”, in *Nicolò Chetta nel bicentenario(1803-2003)* a cura di Matteo Mandalà, A.C. Mirror, Palermo 2003.

Matteo Mandala, “Paolo Maria Parrino e le origini dell’ideologia albanista”, in Pietro Di Marco e Alessandro Musco (a cura di), *Aspetti della cultura bizantina ed albanese in Sicilia*, Officina di Studi Medievali, Palermo 2005.

Matteo Mandala, “Vepra e pabotuar e at Gjergj Guxetës dhe fillimet e albanologjisë në shek. XVIII”, in *Studime Filologjike*, vol. 1-2, Tirana 2006.

Matteo Mandalà, “Për botimin kritik të veprave të Nikollë Ketës” (pp.171-272) in Matteo Mandalà, *Gjurmime filologjike për letërsinë e vjetër arbëreshe*, Botime Çabej, Tirana 2006.

Raoul Manselli, “Il Reggimento albanese Real Macedonia durante il regno di Carlo di Borbone”, in *Archivio storico per le province napoletane*, A.71, Napoli (1950-1951).

Alessandro Marini, *Sistema teopolitico sopra la economia della grazia col libero arbitrio nella permissione de' mai morali del dottor Alessandro Marini italoalbanese*, Nella Stamperia Avelliniana, Con Licenza de' Superiori, In Napoli MDCCLXXI.

Dimitri Obolensky, *The Byzantine Commonwealth: Eastern Europe, 500-1453*, Praeger Publishers, New York 1971.

Salvatore Panarea, “Albanesi nel Salento e Albanesi al servizio del Regno di Napoli” (fq.329-343) in *Rinascenza Salentina*, Anno VII, XXVI-XXVII, Lecce 1939.

Gaetano Passarelli, *Le icone e le radici: le icone di Villa Badessa*, Rosciano 2006.

Paolo Petta, *Stradioti. Soldati albanesi in Italia (sec. XV-XIX)*, Argo, Lecce 1996.

Pietro Pompilio Rodotà, *Dell'origine, progresso e stato presente del rito greco in Italia osservato dai greci, monaci basiliani, e albanesi libri tre scritti da Pietro Pompilio Rodotà professore di lingua greca nella Biblioteca Vaticana*, vol. III: *Degli albanesi, chiese greche moderne, e collegio greco in Roma coll'indice di tutta l'opera*, per Giovanni Generoso Salomoni, in Roma MDCCLXIII.

Giuseppe Schirò, ”Notizia distinta degl'italo-greci e degl'Italo-albanesi esposta da mons. Giuseppe Schirò Arcivescovo di Durazzo, già Vicario Apostolico di Cimarra nell'Epiro, in occasione di dover rispondere ad alcuni quesiti proposti da un personaggio”, in *Roma e l'Oriente*. Rivista criptoferratense per l'unione delle Chiese, pp. 282-285 e pp. 341-352, viti IV, vol. VII, Grottaferrata 1914.

Statuto con cui deve regolarsi la Chiesa e Confraternita de' Santi Pietro e Paolo de' Nazionali Greci in Napoli, munito di Regio exequatur del 20 Febbraio 1764, Stamperia del Fibreno, Napoli 1861.

Franco Venturi, *Settecento riformatore*, vol.3, Einaudi, Torino 1979.

Angeli Zavarroni (J.C.Montaltini inter Incultos Aridaldi inter Constantes Alcippi), *Historia erectionis Pontifici Collegi Corsini Ullanensis Italo-Graeci, et Deputationis Episcopi titularis Ritus Graeci Ad Italo-Epirotas eodem Ritu instruendos, Sacrisque initiandos, Ad Benedictum XIV, Pont.Max., Neapoli Anno Salutis MDCCL, Ex Typographia Severina, Superioribus Annuentibus.*

Rexhep QOSJA

L'ESTHÉTIQUE DE L'IDENTITÉ RETROUVÉE

Deux dominantes

L'œuvre littéraire et extralittéraire de Hiéronyme De Rada laisse distinguer deux dominantes conceptuelles et artistiques : la première, l'idée historique nationale et, la seconde, le lyrisme.

Le célèbre linguiste Roman Jakobson appelle dominante la composante principale d'une œuvre littéraire, de toute la création d'un écrivain et d'une période historique littéraire, celle qui détermine, rapproche, transforme et gouverne toutes les autres composantes de cette œuvre, de cette création de l'écrivain, de cette période historique littéraire, en garantissant la cohésion de sa structure.

L'idée historique nationale est la principale composante conceptuelle autour de laquelle convergent, de laquelle sont parfois déterminées, en fonction de laquelle sont gouvernées ou sous l'influence de laquelle peuvent être transformées les autres composantes – secondaires et tertiaires – de l'œuvre littéraire et extralittéraire, ainsi que de l'activité culturelle, sociale et patriotique de Hiéronyme De Rada en général.

Le lyrisme est entre temps la principale composante littéraire et artistique autour de laquelle convergent, de laquelle sont parfois déterminées, en fonction de laquelle sont gouvernées et transformées les autres composantes – secondaires et tertiaires – artistiques, avant tout dans sa création poétique et dans sa dramaturgie.

L'idée historique nationale

L'idée historique nationale est une idée majeure, la plus importante et la plus omniprésente dans l'œuvre littéraire et extralittéraire de Hiéronyme De Rada. C'est elle qui détermine la thématique historique de sa création, tout d'abord poétique, focalisée essentiellement à la première moitié du XV^e siècle. C'est elle qui détermine la conceptualité générale de cette création, le rôle national de cette dernière dans la littérature de la Renaissance albanaise, tout

comme les prises de position, l'idéologie, l'éthique et la politique de Hiéronyme De Rada.

C'est dans cette époque-là que le poète et érudit Hiéronyme De Rada puise les valeurs dans lesquelles s'est perpétuée l'être de ses ancêtres au fond des ténèbres de l'histoire : il y trouve leur tradition folklorique, leurs us et coutumes, leur éthique, leurs mythes, leurs croyances, leurs pensées et leurs expériences. En découvrant ces valeurs conceptuelles et affectives de ses ancêtres, il retrouve en réalité leur identité authentique, celle des Arberèches, celle du peuple albanais en général, sa propre identité.

C'est justement à une époque où l'identité de ses compatriotes est, tantôt plus, tantôt moins, désintégrée par des dévouements turcophiles, grecophiles ou italophiles que Hiéronyme De Rada révèle ainsi les racines de l'identité nationale générale de son peuple, à laquelle il allait consacrer presque toute son œuvre littéraire et extralittéraire. Cette identité retrouvée allait déterminer ses pensées, sa conduite et ses sentiments envers le peuple.

Il a aimé son peuple d'une façon particulière, disons originale : non par compassion à cause des vicissitudes de l'histoire, mais en apercevant sa dignité, cette dignité dans la victoire comme dans la défaite, au mépris des hauts et des bas. Il a aimé son peuple en devinant les vertus dont il se félicite tout comme les vices dont il se préoccupe. Bien qu'un romantique, il a été un auteur et un intellectuel affranchi de ces représentations hyperboliques dont les littératures des petits peuples ne sont souvent pas libres.

Malgré son importance exceptionnelle, l'histoire dans l'œuvre poétique de De Rada, plutôt qu'un événement ou un écoulement du temps, est un cadre qui circonscrit dans le temps et l'espace la vie, les pensées et les actes quotidiens de ses personnages. Il est rare qu'elle détermine leur réalité. C'est pour cette raison que ses protagonistes, même s'ils sont des faiseurs d'histoire, comme par exemple Skanderbeg, sont encadrés du point de vue historique.

Dans la création de Hiéronyme De Rada, l'idée historique n'est pas un retour romantique et réconfortant dans le passé. Elle est en effet ce qui détermine le but de son œuvre littéraire et extralittéraire, qui envisageait des efforts tantôt poétiques, tantôt scientifiques et tantôt politiques en vue d'élever le peuple albanais à la dignité d'un peuple doté de culture, en tant que condition préalable pour l'élever à la dignité d'un peuple doté d'un État.

L'épisme

Pour rendre son idée nationale aussi impressionnante que possible, et l'identité retrouvée arberèche – en effet albanaise – aussi remarquable que possible, Hiéronyme De Rada allait rechercher et trouver des formes de discours poétique capables de matérialiser de la meilleure façon artistique cette démarche. Une telle forme de discours c'est l'épisme. Par l'épisme de sa création poétique, en particulier dans les poèmes épico-lyriques, lyrico-épiques et dramaturgiques, De Rada parviendra à déployer les événements historiques, à les ramifier, enrichir et rhapsodiser, les rendant ainsi plus mémorables, plus inoubliables. À vrai dire, l'épisme ne caractérise pas les ouvrages poétiques de De Rada dans la même mesure qu'il caractérise couramment chez beaucoup d'autres auteurs les ouvrages au sujet historique national et au sujet historique en général, mais seulement dans la mesure où il est exploité de façon inévitable pour marquer l'identité retrouvée arberèche, autrement dit albanaise, de ses personnages.

L'épisme dans l'œuvre poétique de De Rada provient de trois sources : l'histoire albanaise, la littérature populaire albanaise et la culture antique grecque, romaine ainsi que celle contemporaine européenne.

Les poèmes de De Rada dénotent leur particularisme épique par le récit et la profusion de dates, de toponymes et d'anthroponymes. Les dates, les toponymes et les anthroponymes sont tellement nombreux dans ses poèmes à cause de sa conviction qu'il peut créer en s'y appuyant une épopée nationale identique à l'épopée populaire.

Il ne fait pas de doute que De Rada allait consacrer dans sa création tant d'attention à l'épisme tout d'abord en raison de la conviction qu'il pourrait distinguer par là, d'une part, l'identité retrouvée arberèche et, de l'autre part, ce peuple doté de culture qui était la condition préalable du peuple albanais doté d'un État.

Le dramatisme

Dans l'œuvre poétique de Hiéronyme De Rada, un rôle important dans la structure de ses poèmes reviendrait aussi au dramatisme qui serait composé de dialogues, de monologues, de chants des personnages, de chansons et de danses, de chants du chœur et de précisions du narrateur, qui, quoique rares, ne sont pas dépourvus de valeur littéraire et artistique. Le dialogue est l'élément

dramaturgique le plus fréquent des poèmes de De Rada et il peut être de divers types : un dialogue intérieur ou lyrique, un dialogue narratif, un dialogue raconté ou un dialogue récapitulatif.

On peut croire que Hiéronyme De Rada a attaché une attention si évidente au dramatisme dans ses poèmes parce qu'il a distingué par là du point de vue conceptuel et artistique le drame historique du peuple albanais à un moment où cette identité retrouvée arberèche, autrement dit albanaise, était tellement en danger.

Le lyrisme

Plus souvent que l'épisme ou le dramatisme, les poèmes de Hiéronyme De Rada renferment un lyrisme spécialement répandu. De Rada, comme la plupart des hommes de lettres du romantisme européen, est lui aussi tout d'abord un poète lyrique. Dans ses poèmes, le lyrisme est porté au niveau d'une composante principale, persistante de leur structure et se distingue par un poids idéo-affectif particulier. En tant que procédé de création, le lyrisme se manifeste de diverses manières dans l'œuvre de De Rada. Non seulement dans le poème *Les Chants de Milosao, fils du despote de Shkodra* et dans l'autre poème *Les Chants de Serafina Thopia, princesse de Zadrima*, mais aussi dans le poème *Skanderbeg l'infortuné* on rencontre des éloges (un support sentimental de l'ode), des adorations (un support sentimental de l'hymne), des joies juvéniles (un support sentimental du dithyrambe), des afflictions (un support sentimental de la complainte), des supplications (un support sentimental de la poésie sous forme de prière) et plus encore des malédictions, des exhortations, des interrogations, des stupéfactions, des appels, des prophéties, des vœux, tout cela présenté comme des formes de discours lyrique. De la sorte, dans la thématique historique dont l'assimilation affective serait accentuée à l'excès par De Rada, le discours lyrique parvient à dominer la fonctionnalité artistique et conceptuelle des composantes susmentionnées de ses poèmes : l'épisme et le dramatisme.

Conclusion

L'importance de De Rada pour l'histoire de la littérature arberèche – en réalité pour l'histoire de la littérature albanaise – est double : c'est l'importance d'un auteur d'ouvrages intemporels des points de vue artistique et conceptuel, mais aussi celle de l'initiateur

d'une nouvelle époque littéraire, politique et nationale dans l'histoire albanaise.

Par son contenu principalement religieux, sa sensibilité essentiellement pieuse et son langage spécialement uniforme, la littérature albanaise ancienne ne pouvait pas satisfaire généralement les exigences spirituelles et nationales des Arberèches, en réalité des Albanais. Elle ne contenait pas de thèmes, d'idées, d'idéaux ou de genres littéraires importants pour l'horizon des attentes de la littérature albanaise et de l'histoire albanaise.

En distinguant l'identité retrouvée au moyen de la thématique historique de ses poèmes et de son œuvre en général, Hiéronyme De Rada a inauguré un nouveau discours littéraire, scientifique et national dans la création spirituelle du peuple albanaise : il a inauguré le discours de la grande époque de la Renaissance nationale albanaise. Grâce à son œuvre, la création spirituelle albanaise a ainsi dépassé le paradigme patriarcal et religieux dans le cadre duquel avaient pu cependant voir le jour quelques valeurs artistiques et linguistiques. Un nouveau paradigme était ainsi né, celui de la littérature nationale albanaise dont les valeurs conceptuelles et artistiques allaient nourrir un peuple doté de culture, la condition préalable pour le peuple albanaise doté d'un État. Le fruit majeur de ce dernier seraient l'Albanie – en tant qu'un État national albanaise – et l'Albanais doté d'une forte conscience nationale et étatique – en tant que sujet historique.

Cet éveil historique du peuple albanaise, auquel Hiéronyme De Rada a contribué tellement par toute son œuvre littéraire et extralittéraire, fait de lui une grande figure de la littérature, de la culture et de l'histoire du peuple albanaise.

Edmond MALAJ

LES FAMILLES NOBLES DE DRISHT AU MOYEN-ÂGE

Sans nullement prétendre être exhaustive, cette description des familles les plus importantes de la ville médiévale de Drisht, en Albanie septentrionale, ne concerne que celles qui ont pu être identifiées lors de nos recherches sur l'histoire de cette ville. Le fait que ces recherches ont permis sans cesse de découvrir encore d'autres familles, avant inconnues, appelle à agir avec circonspection et à considérer cette liste comme incomplète, bien que le nombre des familles examinées soit considérable.

Or, si les familles nobles originaires de Drisht que l'on rencontre dans les documents sont nombreuses, leur activité dans la vie politique et économique, soit à l'intérieur, soit en dehors la ville, est difficile à étudier de manière exhaustive en raison des sources incomplètes et fragmentaires qui les concernent, d'ailleurs comme pour tout autre sujet lié à l'histoire de cette ville.

Si j'ai opté pour l'emploi de la forme albanisée des noms de ces familles, une forme déjà consacrée dans la littérature scientifique actuelle, afin d'éviter toute confusion, je donnerai entre parenthèses à côté de la version albanaise la forme originale que l'on retrouve dans les documents.

En ce qui concerne la période de l'histoire de ces familles, je vais me limiter au seul Moyen-Âge. Cependant, leur histoire après l'occupation ottomane de Drisht, qui pour nombre d'entre elles se poursuit à l'émigration, ne sera pas prise en examen, car cela dépasserait le cadre du présent article.

On pourra distinguer ici deux groupes de familles. Le premier est composé des familles les plus importantes que l'on retrouve fréquemment dans les documents et qui ont joué un rôle important dans l'histoire de Drisht, alors que le second est composé de familles d'une moindre importance et dont la noblesse est discutable.

La haute noblesse de Drisht

La principale famille de Drisht était celle des **Ange** (*Angelus*), en albanais **Engjëlli**, ou les *Engjëllorë* de Drisht comme ils sont mentionnés dans différentes publications albanaises. La dernière page des *Statuts* du chapitre de la cathédrale de Drisht fournit aussi une liste dont voici le contenu.

Le premier de cet arbre généalogique est Isaac Ange (*Ixacius Angelus*), un ancêtre d'Alex Ange (*Alexius Angelus*) qui portait le titre honorifique « *Imperator* ». Il était suivi d'Alex André Ange (*Alexius Andreas Angelus*) (probablement André Alex Ange), et ensuite de Michel Ange (*Michael Angelus*) qui était un haut fonctionnaire de l'État (*comes*) à Durrës, puis d'un autre André Ange (*Andreas Angelus*), également *comes* à Durrës, ensuite un autre Michel Ange (*Michael Angelus*), connu aussi sous le nom *Elias Petrus*, puis d'un troisième André Ange (*Andreas Angelus*), lui aussi *comes* et finalement les frères Paul (*Paulus Angelus Episcopus*

Dyrrachiensis), en albanais *Pal*, le célèbre archevêque de Durrës, et Pierre/*Pjetër* Ange (*Petrus Angelus*)¹. Cette généalogie est néanmoins incomplète et nous allons revenir à ce sujet en ce qui concerne la période de la Renaissance européenne, avec ce que l'on peut tirer de l'œuvre d'Alexandre Degrand.

Voici maintenant quelques informations plus détaillées sur Paul Ange, qui est une figure importante pour l'histoire de la famille Ange, du catholicisme en Albanie et pour l'histoire de l'époque de Skanderbeg,

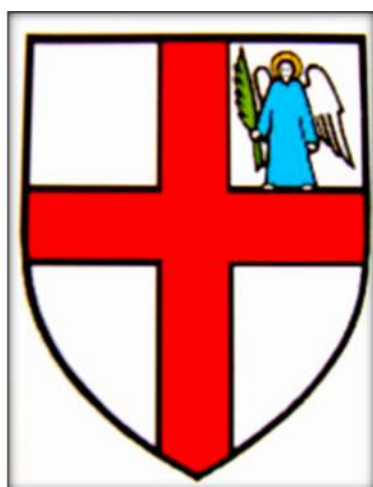


Fig. 1. Les armoiries des Engjëlli d'après Jaho Brahaj

¹ *Statutet dhe urdhëresat e Kapitullit të Kishës Katedrale të Drishtit* (*Statuta et Ordinationes Capituli Ecclesiae Cathedralis Drivastensis*), préparé par le Dr. Musa Ahmeti et le Dr. Etleva Lala, Tirana, OMBRA GVG, 2009, p. 191.

puisque lui et son frère Pierre Ange étaient non seulement des contemporains, mais aussi de proches compagnons d'armes de Skanderbeg.

Le nom de famille de Paul Ange était effectivement *Angelus* (*Engjëlli*). Il avait été archidiacre de Durrës et avait offert à l'église de cette ville un montant de 50 florins². Quand il avait été ordonné archevêque de Durrës, le 19 mars 1460, par le pape Pie II (*Enea Silvio de Piccolomini*), il portait le titre académique « Bachelier en droit canon » (lat. *baccalaureus in decretorum*)³. Selon Šufflay, on peut supposer qu'il n'était pas originaire de Drisht, mais de Durrës, mais que son frère Pierre s'était établi à Drisht, devenant ainsi l'ancêtre de la famille *Angelus* (*Engjëlli*) qui a pris le titre des « ducs de Drisht » (*ducibus Drivasti*) au XVI^e siècle⁴. Cependant, de l'autre part, ses liens avec Drisht semblent évidents, puisqu'en 1460 il offrait un montant de 60 florins au monastère de Saint-Jean de Strilali (aujourd'hui Shtoj), qui faisait partie de l'évêché de Drisht⁵.

² « *Paulus (Angelus), adiac. Dur., bacc. in decr./ 1460 Mart. 19/ Pii II a. 2 Lat. 1. pr. .I 114. ... Obi. se person. 1460 Apr. 2 pro eccl. Duracen. (50 fl.)* ». *Hierarchia Catholica Medii Aevi sive Summorum Pontificum, S. R. E. Cardinalium, Ecclesiarum Antistitum series. Ab anno 1431 usque ad annum 1503 perducta. E documentis Tabularii praesertim Vaticani collecta, digesta, edita per Conradum Eubel, S. Theol. Doct. Ord. Min. Conv. Definitorem Generalem olim Apostolicam apud S. Petrum de Urbe Poenitentiarum. Editi altera. Sumptibus et Typis Librariae Regensbergianae. Monasterii MDCCCXIV*, p. 148.

³ « *Paulus (Angelus), adiac. Dur., bacc. in decr.* », *ibid.*, p. 148.

⁴ Milan von Šufflay, « *Kirchenzustände im vortürkischen Albanien. Die orthodoxe Durchbruchszone im katholischen Damme* », in *Illyrisch-Albanische Forschungen. Unter Mitwirkung von Professor Dr. Konstantin Jire ek, Professor Dr. Milan von Šufflay, Sektionschef Theodor Ippen, Professor E. C. Sedlmayr, Archivar Dr. Josef Ivani, Weiland Emmerich von Karácson, K. Ung. Sektionsrat Béla Péch und Karl Thopia. Zusammengestellt von Dr. Ludwig von Thallóczy. I. Band. Mit einer Landkarte. München/Leipzig: Duncker und Humblot 1916*, p. 225. Voir aussi *Acta et Diplomata res Albaniae Mediae Aetatis illustrantia. Collegerunt et digesserunt Dr. Ludovigus de Thallóczy, Dr. Constantinus Jire ek ed Dr. Emilianus de Sufflay. Volumen I (Annos 344-1343 tabelamque geographicam continens) Vindobonae MXMXVIII. Typis Adophi Holzhausen., n° 468* (cité ci-après comme *AAlb. I, nr.*)

⁵ « *Et 15 diebus post pro mon. s. Joannis de Stivalio [Strilalio – E.M.] O. S. B. dioce. Drivasten. sibi in comm. concesso (60 fl.)* ». *Hierarchia Catholica Medii Aevi sive Summorum Pontificum, S. R. E. Cardinalium, Ecclesiarum*

Paul semble avoir écrit, en 1480, une histoire de Skanderbeg en latin, dont l'auteur est anonyme. Curieusement, cet ouvrage est découvert incomplet et exploité seulement par le prêtre italien Giammaria Biemmi qui, au début du XVIII^e siècle, avait commencé à écrire une histoire de Skanderbeg. D'après Biemmi, cet ouvrage portait plus ou moins le titre « Histoire de Skanderbeg, éditée par un Albanais à Venise, imprimée sous les auspices et aux frais d'Erhard Radolt à Augsbourg, en l'an du Seigneur 1480, le 2 avril, sous le gouvernement du très illustre prince Johannes Mocenygo »⁶.

Cet auteur anonyme et l'existence de son ouvrage ont été considérés par beaucoup d'historiens comme n'étant pas de pures inventions. Franz Babinger et Aleks Buda⁷ estiment que l'anonyme « le Tivarin » et son ouvrage jamais vu jusqu'à présent sont des mystifications de Biemmi, étant donné que l'ouvrage en question, à l'exception de chez Biemmi, n'a jamais été retrouvé ni en latin, ni en aucune autre langue⁸. Noli, de son côté, pense qu'un historien sérieux comme Biemmi n'aurait pas pu se livrer à une telle mystification et que cet œuvre inconnue peut tenir debout en fin de compte comme une source à part grâce aux nombreuses citations qu'en rapporte Biemmi et que l'on peut vérifier par d'autres sources⁹.

D'autres historiens albanais sont de l'avis que l'auteur anonyme, que Biemmi baptise comme « le Tivarin », devrait être Paul

Antistitum series. Ab anno 1198 usque ad annum 1431 perducta, e documentis Tabularii praesertim Vaticani collecta, digesta, edita per Conradum Eubel, S. Theol. Doct. Ord. Min. Conv. Definitorem Generalem olim Apostolicam apud S. Petrum de Urbe Poenitentiarum. Editi altera. Sumptibus et Typis Librariae Regensbergianae. Monasterii MDCCCCXIII (ci-après Eubel, *Hierarchia Catholica* I), p. 148, ref. 3.

⁶ « *Explicit Historia Scanderbegi, edita per quendam Albanensem. Venetiis, impressa industria, atque impensa Erhardi Radolt de Augusta anno Domini 1480, die 2. mensis Aprilis ducante Joanne Mocenyco inclyto Duce* ». Giammaria Biemmi, *Istoria di Giorgio Castrioto detto Scander-Begh*, Seconda Edizione, Brescia, Giammaria Rizzardi, 1756, p. 3.

⁷ « *Il s'agit d'une contrefaçon d'un faussaire professionnel du XVIII^e siècle* ». Aleks Buda, « Fan S. Noli, historian i Skënderbeut », in Fan S. Noli, *Gjergj Kastrioti Skënderbeu 1405-1468*, Tirana, Naim Frashëri, 1967, p. 8.

⁸ *Ibid.*, p. 179.

⁹ *Ibid.*, p. 180.

Ange (*Paulus Angelus*, 1417-1469)¹⁰. Cette idée est rafferme par Biemmi lorsqu'il écrit qu'il venait de la famille Ange qui dominait jadis à Tivar¹¹. Selon Kolë Ashta, l'existence d'une « histoire de Skanderbeg » écrite par Paul Ange est mentionnée aussi par l'historien ragusain Pietro Luccari dans son *Copioso ristretto degli Annali di Ragusa* (Venise, 1605), où il écrit qu'il a eu cet ouvrage entre ses mains et s'en est servi¹². On devrait quand même noter que Luccari ne fait mention d'aucune source concernant les peu de données qu'il fournit sur la vie et l'œuvre de Skanderbeg¹³.

Paul Ange était né en 1427 et il est devenu archevêque de Durrës en 1460¹⁴. D'après Marin Barleti et Dhimiter Frangu, son cousin, Paul Ange était un conseiller intime de Skanderbeg et il a essayé de servir comme intermédiaire entre lui, les Vénitiens et les autres chefs albanais, notamment les Dukagjini, qu'il s'est employé à lier aux forces chrétiennes occidentales¹⁵. Il était un érudit et l'un des humanistes albanais les plus importants, mais « plus tard, son rôle a été surestimé et ses proches ont même essayé de répandre la rumeur que le pape Pie II comptait le créer cardinal et les documents fournis pour confirmer cette information sont des faux et remontent à une période plus tardive »¹⁶. Paul Ange était l'ambassadeur de Skanderbeg et a accompagné ce dernier à Raguse et en Italie. Il était donc sa personne de confiance et un personnage que les hommes de

¹⁰ Mikel Prenushi, *Kontribut Shqiptar në rilindjen evropiane*, réd. Jani Toçka. Tirana, 8 Nëntori, 1991, p. 26 ; cf. aussi Kolë Ashta, *Leksiku historik i gjuhës shqipe I*, Shkodra, Université de Shkodra, 2000, pp. 41-42.

¹¹ « *Dischendea dalla casa Angeli, che una volta godea la signoria d'Antivari* ». G. Biemmi, *Istoria...*, p. 126.

¹² K. Ashta, *Leksiku historik...*, p. 14.

¹³ Giacomo Luccari, *Copioso ristretto de gli Annali di Rausa*. Libri Qvatro. Di Giacomo di Pietro Luccari, Gentlihomio Rauseo / In Venetia, Ad instantia di Antonio Leonardi, 1605, p. 94; « Le siège de Kruja et Skanderbeg à Raguse », p. 96 ; « Skanderbeg à Raguse et à Naples », p. 106 ; « La mort de Skanderbeg », p. 110.

¹⁴ Paolo Petta, *Despotë të Epirit e princër të Maqedonisë. Mërgata shqiptare në Italinë e periudhës së Rilindjes*, traduit de l'italien par Pëllumb Xhufi (titre en original : Paolo Petta, *Despoti d'Epiro e principi di Macedonia*), Tirana, IDK, 2000, p. 234.

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ *Ibid.*

Skanderbeg tenaient en haute estime. Marin Barleti est là pour le témoigner lorsqu'il affirme que c'était « un homme dont Skanderbeg faisait grand cas pour la maturité, la culture, la pureté de la vie, et que tous les Épirotes et les Albanais honoraient avec une déférence profonde et écoutaient comme un oracle »¹⁷.

Paolo Petta, en se basant sur les documents d'archives, pense cependant que Paul Ange, à l'époque du pontificat de Pie II, ne remplissait pas encore de fonction importante et que, à ce temps-là, le rôle de l'intermédiaire entre la Sérénissime et Skanderbeg était joué par un autre qui était le prélat Georges Pelini, abbé du couvent de Notre-Dame de Rotec, près de Tivar¹⁸. Mais, selon Valentini, durant l'organisation de la croisade 1455-1458, Paul Ange a été nommé, le 17 avril 1456, nonce et collecteur des aides pour cette croisade en Albanie, Dalmatie et Serbie et, le 17 septembre 1457, les revenus collectés par lui et d'autres auxiliaires ont été remis à Skanderbeg¹⁹. Et ce n'était pas une tâche sans importance.

Paul Ange a commencé à jouer son rôle d'ambassadeur de Skanderbeg auprès de Venise en 1465. Étant archevêque de Durrës depuis 1460, Venise l'a dépêché en Albanie après la mort de Skanderbeg en 1468 et lui a donné 220 ducats en jugeant que, puisqu'il était une personne assez prudente et dévouée, fidèle à l'État de Venise et jouissant d'autorité auprès des Albanais, de la famille de Skanderbeg et des autres, il allait jouer un rôle important à ces moments-là, quand les domaines des Kastriote étaient en pleine effervescence et au seuil d'un grand déclanchement et il pourrait diriger et stabiliser les choses plus facilement²⁰.

¹⁷ Marin Barleti, *Historia e Skënderbeut*, sous la traduction de l'original en latin et avec l'introduction de Stefan J. Prifti (Université d'État de Tirana, Institut d'Histoire et de Linguistique), Tirana, Mihal Duri, 1967, p. 430.

¹⁸ P. Petta, *Despotë të Epirit...*, p. 235.

¹⁹ M. Sciambra, G. Valentini, I. Parrino, *Papa Kaliksti III, Skënderbeu, Shqipëria dhe Kryqëzata (1455-1458)*, Tirana, Plejad, 2009, pp. 238, 240. (= Plejada e Mendimit Albanologjik, Seria "Valentini"), pp. 259-260.

²⁰ « mcccclxvii. die 13 februarii. Sicut per litteras vicereactoris nostri Dyrachii iutelligitur, mortuus est magnificus quondam Scandarbegus, ob cuius obitum universa illa provincia in magno tumultu et trepidatione est constituta; unde necessarium est providendum in conservationi tam locorum prefati quondam domini Scandarbegi quam nostrorum, **propterea: Vadit pars, quod cum omni possibili**

Il était également un des organisateurs du Concile d'Albanie du 8 novembre 1462 dans le Mat (*Emathia*), une assemblée réunie pour examiner les grands problèmes auxquels était confronté désormais le pays, le peuple et l'Église des Albanais. Paul Ange a consigné par écrit les conclusions de ce concile sous le titre *Constitutiones, Ordinationes et Statuta*²¹ et c'est précisément dans ce recueil que se trouve aussi le premier document écrit en langue albanaise, la *Formule de baptême* « *Unte paghesont pr'emenit Atit et birit et spertit senit* » (« Je te baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit »), rédigée pour être employée par les parents au cas où

celeritate expediatur hinc, et in provinciam illam redeat reverendus dominus archiepiscopus Dyrachii, qui apud nos diu stetit orator nomine prefati quondam domini Scandarbegi, et est persona multum prudens et nobis statuique nostro fidelis et devota. Habet preterea, et apud uxorem et filium ceterosque tam familiares quam subditos prefati quondam domini Scandarbegi creditum et auctoritatem, cuius presentia et consilio sperandum est, res illas facilius dirigi et stabiliri posse. Et quoniam reverenda paternitas sua habere debet, ut asserit, a nostro dominio ducatos circa 220, captum sit, quod denarii predicti eidem domino archiepiscopo dari debeant, et bonis verbis hortetur, ut alacriter vadat et operetur, sicut est consuetus, quoniam dominium nostrum erga eum utetur gratuitate, et ita ut laborum et fidelium operationum suarum merito poterit contentari ». Šime Ljubi, *Listine o odnašajih između južnoga Slavenstva i Mleta ke republike. Skupio i uredio Šime Ljubi, Pravi Clan Jugoslavenske Akademije znanosti i umjetnosti ITD knjiga X. Od godine 1453 do 1469. Zagreb: U knjizarnica Jugoslavenske Akademije, 1891, nr. CCCCXXIII.*

²¹ « *Constitutiones, Ordinationes et Statuta ... Paulus Angelus, Miseratione Divina Archiepiscopus Dirrachiensis et Illiricae Regionis. In Ecclesia Santcte Trinitatis de Emathia Anno M.CCCC.LXII. Incitione Decima, Die vero lune octava mensis Novembris* ». K. Ashta, *Leksiku Historik ...*, p. 27. Selon Paolo Petta, dans ce recueil de manuscrits, en plus des questions purement ecclésiastiques et des documents authentiques de la remise de Drisht à Venise et la cession de Durrës de la part de Charles Thopia, il y avait aussi de faux privilèges et certificats qui avaient été créés de toutes pièces pour donner du crédit à la noblesse de la famille Ange, ensuite un faux décret signé prétendument par le pape Pie II, appelant l'archevêque Paul "cardinal" et Skanderbeg « roi d'Albanie » et cousin de Paul, alors qu'un autre document tout aussi faux et tiré prétendument des archives de Drisht certifiait l'origine romaine et impériale des Ange. De l'avis de Petta, les *Constitutiones* seraient la transcription d'un document authentique conservé par la famille, une transcription qui serait faite avant le milieu du XVI^e siècle, une époque où les falsifications en question avaient pris un caractère programmé et organisé. P. Petta, *Despotë të Epirit...*, p. 247, ref. 35.

les nouveaux-nés risquaient de mourir avant qu'un prêtre puisse être joignable pour administrer le sacrement du baptême.

Paul Ange y présente aussi le statut politique de Skanderbeg en l'appelant « illustre seigneur Skanderbeg » et « invincible roi d'Albanie » (« *Sub illustri domino Schenderbegh, Albanie Domino [...] invictissimi regis Albaniae* »)²². Dans ce fragment repris par Marin Barleti, il est important de noter que le frère aîné de Paul Ange, Pierre²³ († 1512), figure au service de Skanderbeg comme capitaine²⁴. C'est précisément grâce à ce frère que Paul Ange a dû recevoir des informations exactes sur Skanderbeg et ses guerres²⁵.

Alexandre Degrand fournit une autre généalogie plus complète des Ange sous le titre « *Albero geneologico dei Principi angeli. Flav Comneni, discendenti da gli Imperatori di Oriente, Gran Maestri dell' Ordine Equestre Imperiale Costantiniano, sotto il titolo de S. Giorgio* »²⁶, dont le contenu suit ci-après²⁷, bien que son exactitude soit très douteuse. Cette généalogie tient plutôt compte de la lignée masculine et les prénoms des filles sont rarement indiqués.

- I. Isaac Ange Flave Comnène, Empereur de Constantinople, Grand Maître XXVI de l'Ordre impérial des chevaliers constantiniens de Saint-Georges.
- II. Alex VI Ange Flave Comnène, Empereur de Constantinople, Grand Maître XXXVII.
- III. Alex Ange Flave Comnène, prince de Macédoine, duc et comte de Drisht, Durrës, etc., Grand Maître XXVIII.

²² K. Ashta, *Leksiku Historik ...*, p. 30.

²³ *Dokumente të shek. XVI-XVII...*, Vol. I, n° 164.

²⁴ S. Prifti, « Hyrje », in Marin Barleti, *Historia e Skënderbeut*, p. 10.

²⁵ *Ibid.*

²⁶ A. Degrand, « *Albero geneologico dei Principi Angeli. Flav. Comneni, discendenti da gli Imperatori di Oriente, Gran Maestri dell' Ordine Equestre Imperiale Costantiniano, sotto il titolo de S. Giorgio* », in *Souvenirs de la Haute-Albanie*, par A. Degrand, consul de France, Paris, H. Welter, 1901, sans nombre de page (314).

²⁷ Toutes les données présentées ici concernant la généalogie des Ange ont été empruntées à l'ouvrage susmentionné de Degrand.

-
- IV. D. (seigneur) Michel Ange Flave, etc., prince de Macédoine, duc et comte de Drisht, Durrës, etc., Grand Maître XXIX, conseiller de l'Empire.
- V. D. (seigneur) André Ange Flave, etc., prince de Macédoine, duc et comte de Drisht, Durrës, etc., Grand Maître XXX, etc.
- VI. D. (seigneur) Michel VII Ange Flave, etc., prince de Macédoine, duc et comte de Drisht, etc., Grand Maître XXXI., etj.
- VII. Les fils du susmentionné Michel étaient le sieur Paul, duc et comte de Drisht, etc., né en 1390 et mort en 1453 quand Constantinople a été prise, Grand Maître XXXII et le sieur André II Ange Flave, etc., duc et comte de Drisht, etc., Grand Maître XXXIII. André II Ange avait deux successeurs. Ils étaient :
- VIII. Paul Ange Flave, archevêque de Durrës, cardinal de la Sainte Église choisi par le pape Pie II, né en 1417 et mort en 1470,
- IX. Pierre Ange Flave, etc., duc et comte de Drisht, etc., Grand Maître XXXIV, frère du susmentionné Paul Ange. Marié à Lucie, la fille d'Alex Span, Pierre Ange avait cinq enfants qui étaient Alex, Paul, Jean Démètre, André, Jérôme et qui suivent ci-après :
- X. Alex Ange, mentionné en 1497, mort au combat contre les Turcs ;
- XI. Paul Ange, Flave, etc., prince de Chaonie, etc., (1493-1576) ;
- XII. Jean-Démètre, prince de Cilicie, de Durrës, de Paletto Minore, duc et comte de Drisht, Grand Maître XXXV, marié à Franceschina, de la haute noblesse vénitienne ;
- XIII. André Ange, Flave, etc., prince de Macédoine, duc et comte de Drisht, Durrës, etc., Grand Maître XXXVI ;
- XIV. Jérôme Ange, Flave, etc., prince de Thessalie, duc et comte de Drisht, etc., comte et capitaine, perpétuel familial, commensal du Saint-Siège, Grand Maître XXXVII, marié à Orsola Bini.

De ces fils de Pierre, Jean-Démètre et Jérôme étaient les seuls à avoir des enfants mâles qui sont également notés sur l'arbre généalogique. Le fils de Jean-Démètre est :

XV. Pierre Ange, Flave, etc., prince de Cilicie, de Durrës et de Paletto Minore, duc et comte de Drisht, Grand Maître XXXVIII (1526-1592), marié à Lugrezia Gonti Bevolchi, une noble milanaise.

L'autre frère, Jérôme, avait quatre fils, Michel, Léon, Pierre et Jean André :

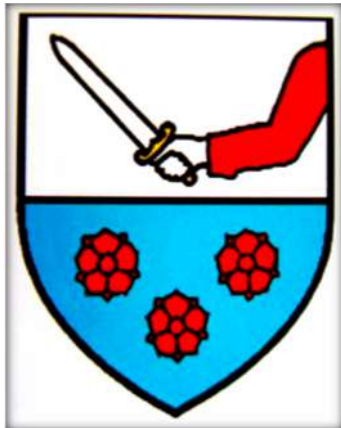
XVI. Michel Ange, etc., prince de Thessalie, duc et comte de Drisht (1557-1623), marié à Lucietta Michiele, une noble vénitienne.

XVII. – Léon Ange, Flave, etc., comte de Drisht.

XVIII. – Pierre Ange, Flave, etc., comte de Drisht.

XIX. – Jean-André Ange, Flave, etc., comte de Drisht, marié à Camilla Zuccha, une noble de Padoue.

Pierre Ange, mentionné ci-dessus (XV), avait un successeur, Jean-André :



XX. – Jean-André Ange, Flave, etc., prince de Macédoine, duc et comte de Drisht, Grand Maître XXXIX (1569-1634).

Michel Ange, mentionné ci-dessus (XVI), avait deux fils, Ange-Marie et Marc, ainsi qu'une fille, Marie :

XXI. Ange-Marie, etc., prince de Macédoine, duc et comte de Drisht, de Durrës, etc., (1600-1678), Grand Maître XL ;

XXII. Marc Ange Flave, etc., prince de Macédoine, duc et comte de

Drisht, de Durrës, etc., Grand Maître XLI ; – Marie, femme de haute naissance (1603-1670), sœur d'Ange-Marie et de Marc, fille de Michel Ange (XVI), laquelle avait épousé Georges Vucovitch, dit Lazare (†1682).

Jean-André (XIX) avait deux fils, Jérôme et Jean-André :

XXIII. Jérôme Ange Flave, etc., prince de Macédoine, comte de Drisht et de Durrës, Grand Maître XLII, marié à Chiara Jiorini, une noble originaire de Brescia ;

XXIV. Jean-André Ange Flave, etc., prince de Macédoine, comte de Drisht, etc., marié à Isabella Belli, une noble vicentine.

Les derniers de cette généalogie sont les enfants de la fille de Michel Ange (XVI), Marie : Lucieita, morte très jeune, Jean-Antoine (1639), marié à Marina Marin, et un troisième non identifié. Jean-Antoine a eu deux enfants, Michiel-Jean, balistaire (1694), et Marie, femme de haute naissance (1697).

Concernant cette famille, il existe aussi d'autres indications généalogiques qui convergent avec cette généalogie sur certains points, mais qui sont différentes sur beaucoup d'autres. On les retrouve dans l'ouvrage de l'auteur du Cange *Historia Byzantina duplici Commentario illustrata*²⁸. De ce dernier ouvrage, rappelons seulement les noms des membres de cette famille.

La 1^{ère} génération : Michel Ange (Michael Angelus), noble de Drisht, mort en 1465, père de :

La 2^e génération : André Ange (Andrea Angelus), voïvode de Drisht, qui défend la ville contre une attaque de Skanderbeg. Ses fils étaient :

La 3^e génération : Pierre Ange (Petrus Angelus), plus tard compagnon d'armes de Skanderbeg, et Paul Ange (Paulus Angelus), archevêque de Durrës²⁹.

Cet ouvrage mentionne aussi Démètre Ange (Demetrius Angelus) qui est devenu recteur de l'église de Saint-Jean-Baptiste de Briana (en Italie) et qui nous fait penser à Dhimitër Frangu, et ensuite un certain Alex Ange (Alexius Angelus), mort au combat, un autre Paul Ange qualifié de prince de Chaonie, qui était archidiacre et chanoine de Drisht et qui est devenu plus tard protonotaire

²⁸ *Historia Byzantina duplici Commentario illustrata*. Prior Familias ac Stemmata imperatorum Constantinopolitarum, cum corundem Augustorum Nomismatibus, & aliquod Iconibus; Præterea Familias Dalmaticas & Turcicas complectitur: Alter Descriptionem Urbis Constantinopolitanæ qualis extitit sub Imperatoribus Christianis. Auctore Carolo du Fresne domino du Cange, Regi a Consiliis, Francæ pud ambianos Questore. Venetiis, Ex Typographia Bartolomæi Javarina M. DCC. XXIX, p. 173.

²⁹ Les indications concernant Michel, André, Pierre et Paul Ange sont tirées de C. du Cange, *Historia Byzantina duplici Commentario illustrata...*, p. 173.

apostolique³⁰, André Ange (Andrea Angelus), un chanoine de Drisht devenu plus tard recteur de l'église de Saint-Ange de Sala sur la plaine padouane, et d'autres encore³¹ que nous allons omettre de citer, car cela dépasserait les limites de cet article³².

Après cet aperçu général, on peut affirmer que les Ange, bien qu'une grande et puissante famille noble, n'ont jamais eu leur propre principauté³³. Et, pour l'instant, c'est tout ce que l'on peut dire au sujet de cette famille.

Une autre famille noble était aussi celle qui portait le nom *Span* ou *Spano* (en albanais *Shpani*, en serbe *Spanovi i*, en latin *Ispanus* ou *Yspanus*), un mot qui provient étymologiquement du grec *σπανος* et signifie « imberbe »³⁴. Si l'on se réfère à Šufflay, cette famille peut avoir des origines grecques, comme par exemple les *Calogeorgi*³⁵ (du grec *καλογεωργος* qui signifie « bon agriculteur » - E. M.). Les Span étaient une famille très prospère et, comme dit Daniele Farlati, leurs propriétés en Albanie fleurissaient³⁶. À l'appui de cette affirmation on peut dire que le registre du cadastre de

³⁰ « *Paulus Angelus, Chaonia Princeps, Archidiaconus & Canonicus Drivastensis, Protonotarius Apostolicus* ». *Ibid.*

³¹ *Ibid.*

³² Des données plus complètes seront fournies dans mon étude *Drivasto* qui est en cours de préparation.

³³ P. Petta, *Despotë të Epirit ...*, p. 234.

³⁴ « *Span, lat. auch Ispanus, Yspanus, Adelsfamilie von Drivasto 1400. Vom griechisch. σπανος: bartlos ?* » Constantin Jirek, « Die Romanen in den Städten Dalmatiens während des Mittelalters. III. Theil. (Schluss). B) Familien- und Spitznamen aus den altromanischen Städten Dalmatiens in den Jahren 1000-1500 », in *Denkschriften der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-historische Klasse*. Neunundvierzigster Band. Wien: Carl Gerolds Sohn 1904, f. 61.

³⁵ Milan Shufllaj, *Serbët dhe Shqiptarët*, traduit en albanais du croate par le Prof. Dr. Hasan Çipuri, Tirana, Toena, 2004, p. 16.

³⁶ « [...] *illustri Genere Spanorum, qui opibus copiisque in Albania florebant.* » *Illyrici Sacri*. Tomus Septimus, Ecclesia Diocletiana, Antibarensis, Dyrrhachiensis et Sirmiensis, cum eorum suffraganeis. Auctore Daniele Farlato, Presbytero Societatis Jesu, et Jacobo Coletto olim ejusdem Societatis alumno. Venetiis, MDCCCXVII. Aput Sebastianum Coleti. Superiorem permissu ac privilegio. (Deuxième édition, Prishtina, Arbi, 2004), p. 85. (ci-après : D. Farlato, *Illyrici Sacri*, VII)

Shkodra de 1416-1417 mentionne plusieurs Span répandus un peu partout dans les environs de Shkodra et qui étaient des propriétaires de biens-fonds et de villages et bénéficiaient de privilèges de la possession vénitienne³⁷.

Une lignée de cette famille a été au service des Vénitiens au cours du XV^e siècle, alors qu'une autre lignée avait été avant proserbe³⁸. À ce propos, Ippen et Jire ek mentionnent un certain André Span (*Andrea Span de Scutaro c. 1330*)³⁹ qui avait été, semble-t-il, un vassal du roi serbe Étienne Douchan et qui, après la mort de ce dernier, était devenu le seigneur de Drisht⁴⁰. Les Span étaient originaires de Shkodra et, grâce au commerce, ils étaient parvenus à acheter des terres à Drisht, où il paraît qu'ils se sont installés définitivement⁴¹.

³⁷ On peut mentionner ici en particulier Alex Span habitant au village de Bardh (f. 75/b), André Span qui tenait des propriétés en concession dans le village de Beltojë (f. 79/b), Duka (*Ducha*) Span qui avait des propriétés dans les dépendances de Shkodra (f. 24/a), Nicolas (*Nicola*) Span qui laisse à sa femme et à ses successeurs des propriétés à Shkodra (f. 2/b et 149/b), un autre Nicolas Span (*Nicolaus*) qui avait des propriétés dans les dépendances de Shkodra, Pierre Span dont on parlera un peu plus loin, Étienne Span avec des propriétés en concession à Beltojë (f. 79/b), un autre Étienne Span qui avait non seulement des propriétés dans les dépendances de Shkodra, mais aussi d'autres propriétés en concession et était le chef des villages de Bishtërrjollë et de Karroq (ff. 9/a, 13/b, 19/a, 20/a, et ainsi de suite). Voir à ce sujet *Regjistri i Kadastrës dhe i koncesioneve për rrethin e Shkodrës (1416-1417)*, édition préparée par Injac Zamputi, Académie des Sciences de la R.P.S. d'Albanie, Tirana, 1977.

³⁸ Konstantin Jire ek, « Skutari und sein Gebiet im Mittelalter », në: *Illyrisch-Albanische Forschungen. Unter Mitwirkung von Professor Dr. Konstantin Jire ek, Professor Dr. Milan von Šufflay, Sektionschef Theodor Ippen, Professor E. C. Sedlmayr, Archivar Dr. Josef Ivani, Weiland Emmerich von Karácson, K. Ung. Sektionsrat Béla Péch und Karl Thopia. Zusammengestellt von Dr. Ludwig von Thallóczy. I. Band. Mit einer Landkarte. München/Leipzig: Duncker und Humblot 1916*, p. 113.

³⁹ K. Jire ek, « Romanen III ... », in *Denkschriften ...*, p. 61.

⁴⁰ Theodor Ippen, « Monumente të periudhave të ndryshme në Shqipëri », in *Shqipëria e Vjetër. Studime gjeografike, etnografike, historike nga ish-konsulli i përgjithshëm i monarkisë austro-hungareze në Shkodër*, traduit en albanais de l'original par Gjerak Karaiskaj et Ardian Klosi, avec la reproduction des photos et des esquisses originales d'Ippenit. Tirana, K&B, 2002, p. 182.

⁴¹ *Statuta et Ordinationes ...*, p. 47.

Selon Jaho Brahaj, la résidence principale des Span était historiquement dans le Pult, où les vestiges de leur demeure seraient toujours conservés à Selimaj⁴². Ils avaient donc quelque part dans la région du Dukagjin une propriété qu'ils avaient reçue initialement des seigneurs serbes de Zeta⁴³. Dans son rapport sur la région du Pult de juin 1638, Frang Bardhi (*Franciscus Blancus*) parle des vestiges de la demeure du fils de Pierre Span, le seigneur du Pult⁴⁴. « Cette demeure-là était en ruine, on n'en voyait que des vestiges à certains endroits et un pan de mur. Elle était bâtie en corniche d'un formidable escarpement surplombant une chapelle de Saint-Georges absent »⁴⁵. Deux frères mineurs observantins réformés qui s'appelaient Grégoire et Bernard, venus d'Italie, y « avaient construit un bel oratoire paré de diverses toiles, de grands et petits tableaux de dévotion, et d'une propreté minutieuse comme s'ils étaient en Italie »⁴⁶.

Cette demeure a été probablement celle de l'un des Pierre Span dont il sera question ici. Parlons d'abord de Pierre Span qui figure sur le registre du cadastre et des concessions de la région de Shkodra pour les années 1416-1417. On y a noté que ce Pierre Span (*Pier* ou *Pietro*) était considéré comme un homme noble et fidèle à l'autorité vénitienne et qu'il bénéficiait de privilèges octroyés par Venise. Ces privilèges lui sont confirmés une nouvelle fois le 10 janvier 1416 par Albano Contarini, podestat et capitaine de Shkodra, et par Andrea Fuscolo, provéditeur et représentant de Venise dans les contrées de l'Albanie⁴⁷. Ce Pierre Span était le propriétaire du village de Dobre (*Dobrea*)⁴⁸ et devait payer annuellement un honoraire de 33 perpères⁴⁹.

Les Span ont fait des alliances avec d'autres puissantes familles nobles, non seulement albanaises. D'après Brahaj, les Span

⁴² Jaho Brahaj, *Emblema Shqiptare (Gjurmime Heraldike)*, Lezha, Lisitan, 1997, p. 92.

⁴³ P. Petta, *Despotë të Epirit ...*, p. 233.

⁴⁴ Frang Bardhi, « Relacioni mbi Pultin », in Tonin Çobani, *Frang Bardhi dhe Relacionet e tij*, Zagreb, Misioni Katolik Shqiptar në Kroaci, 2006, p. 101.

⁴⁵ *Ibid.*

⁴⁶ *Ibid.*

⁴⁷ *Regjistri 1416-1417 ...*, f. 128/ b.

⁴⁸ *Ibid.*, f. 38/ a.

⁴⁹ *Ibid.*, f. 115/ a.

étaient liés par alliance avec l'empereur byzantin Théodose le Grand⁵⁰, mais ce lien est un peu compliqué, puisque Charles du Fresne, sieur du Cange (*Carol du Fresne dominus du Cange*) présente les Span comme des descendants de cet empereur⁵¹. Puis, en ce qui concerne leurs alliances de famille, ils en avaient eu aussi avec les Arianiti, les Kastriote et les Brankovic, tout comme ils avaient eu des contacts particuliers même avec les Ottomans, à tel point qu'à un certain moment des guerres de Skanderbeg, grâce à ces rapports, ils avaient pu servir d'intermédiaires entre Venise et les Turcs⁵².

C'est de cette famille que tirait aussi son origine l'autre Pierre Span, le chanoine de Drisht (*Petrus Span, can. Drivasten*), qui est devenu plus tard (en 1423) l'archevêque de Tivar⁵³. Comme ecclésiastique, Pierre était actif même au monastère de Saint-Siméon de Raguse où, en février 1402, on lui met à disposition une maison et un pavillon qui étaient des propriétés de ce monastère et se trouvaient l'une à côté de l'autre⁵⁴. Il pouvait en disposer tant qu'il resterait à Raguse contre l'obligation de célébrer deux offices par semaine à l'église du monastère en question⁵⁵. Lors de son séjour à Raguse, plus précisément le 22 mars 1400, il est mentionné comme témoin juré au testament d'un prêtre albanais appelé dom Lazare l'Albanais (*domnus Laçari Albanensis*), mort et inhumé à Raguse⁵⁶.

Un autre représentant de cette famille, également mentionné dans les livres des archives de Raguse, est un troisième nommé Pierre

⁵⁰ J. Brahaj, *Emblema ...*, p. 92.

⁵¹ C. du Cange, *Historia Byzantina duplici Commentario illustrata*, p. 271.

⁵² P. Petta, *Despotë të Epirit ...*, p. 233.

⁵³ « *Petrus Span, can. Drivasten. / 1422 Dec. 14/ Mart. V (Arm.XII,121 p. 156)* ». (Eubel, *Hierarchia Catholica I ...*, p. 93). Cf. aussi M. Šufflay, « *Kirchenzustände* », in *Forschungen I*, p. 246. Voir aussi chez D. Farlati : « *Hunc Martinus V. ad Sedem Archiepiscopalem evexit, ut est in tabulis Consistorilibus: 19 Januarii 1423. provimit de persona D. Petri Span, Canonici Ecclesiae Drivastensis, Ecclesiae Antubarensi vacanti per declarationem factam per Dominum nostrum ec.* » Farlato, *Illyrici Sacri VII*, p. 85.

⁵⁴ *Dokumente për historinë e Shqipërisë të shek. XV. (1400-1405)*, I, préparé par Injac Zamputi et Luan Malltezi, sous la direction d'Aleks Buda, Académie des Sciences de la R.P.S. d'Albanie, Tirana, 1987, n° 189.

⁵⁵ *Ibid.*

⁵⁶ *Ibid.*, n° 10.

Span (*Peter Span*), 1430-1456 (ou † avant 1458), qui était un Albanais catholique⁵⁷, autrement dit ni Orthodoxe, ni Slave, même si ses fils, comme on le verra plus loin, portaient des prénoms écrits à la version slave. Il avait donc trois fils, Božidar († avant 1474), Alex (*Alexius filius Petri Spani*) appelé autrement Lješ Spanovi, qui a été en 1454 le voïvode du despote Georges (*Georg*) dans la ville de montagne Novo Brdo (Alex était encore vivant en 1474), ainsi que Hrvoje, le cadet, qui vivait encore en 1478⁵⁸. Ce Pierre Span a participé aussi à la Ligue de Lezha en 1444⁵⁹. En 1474 sont mentionnés aussi le fils de Božidar, Pierre, avec sa mère Gojsava et son épouse Ljubosava⁶⁰. D'après Jire ek, il semble qu'au XVI^e siècle il y avait une branche de cette famille (*Spanich*) à Curzola (Korula) de Dalmatie et une autre à Sebenico (Šibenik)⁶¹.

Selon Petta, les Span ont eu pendant un certain temps des différends avec les Vénitiens, mais ils ont noué ensuite des rapports particuliers avec les Ottomans et c'est grâce à ses relations que, pendant les guerres de Skanderbeg, ils ont pu établir de temps en temps des contacts secrets entre les Vénitiens⁶² et les Ottomans⁶³, « et plus tard ils ont promis d'attiser une révolte des commandants turcs de Morée et de mettre à profit l'entente avec eux pour courir au secours de Kruja assiégée »⁶⁴. Selon les sources, Skanderbeg a appelé en 1644 Venise à prendre sous sa protection les fils de Pierre Span. L'un d'entre eux, Alex, s'y installe bien des années plus tard, en 1491, avant de mourir en 1495⁶⁵. Après l'occupation turque, des membres de cette famille sont partis en Italie, surtout à Venise, et une autre partie semble s'être dispersée à l'intérieur du pays⁶⁶.

Degrad, tout comme pour les Ange, donne aussi une généalogie des Span, qui présente les membres d'une branche de cette

⁵⁷ K. Jire ek, « Skutari ... », in *Forschungen I...*, p. 113.

⁵⁸ *Ibid.*

⁵⁹ *Statuta et Ordinationes*, p. 47.

⁶⁰ K. Jire ek, « Skutari ... », in *Forschungen I...*, p. 113.

⁶¹ K. Jire ek, « Romanen III ... », in *Denkschriften ...*, p. 61.

⁶² S. Ljubi, *Listine X ...*, nr. CCLXXXV.

⁶³ P. Petta, *Despotë të Epirit ...*, p. 233.

⁶⁴ *Ibid.*

⁶⁵ *Ibid.*, pp. 233-234.

⁶⁶ J. Brahaj, *Emblema ...*, p. 92.

famille à partir de la fin du XIV^e siècle jusqu'à la seconde moitié du XV^e. Selon cette généalogie, les Span étaient divisés en deux branches. De la première, elle fait mention de deux représentants seulement, Marin († avant 1409) et son fils, Pierre, mais cette branche s'est éteinte⁶⁷, ce qui prêche à penser que ce Pierre était l'ecclésiastique catholique et le chanoine susmentionné de l'église de Drisht qui a été nommé en 1423 archevêque de Tivar par le pape Martin V⁶⁸. L'autre branche, par contre, a eu une certaine continuité que nous allons reproduire ci-après⁶⁹ :

La I^{ère} génération : Elle commence par Stamat Span, mentionné en 1382 dans les documents.

La II^e génération : Le fils de Stamat était André, qui avait trois enfants et qui a été confirmé avec ses fils dans les possessions d'une personne appelée Pierre et considérée comme un traître par le pouvoir vénitien.

La III^e génération : Les enfants d'André étaient Nicolas (*Nicolo*, 1407 † avant 1418), Irène et Étienne (*Stefano*, 1407 † 1439).

La IV^e génération : De ces trois enfants d'André, seulement Nicolas a eu trois fils qui étaient Michel (*Michele*, fidèle aux Vénitiens, 1418 † 1442), Étienne (*Stefano*, 1418, rebelle, 1442) et Nicolas (*Nicolo*, rebelle en 1442 et remis en possession de ses biens en 1454). Étienne et Nicolas ne figurent pas avoir laissé de descendants, seul Michel a eu des enfants.

La V^e génération : Les enfants de Michel étaient Alex (*Alessio Magnifico*, 1442 † 1495), André (*Andrea*, 1442 † ?) dont la fille, anonyme, s'est mariée en Hongrie, Pierre (*Pietro*, 1442 † ?), Paul (*Paolo*, 1442 † ?), Michel (*Michele*, 1442 † ?), Jean (*Giovanni* 1442 † ?), Simon (1442 † ?), Martin (1442) et une fille, Agnès (*Agnese*). De tous ces enfants, la généalogie présente seulement les enfants d'Alex.

La VI^e génération : Les descendants d'Alex étaient Marius (*Mario*), Blaise (*Biagio*), Alexandre (*Alessandro*), Lucie (*Lucia*, 1470 † 1478), Déméter (*Demetria*), Angeline (*Angelina*), Adrienne (*Adriana*). Seuls les descendants de Blaise sont mentionnés.

⁶⁷ A. Degrand, *Souvenirs de la Haute-Albanie ...*, sans numéro de page.

⁶⁸ D. Farlato, *Illyrici Sacri VII*, p. 85.

⁶⁹ Tous les données sur la généalogie des Span présentées ici sont empruntées à A. Degrand, *Souvenirs de la Haute-Albanie*, sans numéro de page.

La VII^e génération : Les enfants de Blaise étaient Cornélie (*Cornelia*) et Marc (*Marco*) qui aura un fils.

La VIII^e génération : Alex (*Alessio*), le fils de Marc.

Il semble qu'en plus de ces deux branches que l'on vient de mentionner, il existait encore une autre branche dont la généalogie est fournie par le chercheur Charles du Fresne, sieur du Cange (*Carol du Fresne dominus du Cange*) dans son ouvrage « *Historia Byzantina duplici Commentario illustrata* ». Voici cette généalogie⁷⁰ :

La I^{ère} génération : André (*Andreas*), prince de Drisht, mort en 1366, père de Michel (*Michael*), alias Pierre (*Petrus*), et d'Irène.

La II^e génération : Michel, appelé aussi Pierre, a été le premier qui, selon cette généalogie, a pris le nom de Span. Son épouse était Agnès, la fille du seigneur de Polog et sœur de Voïssava, mère de Skanderbeg.

La III^e génération : Les fils de Michel étaient André Span (*Andreas Spanus*), duc et gouverneur (*comes*) de Drisht, marié à Agnès, la fille d'Arianite Comnène, et Alex Span (*Alexius Spanus*), marié à Militsa (*Milizza*), la fille de Georges Brankovi , le despote de Serbie*.

La IV^e génération : De cette génération sont indiqués seulement les fils et les filles d'Alex Span, qui étaient : Alexandre Span (*Alexander Spanus*), marié à Elizabet de Moloria, une noble padouane ; Marc Span (*Marcus Spanus*), marié à Nicola Briana, une noble vénitienne ; Blaise Span (*Blasius Spanus*), marié à Catherine Contarini (*Catharina Contarena*), fille de Sigismond (*Sigismund*), un noble vénitien ; Angeline (*Angelina*), mariée à Étienne (*Stephanus*), duc de Polog ; Adrienne (*Adriana*), mariée à Jean Michel (*Joannis Michaelis*), un noble vénitien ; et Lucie (*Lucia*), mariée à Pierre Ange, duc de Drisht.

⁷⁰ Touts les données de cette généalogie sont empruntées à C. du Cange, *Historia Byzantina duplici Commentario illustrata*, p. 272.

* André Span est précédé du chiffre 1, tandis qu'Alex Span du chiffre 2, et Alex Span est suivi de prénums précédés du chiffre 2: 2. Petrus. 2. Paulus. 2. Michael. 2. Johannes. 2. Martinus. 2. Agnes, dont la signification reste obscure. Il n'est pas clair donc si ces prénums sont ceux des enfants de Michel, d'Alex, ou autres. *Ibid.*

La V^e génération : On y trouve un fils d'Alexandre Span qui s'appelait Marc Span (*Marcus Spanus*) et qui a épousé Catharina de Ferraris, une Padouane, ainsi qu'une fille de Blaise Span, Cornelia, mariée à Jean Paul (*Joanni Paulo*).

La VI^e génération : À cette génération figure seulement Alex Span (*Alexius Spanus*), le fils de Marc et de Catharina de Ferraris.

Une autre famille importante à Drisht étaient aussi les **Ungri** (*Ungaro* ou *Hungarus*), qui semblent avoir été originaires de Kotor ou peut-être de quelque autre ville dalmate⁷¹. Toutefois, vu que cette famille est très présente non seulement à Drisht, mais aussi dans le district de Shkodra, il est très probable qu'elle soit autochtone. C'est de cette famille que descendait Paul Ungri (*Paulus Ungaro*), un noble de Drisht (*Nobilis de Drivasto*, 1403), qui avait reçu une médaille et, le 7 mai 1403, s'était vu accorder des facilités, puisqu'il avait participé avec toute sa famille à la guerre contre les Ottomans et avait mis à disposition tous ses chevaux⁷².

Il semble que son fils était Bellazzo Ungri (ou *Bellacisu Ungaro*), qui a eu beaucoup de mérites pour le passage de Drisht et de Tivar sous la domination vénitienne⁷³. En récompense, il s'est vu offrir en 1443 le village de *Gastropoti* et, nommé plus tard voïvode de Drisht, il représentait sa ville à Venise à partir du 20 juillet 1446⁷⁴. Après sa mort, Venise a nommé comme voïvode de Drisht son fils, Nicolas⁷⁵, qui est mort ensuite en se battant courageusement sur les remparts de la ville assiégée par les Turcs⁷⁶. Un autre descendant de

⁷¹ Branislav Millutinović, « Drishti nën sundimin e Venedikut », in *Gjurmime Albanologjike*, Seria e shkencave historike, 15-1985, Instituti Albanologjik i Prishtinës, Prishtina, 1986, p. 47.

⁷² *Ibid.*

⁷³ *Statuta et Ordinationes ...*, p. 48.

⁷⁴ *Ibid.*

⁷⁵ « *vidua Nicolai Ongaro condam vojvode de Drivasto* ». Milan von Šufflay, *Städte und Burgen Albaniens hauptsächlich während des Mittelalters*. Vorgelegt in der Sitzung am 24. April 1918. Kommissions-Verleger der Akademie der Wissenschaften in Wien. Wien/Leipzig: Hölder-Pichler-Tempsky A.-G. 1924, p. 54.

⁷⁶ « *Cum Civitas nostra Driuaſti a Turcis obſideretur Nicolaus hungarus olim Vayuoda loci illius ſupa urbis menia acriter pugnans, tandem ab hoſtibus occiſus eſt.* » *Dokumenta të shekullit XV për historinë e Shqipërisë 1479 – 1506*,

cette famille était aussi Marin (*Marino Ungaro*), mentionné dans les années 1508-1514 comme recteur des juristes à l'Université de Padoue⁷⁷.

En ce qui concerne la famille **Suma** (*Summa*), que l'on peut ranger parmi les principales familles de Drisht, on peut affirmer qu'elle était une des vieilles familles autochtones de l'Albanie du Nord-Ouest qui ont joué un rôle sur le cours des événements dans l'Albanie du XV^e siècle⁷⁸. Rappelons tout d'abord un ecclésiastique de Drisht, dont le prénom ne nous est pas révélé, mais qui était un représentant de cette famille. Il était devenu évêque de Shkodra et n'acceptait pas de céder ce poste à l'évêque légitime nommé par le pape en 1368⁷⁹. Il s'agit là, peut-être, d'un certain Antoine (*Antonius*), qui était l'évêque de Shkodra à partir de 1367⁸⁰.

Parmi les autres descendants de cette famille, on peut mentionner Démètre Suma (*Demetrius Summa*) qui, avec d'autres nobles locaux, s'est insurgé contre Étienne Douchan, puisque ce dernier ne s'était pas montré très reconnaissant à ceux qui l'avaient soutenu localement à l'époque où il opérait un coup de force pour prendre le trône à son père⁸¹. Cette insurrection qui s'est déclanchée au milieu du XIV^e siècle a été réprimée par Étienne Douchan⁸².

On peut ajouter ici que, parmi les prédicateurs de la croisade organisée par le pape Calixte III en 1455-1458, on mentionne Eugène Suma, un père franciscain originaire de Drisht. Simple prédicateur, il avait été nommé nonce à l'époque du pape Nicolas V, alors que Calixte III lui a accordé beaucoup de droits⁸³. De cette famille était

Pjesa II (1499 – 1506), préparé par Injac Zamputi, Académie des Sciences de la R.P.S. d'Albanie, Tirana, 1979, n° 33.

⁷⁷ Lucia Nadin-Bassani, *Migrazione e intergrazione: il caso degli Albanesi a Venezia (1479-1552)*, Roma, Bulzoni, 2008, p. 93.

⁷⁸ Oliver Jens Schmitt, *Das venezianische Albanien (1392-1479)*, München, Oldenburg, 2001 (Südosteuropäische Arbeiten 110. Für Südost-Institut München Hrsg. v. Edgar Hösch und Karl Nehring.), p. 87.

⁷⁹ M. Šufflay, « Kirchengestände », in *Forschungen I*, p. 246.

⁸⁰ D. Farlato, *Illyrici Sacri VII*, p. 304.

⁸¹ O. Schmitt, *Das venezianische Albanien*, p. 87.

⁸² *Ibid.*

⁸³ G. Valentini, « Shtojcë D. Lista e predikuesve të kryqëzatës », in M. Sciambra/ G. Valentini/ I. Parrino, *Papa Kaliksti III, Skënderbeu, Shqipëria dhe*

issu aussi en 1457 un évêque de Drisht nommé Nicolas Suma (*Nicolaus de Summa*), qui est devenu aussi recteur de l'église du vieux quartier de Drisht (il s'agit probablement de l'église *Sancta Maria Veteris*), qui faisait partie en fait de l'archiprêtré de Drisht⁸⁴. De nos jours, à Shkodra il y a plusieurs familles qui portent le nom Suma et qui sont très probablement des descendants des Summa de Drisht.

Une autre famille importante était aussi celle qui portait le nom de **Lepore** (*de Leporibus*). C'est de cette famille qu'était issu un certain Jean (*Johann de Lepore*) qui a été l'évêque de Drisht de 1360 à 1373 (d'après Šufflay et Novak, il était évêque de 1359 à 1389)⁸⁵. Ensuite il a été transféré par le pape Grégoire XI, le 18 mai 1373, à l'archevêché de Tivar⁸⁶, puisque l'archevêque local, appelé lui aussi Jean (*Johannes*) et apparemment originaire de Raguse, était une personne problématique que le pape avait destitué en juillet 1371 du poste d'archevêque et, pour le punir, l'avait transféré en 1373 en Césarée de Palestine⁸⁷. Jean ayant refusé de partir et étant resté à Tivar, le pape a demandé l'aide des seigneurs de Zeta et de Charles Thopia⁸⁸. Cet évêque était très lié aux Balsha⁸⁹.

Kryqëzata (1455-1458), Tirana, Plejad, 2009 (= Plejada e Mendimit albanologjik. Seria "Valentini"), p. 259-260.

⁸⁴ « *Nicolaus de Summa, can. Drivasteins. ... et rector paroch. eccl. de Drivasto veteri, quae ei remanet in comm. unaeum archipresbyteratu ecc. Drivasten.* » C. Eubel, *Hierarchia catholica II*, p. 145, ref. 2.

⁸⁵ *Statuta et Ordinationes ...*, p. 61.

⁸⁶ « *Joannes de Leporibus (Andreae), ep. Drivasten./ 1373 Maii 18/ Gre. XI a. 3 (t. 272) f. 133* ». *Hierarchia Catholica Medii Aevi sive Summorum Pontificum, S. R. E. Cardinalium, Ecclesiarum Antistitum series. Ab anno 1198 usque ad annum 1431 perducta. E documentis Tabularii praesertim Vaticani collecta, digesta, edita per Conradum Eubel, S. Theol. Doct. Ord. Min. Conv. Definitorem Generalem olim Apostolicam apud S. Petrum de Urbe Poenitentiarum. Editio altera. Sumptibus et Typis Librariae Regensbergianae. Monasterii MDCCCXIII*, p. 93. Voir aussi D. Farlato, *Illyrici Sacri VII*, p. 237.

⁸⁷ « *Joannes O. Praed., prior domus Ragusin. .../ tr. Jo. ad Caesarien* ». Eubel, *Hierarchia Catholica I*, p. 93. Voir aussi M. Šufflay, « *Kirchenzustände ...* », in *Forschungen I ...*, p. 246.

⁸⁸ M. Šufflay, « *Kirchenzustände ...* », in *Forschungen I ...*, p. 247.

⁸⁹ M. Šufflay, *Städte ...*, p. 52.

Une autre personne célèbre de cette famille a été Théodore de Drisht (*Teodorus de Drivasto*) qui était assistant de Dominique Thopia, l'oncle de l'illustre prince Charles Thopia. Il s'est efforcé de devenir archevêque de Raguse et était très actif à l'installation de l'ordre dominicain sur les territoires albanais ainsi qu'à la construction des couvents dominicains à Shkodra, Kotor et Šibenik. En 1367, il est devenu archevêque de Zara⁹⁰. Connu comme assistant et partisan du Dominicain Dominique Thopia, Théodore a été chassé par le gouvernement de Raguse, mais le 4 mai 1361, sur la demande des Balsha, le Conseil supérieur de Raguse lui a permis de rester encore quatre mois au motif qu'il devait se faire rembourser les dettes que lui devaient des Ragusains⁹¹. Théodore avait des liens de sang avec Jean, l'évêque de Drisht que l'on vient de mentionner⁹².

Parmi les plus vieilles familles de la région de Drisht, rappelons aussi les **Mazri** ou **Mazreku**, dont le nom est porté également par un village à Postriba, probablement fondé par eux. Cette famille nous intéresse aussi par le fait que, selon Giuseppe Valentini, c'est de là que tirait son origine même Skanderbeg, étant donné que les Kastriote avaient l'habitude d'ajouter, après le nom Kastriote, le nom Mazreku aussi⁹³. En effet, ces noms placés ainsi l'un après l'autre nous les retrouvons chez du Cange, qui mentionne l'arrière-grand-père de Skanderbeg, Constantin Kastriote Mazreku († 1390) et le qualifie de prince du Mat et de Kastoria⁹⁴.

Selon Valentini, « l'origine des Kastriote a été sans doute de ces Mazreku-là, mais directement de la maison la plus noble, puisque, tout en étant de plein droit des Mazreku, ils étaient vanté comme des

⁹⁰ *Statuta et Ordinationes ...*, pp. 60-61.

⁹¹ « [...]quod Theodorus de Leporibus de Drivasto possit stare in Ragusa ad exigendum debita sua ». *Ibid.*, p. 61.

⁹² *Ibid.*

⁹³ G. Valentini, « Kastriotët ... », in M. Sciambra, G. Valentini, I. Parrino, *Papa Kaliksti III ...*, p. 35.

⁹⁴ « *Constantinus Castriotus, cognomento Meserechus, Æmathiæ & Castoriæ Princeps, vel Dominus, memoratur a Flavio Comneno, quam Obiisse ait anno MCCCXC* ». C. du Cange, *Historia Byzantina duplici Commentario illustrata ...*, p. 270.

boyards »⁹⁵. Paolo Petta note qu'une source du 8 octobre 1467, concrètement la *Genealogia diversarum principum familiarum mundi*⁹⁶ dont l'auteur est Jean André Ange (*Giovanni Andrea Angelo Flavio Comneno*), mentionne le nom de Georges Mazrek Kastriote Skanderbeg⁹⁷, un nom qui est répété aussi dans d'autres sources. Le lien des Kastriote avec les Mazreku, tout comme l'identification de Skanderbeg avec cette famille sont ainsi mis en évidence par l'emploi des deux noms, Mazreku et Kastriote⁹⁸.

D'après Valentini, ces Mazreku se sont déplacés et répandus partout en Albanie, allant jusqu'à Corfou et jusqu'au fin fond de la Morée, et ils ont baptisé Mazrek tous les lieux où ils se sont établis⁹⁹. Une branche de cette famille semble s'être installée aussi chez les Arberèches de Sicile¹⁰⁰. Leur village Mazrek à proximité de Drisht

⁹⁵ G. Valentini, « Kastriotët ... », in M. Sciambra, G. Valentini, I. Parrino, *Papa Kaliksti III ...*, p. 35.

⁹⁶ Le titre complet de cet ouvrage est *Genealogia diversarum principum familiarum mundi incipiendo ab Adamo: et continuando per lineam rectam masculinam à patre ad filium usque ad videlicet à Cam tantummodo filio secundo Noe. Et precipue familiae Carlingæ, de Angiò, de Valois, de Borbon, Meroveiæ Austriacæ, Saxonie, Sabaudie, Gonzagæ, Piæ, Picæ, Ursinæ, Atestinæ, & familiae. Angelæ Flavie Comnenæ, sive Silvie deinde Amiliæ. Justinianæ, Vicecomitis, Turianæ, Acciaiolæ, Montisfeltrii, Cossazzæ: Cernovicchia: Ducaginæ, & Castriotæ. In lucem edita per Jo. Andream Angelum Flavium Comnenum.* Concernant la généalogie de cet Ange, Petta disait plus loin que « encore qu'il s'agisse d'une source parfaitement non digne de confiance, on ne peut s'empêcher de mettre en évidence que, quant aux généalogies albanaises, les Ange (qui formaient une vraie "dynastie" de fausseurs de généalogies) détiennent parfois des données exactes ». P. Petta, *Despotë të Epirit ...*, p. 152, ref. 40.

⁹⁷ G. A. Angelo Flavio Comneno, *Genealogia diversarum principum familiarum mundi*, Venezia, 1621, p. 25. P. Petta, *Despotë të Epirit ...*, p. 152, ref. 40.

⁹⁸ P. Petta, *Despotë të Epirit ...*, p. 14.

⁹⁹ G. Valentini, « Kastriotët ... », in M. Sciambra, G. Valentini, I. Parrino, *Papa Kaliksti III ...*, p. 35.

¹⁰⁰ *Ibid.* **Note** : À propos de l'histoire de cette famille, nous ne disposons plus de données après l'émigration en Italie, mais Paolo Petta écrit que, en août 1509, à Venise sont arriés des chevaliers albanais originaires des contrées de Shkodra qui étaient habillés à la manière turque et qui affirmaient porter le nom antique et bien connu de Skanderbeg, et que dans les chroniques plus tardives il est souvent question d'un capitaine nommé Scanderbeg, qui pourrait appartenir à ce groupe. P. Petta, *Despotë të Epirit ...*, p. 148.

était au Moyen-Âge tardif une propriété des Ange et s'appelait Masora (Maiora en vénitien)¹⁰¹. En ce qui concerne les Kastriote de Drisht, certaines données se présentent même plus tard, au XVII^e siècle, quand les documents attestent les noms de Pierre Kastriote et de sa fille, Anne-Catherine Kastriote¹⁰².

Il a été jusque-là impossible de trouver d'autres noms de membres de cette famille. Paolo Petta estime que les liens des Mazreku avec les Kastriote sont confirmés non seulement par des sources qui sont parfois douteuses, mais aussi par la tradition orale conservée encore de nos jours chez les Mazreku vivant en Albanie du Nord¹⁰³. De cette famille, on peut rappeler aujourd'hui même dom Nikollë Mazreku, le prêtre catholique historien et écrivain qui a consacré à Skanderbeg un roman volumineux de 800 pages sous le titre *Me flamujt e Kastriotvet* (« Sous les étendards des Kastriote »)¹⁰⁴, paru à la fin de l'année 2012, seize ans après sa mort. Dans ce roman, l'auteur garde la tradition selon laquelle les Kastriote tirent leur origine des Mazreku¹⁰⁵.

Au sujet de ce lien de parenté, Petta dit qu'il est « question d'une grande tribu dont faisaient partie les bergers nomades sans roi (*abasileutoi*) que les historiens byzantins mentionnent en Thessalie à la première moitié du XIV^e siècle, ainsi que les grandes unités militaires qui, vers la fin de ce siècle-là, se sont battues contre les Tocco dans la Grèce du Nord-Ouest »¹⁰⁶. Selon Petta, mais aussi selon Eqrem Çabej, l'étymologie du nom Mazrek s'explique par « éleveur de chevaux »¹⁰⁷.

¹⁰¹ G. Valentini, « Kastriotët ... », in M. Sciambra, G. Valentini, I. Parrino, *Papa Kaliksti III ...*, p. 34.

¹⁰² P. Petta, *Despotë të Epirit ...*, p. 233.

¹⁰³ *Ibid.*, p. 147.

¹⁰⁴ Dom Nikollë Mazrreku, *Me flamujt e Kastriotvet*, roman historique, Centre d'Études albanologiques, Tirana, 2012.

¹⁰⁵ L'auteur du roman soutient que les Kastriote proviennent des Mazreku, plus précisément des Kastrati de Pus i Thatë à Pashtrik. *Ibid.*, p. 791.

¹⁰⁶ *Ibid.*, pp. 147-148.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 152, ref. 43.

La famille **Bel, Belli, Belle, Bei** était elle aussi, selon Jire ek, une famille noble de Drisht qui a existé aux XIV^e et XV^e siècles¹⁰⁸. Selon Šufflay, le nom de cette famille est un élément purement latin, ce qui permettrait de supposer qu'elle tirait son origine d'ancêtres romains¹⁰⁹. Or, il faudrait tout de même noter que *bel* signifie aussi « blanc » en slave. Les documents mentionnent Paul, le fils de Georges Belli (*Paulus filius Georgii Belli in Drivasto 1365-1369*) et *Paulus Bei de Driuasto*¹¹⁰. Nous n'avons pour l'instant aucune donnée sur d'autres membres éventuels de cette famille.

D'autres familles, moins importantes, originaires de Drisht

Les documents parlent aussi de quelques autres familles de Drisht qui ont une certaine importance, mais dont la noblesse n'est pas suffisamment attestée. Tels étaient les *Schepudar*, les *Zogi*, les *Svinis*, les *Sporo*, les *Tossil* et les *Mangagna*.

Le nom de *Schepudar*, dont semble tirer son origine même l'ethnonyme *shqiptar* (« Albanais »), est mentionné pour la première fois à Drisht en 1368 comme un nom de famille¹¹¹ et il est considéré comme la première trace de l'appellation du peuple albanais¹¹². Concernant les membres de cette famille, on trouve la mention d'un prêtre nommé Pierre Schepudar, chanoine de Drisht (*Presbyter Petrus Schepudar, Canonicus Drivastensis*)¹¹³, qui reçoit des prêtres Marin et Pascal le 11 décembre 1368 un livre d'heures (missel) qu'il porterait

¹⁰⁸ « *Bel, Belli, Belle, Nobiles von Drivasto im XIV.-XV. Jahrhundert* ». Constantin Jire ek, « Die Romanen in den Städten Dalmatiens während des Mittelalters. III. Theil. (Schluss). B) Familien - und Spitznamen aus den altromanischen Städten Dalmatiens in den Jahren 1000-1500 », in *Denkschriften der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-historische Klasse*. Neunundvierzigster Band. Wien, Carl Gerolds Sohn, 1904, p. 6.

¹⁰⁹ M. Shuflaj, *Serbët dhe Shqiptarët ...*, p. 16.

¹¹⁰ « *Paulus filius Georgii Belli in Drivasto 1365-1369 Deb. Rag.; Paulus Bei de Driuasto* ». K. Jire ek, « Romanen III », in *Denkschriften ...*, p. 25.

¹¹¹ O. Schmitt, *Das venezianische Albanien ...*, p. 51, ref. 59.

¹¹² Pëllumb Xhufi, *Dilemat e Arbërit. Studime mbi Shqipërinë mesjetare*, Tirana, Pegi, 2006, p. 27.

¹¹³ *Ibid.*

à l'église cathédrale de Notre-Dame de Drisht¹¹⁴, à laquelle il appartenait, semble-t-il, comme chanoine. Le 21 juin 1392, il est fait mention d'une autre personne nommée Pierre André Schepudar (*Petro Andrea Schepudar*) qui achète à Jean III, l'évêque de Drisht, les revenus (y compris les récoltes) d'une année pour 40 ducats d'or¹¹⁵. Ces deux documents parlent peut-être de la même personne, même si la distance de vingt-quatre ans entre eux est assez longue.

Les **Zogi**, **Çoghi** ou **Zogy** semblent avoir été une autre famille de Drisht. On peut en citer Pierre Leporo, fils d'un certain Nicolas Zogi (*Dompno Petro Lepporo f. q. Nic. Çoghi de civitate Drivasti*), qui est mentionné en 1402¹¹⁶. Des membres de cette famille ou bien d'autres familles portant le même nom semblent avoir été présents même à Ulqin et à Tivar. De ces deux villes, un certain Marc, le fils de Vita de Zogi (*Marcho f. de Ser Vita de Z.*) est mentionné en 1380 dans une lettre en provenance d'Ulqin, alors que la mention d'un *Petrus q. Zogy de Antibaro* date elle aussi de la même année¹¹⁷.

Une autre famille est aussi celle qui s'appelait **Svinis** (*Suignis*) et que l'on rencontre à plusieurs reprises dans des documents historiques concernant Drisht. Du point de vue étymologique, selon Šufflay, Jire ek et Thalloczy, ce nom vient du mot slave *svinja* qui signifie « porc, cochon ». Apparemment, cette famille était d'origine slave. Il faut tout de même rappeler que, en latin aussi, le mot *suinis* est lié à « porc, cochon ».

¹¹⁴ *Acta et Diplomata res Albaniae Mediae Aetatis illustrantia*. Collegerunt et digesserunt Dr. Ludovigus de Thallóczy, Dr. Constantinus Jire ek ed Dr. Emilianus de Sufflay. Volumen II (Annos 1344-1406 continens) (Nr. 555 et passim) Vindobonae MXMXVIII. Typis Adophi Holzhausen, n° 252.

¹¹⁵ « 1392, 21 iunii. Ragusii. Nos Johannes, dei apostolice sedis Gratia episcopus Drivastensis, confitemur, quod omnes fructus, redditus et proventus episcopatus nostri predicti Drivastensis anni solummodo dedimus, vendidimus et cessimus domino Pedro andrie Schipudar de Drivasto presenti et ementi pro ducatis quadraginta pro parte solutis, quia confitemur recepisse ab eo triginta ducatos auri et residuum nobis dare debet illico in reversione nostra de presenti viaggio quod faciam.... », AAlb II, n° 482.

¹¹⁶ « Zogi. 1) *Dompno Petro Lepporo f. q. Nic. Çoghi de civitate Drivasti 1402 Div. Rag.* » K. Jire ek, « Romanen III ... », in *Denkschriften ...*, p. 70.

¹¹⁷ « 2) *Marcho f. de Ser Vita de Z. in einem Brief aus Dulcigno 1380 Lett. e Comm. 1359-1380 f. 135.* 3) *Petrus q. Zogy de Antibaro 1380 L Ref.* » K. Jire ek, « Romanen III ... », in *Denkschriften ...*, p. 70.

Les noms qui sont mentionnés en rapport avec cette famille sont ceux de Jacob (*Jacopus de Svinis Drivastensis*)¹¹⁸, un prêtre à Raguse, et de Pierre (*Petrus de Svinis Drivastensis*), également prêtre à Raguse en 1391, lequel, grâce à l'aide de son compatriote André de Durrës (*Andrea de Duracio*) qui était archevêque de Raguse et prier de l'ordre dominicain pour la province de Dalmatie, devient procureur de la confrérie des Dominicains à Raguse¹¹⁹. Toutefois, selon Jire ek, cette famille noble était également présente à Ulqin¹²⁰.

À Shkodra et dans certains villages des environs on constate une autre forme de ce nom de famille, Svinci ou Suinci, et on voit que certains membres de cette famille sont inscrits au Cadastre des concessions du district de Shkodra pour les années 1416-1417. Y sont mentionnés Alex Svinci (*Alession Suinci*), qui avait des propriétés à Shkodra, et André Svinci qui est considéré comme un insurgé contre Venise et qui perd par conséquent les propriétés qui lui étaient données en concession¹²¹. D'autre part, il y avait Vukeq Svinci (*Uuchexe Suinci*) avec son fils Paul (*Pallj*) Svinci et Jean (*Juan*) Svinci, qui vivaient au village de Dajç¹²², ensuite Nicolas et Vulcate Svinci vivant au village de Patropat¹²³, ainsi qu'un autre Nicolas Svinci vivant au village de Prekal¹²⁴.

Quant à la famille **Sporo**, également originaire de Drisht, on ne sait pas grand-chose. Mais en 1421 on mentionne l'ecclésiastique *Andreas Sporo* qui était, semble-t-il, l'abbé d'un monastère dédié à Saint-Jean¹²⁵. Il y est peut-être question du monastère de Saint-Jean de

¹¹⁸ *AAlb* II, n° 391, ref. 1.

¹¹⁹ *Ibid.*, n° 472.

¹²⁰ « *Svino, Nobiles von Dulcigno im XV. Jahrhundert, de Suyno 1505, de Svinis 1521* ». Constantin Jirecek, « I. Abhandlung: Die Romanen in den Städten Dalmatiens während des Mittelalters. II. Theil », in *Denkschriften der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-historische Klasse. Neunundvierzigster Band*. Wien, Carl Gerolds Sohn, 1904, p. 64.

¹²¹ *Regjistri 1416-1417*, ff. 3 a, 9 ab, 23 b, 24 ab, 30 b, 35 a, 129 a, 133 b, 137 b, 158 b.

¹²² *Ibid.*, f. 97 b.

¹²³ *Ibid.*, f. 91 a.

¹²⁴ *Ibid.*, f. 110 b.

¹²⁵ « *Sporo. In Drivasto frater Andreas S., abbas S. Joannis 1421* ». Jire ek, « Romanen III ... », in *Denkschriften ...*, p. 62.

Shtoj, faisant partie de l'évêché de Drisht. De nos jours, la région de Shkodra compte plusieurs familles qui s'appellent Shpori, mais on ignore si elles ont des liens avec la famille médiévale des Sporo de Drisht.

En 1369, une autre famille au nom de **Tessil** ou **Cossil** se présente au Livre des Débiteurs de Raguse. De cette famille sont mentionnés Alex Cossil (Tessil) de Drisht (*Alexius Cossil*) et son fils, le prêtre Michel Cossil (*presbyter Michael filius condam Alexii Cossil de Drivasto*) qui s'engage à rendre au prêtre Démètre de Drisht (*Demetrio de Drivasto*) au cours des trois années à venir les trente perpères qu'il avait empruntés¹²⁶.

Les documents ragusains signalent aussi le nom de la famille **Ma(n)gagna** et, en 1366, en mentionnent comme représentant un certain André Pierre (*Andreas Petri Ma(n)gagna de Drivasto*), qui se trouvait à ce temps-là à Raguse et travaillait depuis cinq ans comme serveur chez Pierre de Srieua (*Petro de Çrieva*) contre un salaire de dix perpères par semaine¹²⁷. Ce nom de famille ne se retrouve nulle part ailleurs dans les documents.

*

* *

Après l'occupation ottomane et l'abandon de Drisht, une bonne partie de ces familles se retrouvent à l'étranger, essentiellement en Italie et en particulier dans la République de Saint-Marc. Beaucoup de descendants de ces familles, notamment les Ange, y sont intégrés et contribuent d'ailleurs au mouvement de la Renaissance (*Rinascimento*). Cependant, suivre l'histoire de ces familles ce serait dépasser largement le cadre du présent article qui se propose comme objet d'étude les seules données concernant la ville

¹²⁶ « 1369, 7 martii. Ragusii. Ego quidem presbyter Michael filius condam Alexii Cossil de Driuasto confiteor, quod (omissis) usque ad tre annos proxime futuros me obligo dare et soluere presbytero Demetrio de Drivasto pro omni debito, quod sibi dare debui de toto tempore preterito ad diem presentem, perperos XXX (aliis omissis) (Liber debitorum, 1362-1370, fol. 177) ». AAlb II, n° 254, ref. 2.

¹²⁷ « 1366, 14. Aprilis, "Andrea Petri Ma(n)gagna de Drivasto" servilet Petro de Çrieva annos 5 pro perperis X ». AAlb II, n° 208, ref. 2.

médiévale de Drisht, avant l'occupation ottomane. D'autres données sur ces familles de la diaspora seront présentées dans mon ouvrage *Drivasto, histoire et physionomie d'une ville médiévale albanaise*.

Xhevat LLOSHI

**LA LANGUE ET LA CULTURE ALBANAISES
CHEZ E. ÇELEBI AU XVII^e SIÈCLE**

Le célèbre voyageur Evliya Çelebi (1611-1684) a traversé plusieurs fois les pays qui se trouvaient sous l'Empire ottoman et a préparé un ouvrage en dix volumes, appelé *Seyahatname*, où il a rassemblé ses notes tenues pendant 35 ans.

Evliya Çelebi s'est rendu à trois reprises dans les provinces albanaises : au Kosovo en décembre 1660, en Albanie du Nord en février 1662 et à la fin en Albanie centrale et méridionale huit ans plus tard. De nombreuses pages de son ouvrage dont le titre signifie *Le Livre des voyages* montrent clairement combien il s'était réjoui de visiter ces contrées et le plaisir qu'il y avait trouvé. Il n'a pas manqué de mentionner à chaque fois les cadeaux qu'on lui offrait : de l'argent, des esclaves, des jeunes filles, des chevaux, des tissus précieux, tout comme il n'a pas manqué de décrire les boissons et les mets délicats, les réjouissances dans les riches demeures seigneuriales où il était invité ou les lieux de divertissements publics. Il ne faut donc pas s'étonner quand on lit qu'il a appelé certaines de ces contrées « des jardins du Paradis ».

Certes, une explication de ces qualificatifs peut être donnée en se référant au style précieux et enthousiaste de ses descriptions, comme le soulignent nombre de ses commentateurs, or il me semble qu'une explication plus appropriée peut être trouvée dans la période historique pendant laquelle Çelebi a effectué ses voyages.

Après presque deux siècles de guerres et de destructions, l'Albanie connaissait à ce temps-là une période d'essor économique. La vie sociale et administrative s'était stabilisée et dans les villes principales prospéraient l'artisanat et le commerce avec le vaste espace de l'Empire. Grâce à cette activité, l'éducation et la culture se développaient et des échanges réguliers étaient effectués avec la

capitale et d'autres centres importants jusqu'en Perse. Ce n'est pas par hasard que Çelebi parle d'Albanais qui connaissaient parfaitement le persan.

Un autre facteur historique influent était l'islamisation des Albanais. Vers la fin du XVII^e siècle, les musulmans commençaient à devenir majoritaires par rapport aux chrétiens dans l'ensemble du pays. De profonds changements avaient touché tous les domaines de la vie dans les agglomérations urbaines, mais aussi dans les centres de moindre importance. L'architecture islamique avait donné un autre aspect aux maisons et aux marchés. Au milieu des habitations avaient fait leur apparition des édifices de culte jusque-là inconnus, à côté desquels s'élevaient aussi des édifices d'enseignement, des jardins, des hammams, des auberges et des meyhanes. E. Çelebi a trouvé une Albanie en plein épanouissement économique et avec une grande diversité culturelle. La culture islamique elle-même y connaissait une voie de développement où elle était en train d'acquérir des caractéristiques locales, dans un mélange inédit d'éléments hérités, incarné par d'illustres architectes ottomans qui n'étaient autres que des Albanais talentueux. C'est de là que tirent leur origine les expressions employées par ce célèbre auteur de récits de voyage du XVII^e siècle, comme : « on ne trouve rien de tel nulle part sur terre » ou « c'est un pont magnifique qui n'a pas son pareil ». Il n'a pas ménagé les épithètes, émerveillé par la grâce artistique des ouvrages d'architecture : « C'est un haut édifice en pierre avec un minaret joliment construit et une source d'eau exceptionnellement légère. Le plafond de la mosquée à l'intérieur est plein d'ornements gracieux » ; « C'est un édifice extraordinairement agréable à voir, travaillé avec finesse dans un beau décor » ; « La grande forteresse antique d'Elbasan, une beauté dans ce monde. Tout aussi bien que la ville d'Antep qui est la belle mariée de l'Anatolie, la ville d'Elbasan est la belle mariée de l'Albanie en Roumélie », etc.

Il est également impressionné par les Albanais, au sujet desquels on peut lire des propos des plus élogieux sur toutes les pages : « Les habitants se font remarquer par leur saine constitution. Les jeunes gens et les jeunes filles sont réputés pour leur grâce et leur beauté » ; « Ils sont courtois et gracieux, intelligents et posés, portés sur les plaisirs et la boisson plutôt que sur la dévotion religieuse » ;

« En peu de mots, c'est une ville antique et prospère, pays natal d'érudits et d'hommes de vertu, de poètes et de mystiques ». Ces appréciations permettent de comprendre pourquoi l'Albanie a occupé une place relativement large dans son ouvrage en dix volumes.

Les historiens ne se sont pas limités à puiser des informations de ce vaste ouvrage documentaire, mais ils ont aussi consacré des études particulières à la présentation de l'Albanie dans les volumes d'E. Çelebi. En 1930, Salih Vuçiterni a traduit en albanais les pages pertinentes sous le titre *Shqipnija para dy shekujsh* (« L'Albanie d'il y a deux siècles »). Le traducteur estimait que l'auteur s'était proposé de transmettre la civilisation d'un autre pays, en décrivant tout ce qu'il avait vu et entendu, et en s'arrêtant notamment sur la culture, l'architecture, la nature du peuple, les coutumes, la vie sociale, la langue, les croyances, les légendes et les contes populaires. L'écrivain Mitrush Kuteli était tellement impressionné par cet ouvrage qu'il l'a appelé, dans le *Shqipëria e re* (« Albanie nouvelle ») du 19 avril 1933 : « Une monographie d'une importance exceptionnelle et un trésor précieux permettant d'éclaircir l'histoire du peuple albanais ».

Par une curieuse coïncidence, précisément en 1930, l'historien allemand Franz Babinger a lui aussi publié un article sur *Les Voyages d'Evliya Çelebi en Albanie*, suivi en 1931 par une étude *Sur la fondation d'Elbasan*. L'orientaliste bien connu Hasan Kaleshi a fait paraître en 1955 l'article « Le Kosovo-et-Métochie dans la description de voyage d'Evliya Çelebi » dans la revue *Përparimi* (« Le Progrès ») de Prishtina. Dans son étude « Les Albanais dans la description de voyage d'Evliya Çelebi » publiée également à Prishtina en 1982 dans le volume *Gjurmë e gjurmime – studime etnogjeografike* (« Traces et recherches – études ethnogéographiques », l'ethnographe Mark Krasniqi s'est penché sur les traits caractéristiques des Albanais qui ont fait impression à Evliya Çelebi.

Le *Fjalori Enciklopedik Shqiptar* (« Dictionnaire encyclopédique albanais ») de 1985 a consacré un article à part à cet auteur, notamment en raison du fait qu'il a mis en évidence que les Albanais constituent la population dominante dans une série de villes et de villages auxquels certains auteurs actuels animés de tendances

politiques déterminées cherchent à renier l'ancienne composition albanaise.

Au cours des deux dernières décennies on constate un regain d'intérêt pour le *Seyahatname*. De nouveau point de départ a servi une étude en anglais de l'auteur Machiel Kiel, *Ottoman Architecture in Albania, 1385-1912*, publié à Istanbul en 1990. La traduction de quelques extraits du *Livre des voyages* par Robert Dankoff en 2000 en Allemagne a permis à d'autres chercheurs de mieux connaître le contenu de cet ouvrage en turc ottoman, pas tellement facile à maîtriser. Ce chercheur s'est intéressé en particulier à la présentation des langues du monde dans l'ouvrage de Çelebi. L'*Encyclopédie d'Elbasan* de 2003 a inclus le nom de Çelebi parmi le groupe de visiteurs étrangers qui se sont arrêtés dans cette ville, mettant l'accent sur la description des cafés qui servaient de centres de rencontres poétiques.

Le lecteur albanais peut désormais apprécier les propos élogieux sur les villes et les compatriotes de l'époque grâce à une traduction albanaise du livre de Dankoff parue en 2008 sous le titre *Evliaja Çelebiu në Shqipëri dhe në viset fqinje: Kosovë, Mali i Zi, Ohër* (Evliaja Çelebi in Albania and Adjacent Regions (Kosovo, Montenegro, Ohrid)), sur la base du manuscrit autographe. Dans pas mal de cas, Robert Elsie s'est lui aussi référé à Çelebi dans son ouvrage *A Dictionary of Albanian Religion, Mythology and Folk Culture* (Londres, 2001). Jup Kastrati, dans son *Histoire de l'albanologie* (vol. I^{er}, Tirana, 2000) s'est limité à présenter en ordre les textes de S. Vuçiterni, N. Asimi, M. Vambéry, S. Shpuza, H. Kaleshi et R. Elsie sur cet auteur. La publication en albanais de 2008 permet de connaître plus exactement ce dont témoigne Çelebi au sujet de la langue albanaise.

Au cours du premier voyage (1660), il a visité le Kosovo en le traversant de Mitrovica au nord jusqu'à Kaçanik au sud. Si les informations fournies à cette occasion-là sont limitées en quelques pages, il n'a cependant pas manqué de préciser au sujet des habitants de Vushtri que « dans leur majorité, ils ne parlent pas le bosniaque, mais l'albanais et le turc » et qu'ils portaient les beaux costumes de la Roumélie. La petite ville de Kaçanik comptait une petite belle

mosquée, un tekké bektachi, une école élémentaire (mektep), une auberge et un petit hammam.

Pendant son deuxième voyage, E. Çelebi s'est promené de Tirana, dans la partie centrale du pays, jusqu'à Ulqin au nord, ensuite il a fait demi tour jusqu'à Shkodra avant de partir pour Gjakova à l'est. La capitale actuelle de l'Albanie, qui ne comptait à l'époque qu'une mosquée, quelques auberges, un hammam et un bazar construit en 1614, occupe quelques lignes seulement. La mosquée caractéristique avec la tour d'horloge qui constituent aujourd'hui le noyau de l'héritage architectural de Tirana ont été construit plus tard, de 1794 à 1823.

Durant son séjour à Shkodra, E. Çelebi a trouvé l'occasion d'écrire même sur la langue albanaise. Il est intéressant de noter à ce sujet deux affirmations qui revêtent une importance particulière :

« Tout le monde parle la langue albanaise qui ne ressemble à aucune autre. »

« C'est une langue agréable à l'oreille, que l'on parle de manière posée et humble lorsqu'on s'adresse respectueusement l'un à l'autre ».

Si l'on retrouve la distinction de l'albanais comme différent des autres langues déjà chez Strabon (I^{er} siècle) au sujet de l'illyrien, Guillaume Adam (1332), Belon du Mans, (1555), J. Scaliger (1599), G. Marafioti (1601), aucun étranger ne s'était exprimé jusqu'en 1662 des qualités de l'albanais, d'autant moins qu'il était agréable à l'oreille. Cette appréciation est la première venant d'un étranger sur les qualités de la langue albanaise.

Cela ne nous empêche pas cependant d'indiquer ses profondes aberrations dues au fait qu'il n'avait pas fait de recherche particulière, mais juste présenté des fantaisies en provenance de préjugés de la culture populaire infra-standard et de mauvaises interprétations de sources peu dignes de confiance.

Ses récits concernant l'origine des Albanais et de leur langue sont un enchevêtrement de fantaisies. Il écrit que « les Albanais ont été une des tribus arabes des Quraychites à la Mecque », une chose tellement improbable que personne ne l'a répétée. Le nom de l'albanais, autrement dit « la langue des Arnaoutes », il le rapproche avec le persan *ar-na-bud* (« puisse-t-il n'y avoir aucune honte ») en

prétendant l'avoir trouvé chez quelques chroniqueurs, alors qu'il est bien notoire que les Turcs ont toujours appelé les Albanais *Arnaoutes*. D'après Çelebi, un certain Djabal-i Alhama, poursuivi pour être éborgné par le calife Omar (c'est-à-dire Omar ibn al-Khattâb, le deuxième calife sunnite de 634 à 644, un compagnon et ami de Mahomet), se serait finalement installé sur les montagnes de Delvina qui lui étaient concédées par le roi d'Espagne, Héraclius. Ce dernier a été en effet l'empereur de Byzance à partir de 610 et il a vécu entre 575 et 641, alors que les Ottomans ont connu Delvina au XIV^e siècle. Malgré tout, Çelebi a pris pour point de départ les événements du VII^e siècle selon la mythologie arabe où tout est rattaché aux origines de l'islam. Le fait est que, jusqu'au VI^e siècle, Delvina était une agglomération trop insignifiante pour qu'elle soit connue par les Arabes ou les Ottomans. J'ai l'impression que Çelebi s'est inspiré du nom de la colline sur laquelle au VII^e siècle a été construite la forteresse de Delvina et qui s'appelle encore de nos jours *Xhemëhalla* (prononcer « Djëmehalla »). Cette appellation, dont on ignore la prononciation exacte à l'époque quand Çelebi s'y est rendu en visite, a vraisemblablement poussé ce dernier à établir un rapport avec le nom de Djabal-i Alhama. D'ailleurs, même le nom de la région du Kurvelesh a attisé l'imagination de Çelebi pour établir un rapport avec le nom d'une tribu arabe : « Lorsqu'on lui dit qu'ils étaient de la tribu des Quraychites, le roi lui concéda les montagnes inhabitées de Delvina... Mais puisqu'ils venaient de la tribu des Quraychites, les montagnes où ils s'installèrent désormais furent appelées Quryelesh (Kurvelesh) ». Les Quraychites étaient une puissante tribu de la Mecque et Mahomet était né lui-même de la tribu hachémite des Quraychites. On revient ainsi au mythe des origines islamiques dans la tête de Çelebi. Aujourd'hui, les linguistes pensent que le nom de la région du Kurvelesh provient de la tribu des Korvasei. Quant aux « montagnes inhabitées de Delvina », pas loin de leur pied se trouvent les ruines de Phoiniké, une ville fondée au V^e siècle avant J.-C.

C'est par Delvina que Çelebi commence la description de son voyage à travers l'Albanie méridionale en 1670. Malheureusement, pour l'éditeur il n'a pas été possible de déchiffrer la signification albanaise que l'auteur donne de ce nom, ce qui aurait été très intéressant. Il est curieux de noter qu'il affirme que cette ville a été

fondée premièrement par les Espagnols. Qui étaient ces Espagnols, quand et comment avaient-ils pénétré jusque-là ? Comme on le sait, cette agglomération a pris naissance après la destruction de Phoiniké à la fin du VI^e siècle et Çelebi a noté que la forteresse était fort gracieuse, mais toute petite. C'était la période des invasions barbares sur les territoires albanais, alors que les Arabes n'étaient pas encore arrivés en Espagne. Il est toutefois important de noter que Çelebi affirme : « Tous les habitants parlent albanais, ils ne connaissent pas le grec ». Cette affirmation est d'autant plus importante lorsqu'on la compare à la seconde édition du *Dictionnaire encyclopédique albanais* (2008) qui écrit : « Environ le quart de la population appartient à la minorité grecque ». Le témoignage de Çelebi est de poids pour argumenter que la minorité grecophone n'a pénétré dans le Sud de l'Albanie qu'après le XVII^e siècle.

En parlant de l'origine de l'albanais, Çelebi ajoute : « Quelques générations plus tard, ils ont peuplé ces montagnes abruptes et se sont mis à parler une langue qui est la leur ». Mais où auraient-ils trouvé le persan et comment l'auraient-ils conservé à Delvina pendant plusieurs générations : « afin de ne pas avoir les yeux crevés, ils avaient l'habitude de dire *Ar-na-bud* » ? Alors que l'on sait que les Arabes ont envahi les territoires de la Perse au milieu du VII^e siècle, après la mort de Mahomet et du calife Omar, la question se pose : quand avaient-ils réussi à apprendre le persan les 3 000 hommes avec lesquels Djabal-i Alhama avait fui de la Mecque ? Pour leur part, les Turcs ottomans sont arrivés en Perse au X^e siècle et, vraisemblablement, ils n'ont appris l'arabe et le persan qu'au XI^e siècle. Ces données ne sont pas seulement des curiosités historiques, mais elles doivent être prises en considération par ceux qui parlent aujourd'hui des emprunts orientaux en albanais, afin de ne pas franchir les bornes de l'histoire dont les dates sont connues. La cerise sur le gâteau des fantaisies de Çelebi c'est quand il affirme que Djabal-i Alhama est mort à Elbasan. Or, au VII^e siècle, la ville actuelle d'Elbasan portait un autre nom et elle était le centre d'un évêché : il est donc difficile d'y voir Djabal, un Arabe musulman.

De toute façon, selon Çelebi, à Elbasan « tout le monde parle albanais et la plupart connaissent bien même le turc, alors que les oulémas savent lire le persan. Le grec et le français sont pratiqués par

les marchands ». Indépendamment de quelque aberration compréhensible, Evliya Çelebi nous a ainsi donné un tableau de la situation linguistique des territoires albanais, je crois la première de ce genre, aussi est-il important pour l'histoire de la langue.

Le plus grand mérite de ce « touriste » du XVII^e siècle, comme certains l'ont appelé, est que, en portant un jugement sur l'albanais, il a décidé de recueillir quelques exemples de cette langue. Les érudits occidentaux n'assumeraient que bien plus tard cette tâche incontournable pour connaître un peuple et sa langue.

Il faut souligner entre temps que c'était la deuxième fois qu'un « touriste » étranger enregistrerait des mots et des expressions de l'albanais après le chevalier allemand Arnold von Harf qui avait débarqué à Ulqin et à Durrës en 1497 et dont il a souvent été écrit. Il est cependant surprenant de constater que, parmi ces deux poignées de mots enregistrés au gré du hasard à une distance temporelle de plus d'un siècle et demi par deux hommes appartenant à des cultures extrêmement différentes, on trouve une série de mots qui sont les mêmes : *a, bie, bukë, ha, kam, mirë, mish, ndeshë, pulë, se, të, ujë*, ainsi que les principaux numéraux. Et surtout la même formule de salutation : *mirëndeshtrasha*. Grâce à ce répertoire de mots qui a été remarqué seulement récemment dans le manuscrit de Çelebi, son nom fera partie de l'histoire de la lexicographie albanaise.

Robert Elsie a procédé à l'interprétation de la matière en albanais chez Çelebi dans un article publié en 1998 à Prishtina dans *Studime* n° 4. Cet article a été repris intégralement par Jup Kastrati en 2000. De même, ces interprétations ont été incluses par le traducteur dans l'édition de l'ouvrage en albanais en 2008. Or, à l'exception des cas où les mots sont clairs, accompagnés d'ailleurs de leur traduction en turc par Çelebi, l'autre matière qui présente des difficultés linguistiques à proprement parler, a été donnée avec des interprétations erronées de la part de R. Elsie. Aussi allons-nous les aborder intégralement ci-après.

Il faut reconnaître dès le début que R. Elsie ne connaît pas la notion des conditions paradigmatiques de la communication. Par conséquent, il n'a pas compris qu'il s'agit dans ces cas-là d'enregistrements effectués de la langue parlée, voire souvent de bouts de conversation. L'exemple le plus clair est celui avec le mot

aqi que R. Elsie prend pour *elb* « orge ». Ce dernier ajoute : « Alb. mod. *elb ti ke* ? Il ne semble pas y avoir de trace de la forme ancienne +*aqi* pour le standard *elb* ». La première question qui se pose est la suivante : pourquoi Çelebi se serait-il intéressé à l'orge à tel point qu'il a répété trois fois ce mot dans très peu de matière ? Un voyageur chevronné comme lui avait plutôt toutes les raisons de s'intéresser à l'avoine (alb. *tagji*) pour les chevaux. Voilà pourquoi ce mot *aqi* n'est autre qu'une forme mal enregistrée par Çelebi de *tagji*.

Deuxièmement, compte tenu du fait que ces mots ne sont pas détachés, mais font partie d'un dialogue noté par l'auteur. Si l'on reconstitue la scène de cette communication, on aura le dialogue suivant :

Le client : – *A ke tagji* ? (« As-tu de l'avoine ? »)

Le marchand : – *Nuk kam*. (« J'en ai pas. »)

Le client : – *Më bjer tagji, se ta shij kryet* ! (« Apporte-moi de l'avoine, sinon je t'écrase la tête ! »)

Le marchand : – *Për tynë zot, nuk kam tagji*. (« Je le jure par Dieu, je n'ai pas d'avoine ! »)

R. Elsie a traduit *aqi* par le turc *arpa* qui désigne l'orge en turc, mais qui peut prendre aussi le sens du fourrage tout comme l'alb. *tagji* désigne la nourriture en grains pour chevaux comprenant l'avoine, l'orge et le maïs.

Ci-après voici le répertoire de ces mots. La forme du mot en albanais actuel est suivie de celle, en caractères gras, enregistrée par Çelebi et, en italiques, des expressions où il est inclus. Ensuite il y a la traduction en turc, si elle est faite par l'auteur et, à la fin, mes explications et interprétations.

a : **a** - *aye sendos* ; *a ha buq* ; turc *ey*. Une particule d'interrogation qui apparaît déjà chez A. von Harf en 1497, ensuite même chez Gj. Buzuku en 1555.

amë : **tamu** - *tikifsati tamu* ; turc *ana*. Nom féminin; La finale *-u* a été employée par l'auteur à la place de *-ë*. Il a posé la question au sujet de trois mots successifs, c'est-à-dire « Comment dites vous : mère, sœur, épouse ? Il apparaît déjà chez Gj. Buzuku en 1555.

bie I : *aqi me be*; turc *getir*. Le verbe « apporter », mais Çelebi a employé *-e* au lieu de *-i*. Il apparaît déjà chez Gj. Buzuku en 1555.

bie II : *mir nistra nise*; turc *sabahin hayr*. Le verbe « frapper ». Voir **ndesh** ci-dessous. Il apparaît déjà chez A. von Harf en 1498 ensuite chez Gj. Buzuku en 1555.

bukë : **buq** - *a ha buq*; turc *ekmek*. L'auteur a posé la question sur trois mots – pain, eau, viande – aussi les donne-t-il l'un après l'autre. Il apparaît déjà chez A. von Harf en 1497, ensuite chez Gj. Buzuku en 1555.

burrë : *falemi mürre*; *baya mürre*; turc *adam*. Nom masculin, il est curieux de le voir noté avec *-y-*. La première consonne *m-* a du être entendue comme [mb]. Dans les deux cas, R. Elsie l'a présenté par erreur comme un pluriel. Chez Çelebi, en turc, il est au singulier dans les deux cas. Il apparaît dès 1555 chez Gj. Buzuku, ensuite en 1635 chez F. Blancus.

bythë : *tikifsati büti*; turc *götini*. Nom masculin, la finale est probablement un effort en vue de rendre la consonne *th*. Il apparaît depuis 1635 chez F. Blancus.

dele : **dele**; turc *qoyn*. Nom féminin. Il apparaît depuis 1555 chez Gj. Buzuku, ensuite en 1635 chez F. Blancus.

dy : **dü**. Au lieu de les traduire en turc, tous les numéraux sont accompagnés du chiffre respectif. L'auteur a demandé connaître de manière systématique les dix premiers chiffres. Il apparaît depuis 1497 chez A. von Harf, ensuite en 1555 chez Gj. Buzuku. En même temps, les dix premiers numéraux apparaissent identiques comme chez A. von Harf.

dhjetë : **dit**. Numéral ; voir aussi *dy*. Il a été difficile pour l'auteur de représenter la consonne *dh*. Il apparaît depuis 1497 chez A. von Harf, ensuite en 1555 chez Gj. Buzuku.

e : **e** - *enbahi*. Conjonction. R. Elsie l'a interprétée comme la particule d'interrogation *a*, même s'il ne résulte pas que Çelebi ait employé l'une pour l'autre. Le mot apparaît dès 1555 chez Gj. Buzuku, ensuite en 1635 chez F. Blancus.

falem : **falemi müre** ; turc *selam aleykum*. Verbe passif. La traduction en turc est faite par une formule en arabe. Il apparaît dès 1555 chez Gj. Buzuku, ensuite en 1635 chez F. Blancus.

gjashtë : **gast**. Numéral ; voir aussi *dy*. L'édition de 2000 écrit par erreur *gasht*. Il apparaît depuis 1498 chez A. von Harf, ensuite en 1555 chez Gj. Buzuku.

ha : *a ha buq* ; **hak mut** ; turc *yer misin*. Verbe transitif. L'expression signifie « veux-tu manger du pain ? » et non pas « manges-tu du pain ? », comme dit R. Elsie, une question qui n'a pas de sens. Il apparaît depuis 1497 chez A. von Harf, ensuite en 1555 chez Gj. Buzuku.

hundë : *u piriste bhund* ; turc *burnuna*. Nom féminin avec la préposition *mbë*. Il apparaît depuis 1555 chez Gj. Buzuku, ensuite en 1635 chez F. Blancus.

ja : **baya** ; turc *ge*. Une interjection de la langue parlée, signifiant *eja* « viens ! » et dont la forme élargie est *jakë*. Curieusement, elle est absente au *Fjalori i gjuhës së sotme shqipe* (« Dictionnaire de l'albanais contemporain ») de 1980. R. Elsie a donné cette expression comme *pa eja burra*, alors qu'il faudrait dire *pa ja burrë*.

jam : **aye** ; *qu qije* ; turc *idin* ; dans le premier cas, le verbe est absent en turc. Verbe passif. Il faut croire que cette graphie cherche à rendre *kje*, selon la prononciation dans le parler de Shkodra. Il apparaît depuis 1555 chez Gj. Buzuku, ensuite en 1635 chez F. Blancus.

kam : *te ki* ; *nuku qam* ; turc *var* ; *dur*. Verbe transitif. Il apparaît depuis 1498 chez A. von Harf, ensuite en 1555 chez Gj. Buzuku.

katër : **qotra**. Numéral ; voir aussi *dy*. Cette forme est due à l'influence de la prononciation caractéristique de Shkodra. Il apparaît depuis 1498 chez A. von Harf, ensuite en 1555 chez Gj. Buzuku.

ku : **qu qiye** ; turc *nerede*. Adverbe. Il apparaît depuis 1555 chez Gj. Buzuku, ensuite en 1635 chez F. Blancus.

mbahem : **enbahi** ; turc *ho misin*. Verbe passif. Il apparaît depuis 1555 chez Gj. Buzuku, ensuite en 1635 chez F. Blancus.

më : **bhund** ; turc *burnuna*. Préposition, apparemment entendue comme *mb' hundë* par Çelebi. Elle apparaît depuis 1555 chez Gj. Buzuku, ensuite en 1635 chez F. Blancus.

mirë : **miliserde**. Adverbe faisant partie de la formule de salutation : *mirë se erdhe*. La deuxième fois chez : **mir nistra nise** – voir plus loin chez **ndeshë**. Il apparaît depuis 1498 chez A. von Harf, ensuite en 1555 chez Gj. Buzuku.

mish : **mis** ; turc *et*. Nom masculin. Il apparaît depuis 1498 chez A. von Harf, ensuite en 1555 chez Gj. Buzuku.

mizuni : **mizuni**. Mot peu clair. La traduction en turc faisant défaut, il est difficile de l'élucider. Cependant, la supposition de R. Elsie qu'il peut s'agir de *të falem shumë* est hors de question. On trouve avant chez Çelebi *falemi burrë*, ce qui ne justifierait pas cette déformation. Une hypothèse pourrait être *bela më zuni*.

mjaltë : **miyalt** ; turc *bal*. Nom neutre. Il apparaît depuis 1555 chez Gj. Buzuku, ensuite en 1635 chez F. Blancus.

motër : **motra**; turc *qiz qarindas*. La forme turque serait *kiz karde* . Nom féminin. Il est très intéressant de noter que F. Blancus aussi a donné le mot en turc : *motra, kiskardash*. Il apparaît depuis 1555 chez Gj. Buzuku.

mut : *hak* **mut** ; turc *boq*. Il apparaît depuis 1635 chez F. Blancus.

ndeshë : **nistra nise** ; turc *sabahin hayr*. Il a été difficile pour Çelebi de transcrire la formule de salutation *mirë ndeshë të rashë*, dans le sens: « que notre rencontre soit de bonne augure ! ». Le plus intéressant c'est que la même expression est enregistrée aussi par Arnold von Harf en 1498 : *mirenestrasse = guden morgen*. La correspondance de la traduction turque avec celle allemande, puisque dans les deux cas il y a le mot « matin », pourrait signifier qu'il s'agissait d'une formule employée le matin. C'est comme ça qu'elle apparaît aussi chez F. Maria da Lecce en 1716, avec la traduction italienne *buona mattina*, comme l'a souligné K. Kamsi.

nëntë : **nand**. Numéral ; voir aussi *dy*. C'est a forme du parler de Shkodra. Il apparaît depuis 1498 chez A. von Harf, ensuite en 1555 chez Gj. Buzuku.

nuk : **nuku gam** ; turc *yok dur*. Particule de négation. R. Elsie note que la forme « *nuku* apparaît actuellement surtout dans le dialecte méridional de Korça », or ce n'est pas vrai. À partir de Buzuku, chez les auteurs du Nord il y a *nukë*. C'est ce que Çelebi a enregistré et, tout comme chez *amë*, il a employé ici *u* pour *ë*.

një : **ñe**. Numéral ; voir aussi *dy*. Se lit comme *nji*. Il apparaît depuis 1498 chez A. von Harf, ensuite en 1555 chez Gj. Buzuku.

pa : **baya** ; turc *ge*. Particule. Vraisemblablement, il s'agit de la première inscription de cette particule.

pala : **pala mizuni**. Un mot peu clair, tout comme *mizuni* (voir ci-dessus). La traduction en turc du groupe de mots faisant défaut, il est difficile de l'élucider. Une hypothèse pourrait être *bela më zuni*.

pesë : **pens**. Numéral ; voir aussi *dy*. La graphie est un autre effort en vue de rendre la prononciation du parler de Shkodra. Il apparaît depuis 1498 chez A. von Harf, ensuite en 1555 chez Gj. Buzuku.

për : **përtuni zoti** ; turc *Allah haqqyçün*. Une préposition qui apparaît depuis 1555 chez Gj. Buzuku, ensuite en 1635 chez F. Blancus.

pirdhem : **u piriste** ; turc *yelleneyim*. Verbe passif, ici au mode optatif *u pjerdhsh* et pas comme le présente R. Elsie *të pjerdhsha bhund*, puisque *u* ne peut pas être lu comme *të*. C'est la première apparition de ce mot, car on le retrouve dans des dictionnaires bien plus tard, peut-être pour la première fois chez K. Kristoforidhi.

pulë : **pul** ; turc *tavûq*. Nom féminin. Il apparaît depuis 1498 chez A. von Harf, ensuite en 1635 chez F. Blancus.

qi : **tikifsati** ; turc *edeyim*. Verbe transitif au mode optatif. C'est la première apparition de ce mot, car on le retrouve dans des dictionnaires bien plus tard, peut-être pour la première fois chez K. Kristoforidhi. Probablement l'injure *të qifsha ty*.

qurd : *tesin* **qurd** ; turc *basin yararın*. Un mot peu clair. La traduction en turc signifie « blesser », ce qui pourrait suggérer une menace : « sinon je t'écrase la tête ! »

rrush : **rus** ; turc *üzüm*. Il apparaît depuis 1555 chez Gj. Buzuku, ensuite en 1635 chez F. Blancus.

se : **miliserde**. Conjonction. Dans la formule de salutation *mirë se erdhe* « sois le bienvenu ! ». Il apparaît depuis 1497 chez A. von Harf, ensuite en 1555 chez Gj. Buzuku.

shëndoshë : *aye* **sendos** ; turc *ey ho misin*. Adverbe. Il apparaît comme thème depuis 1555 chez Gj. Buzuku, ensuite comme adverbe en 1635 chez F. Blancus.

shin : **teshin** ; turc *yararın*. Verbe transitif. Un mot peu clair, peut-être même *të shij kryet* ; voir aussi **qurd**.

shoqe : **soke** ; turc *avret*. Nom féminin employé dans le sens « femme, épouse ». De même dans la formule d'injure : **tikifsati soke**. Le mot apparaît pour la première fois tardivement, peut-être chez Kristoforidhi.

shtatë : **istat**. Numéral ; voir aussi *dy*. La voyelle initiale *i-* est due soit à une confusion avec le numéral ordinal *i shtatë*, soit à un ajout d'après la phonétique du turc devant les mots commençant par *s*. Il apparaît depuis 1498 chez A. von Harf, ensuite en 1555 chez Gj. Buzuku.

tagji : **aki** - *aki te ki, aki me be, nuku kam aki*; turc *arpa*. Nom féminin. R. Elsie n'a pas compris le mot et, partant du turc, considère qu'il s'agit de « orge », et ajoute : « Il ne semble pas y avoir de trace de la forme ancienne +*aqi* pour le standard *elb* ». Même en turc, le mot désigne le fourrage pour les animaux, dont fait partie aussi l'orge. C'est probablement la première apparition de ce mot, car on le retrouve dans des dictionnaires bien plus tard, au XX^e siècle.

tetë : **tet**. Numéral ; voir aussi *dy*. Il apparaît depuis 1498 chez A. von Harf, ensuite en 1555 chez Gj. Buzuku.

të : **t** - *nistra, tesin, tikifsati*. Forme brève du pronom personnel de la deuxième personne singulier. Il apparaît depuis 1498 chez A. von Harf, ensuite en 1555 chez Gj. Buzuku.

ti : *aqi te ki, tikifsati*. Pronom personnel de la deuxième personne singulier. Il apparaît depuis 1555 chez Gj. Buzuku, ensuite en 1635 aussi chez F. Blancus.

tre : **tiri**. Numéral au féminin ; voir aussi *dy*.

ujë : **uy** ; turc *su*. Il apparaît depuis 1498 chez A. von Harf, ensuite en 1555 chez Gj. Buzuku.

vij : **miliserde**. Verbe intransitif dans la formule de salutation *mirë se erdhe* « sois le bienvenu ! ». Il apparaît depuis 1498 chez A. von Harf, ensuite en 1555 chez Gj. Buzuku.

ynë : **pörtuni zot**. Pronom possessif. Dans le serment *për tynë zot*. Il apparaît depuis 1555 chez Gj. Buzuku, ensuite en 1635 chez F. Blancus.

zot : **zoti** (deux fois) ; turc *Allah*. Nom masculin. Il apparaît depuis 1555 chez Gj. Buzuku, ensuite en 1635 chez F. Blancus.

D'autre part, de façon trop peu scientifique, R. Elsie a considérée l'expression **iç qivirdim** comme un groupe de mots de l'albanais et l'a accompagnée d'une interprétation invraisemblable en albanais comme *i shkërdhyem*, en y trouvant même une terminaison

guègue –*yem*. Il s'agit d'une insulte en turc, qui est accompagnée aussi du turc *pust gidi* signifiant « espèce de salaud ! ».

À cet égard, on peut tirer certaines conclusions. E. Çelebi a enregistré plusieurs mots et expressions qu'il a jugés nécessaires pour un voyageur traversant l'Albanie, c'est-à-dire comme une partie de ce guide de voyage qu'est son livre. C'est dans ce but qu'il a recueilli de manière assez systématique des salutations, des serments, des insultes, des extraits de conversation lors d'un achat, ainsi que quelques catégories de mots comme les numéraux, les aliments ou les noms de parenté. Compte tenu de quelques éléments folkloriques, il peut être considéré comme un successeur de F. Blancus. Il y a quelques 55 unités particulières, certaines répétées et certaines même dans des groupes de mots, 16 phrases en tout. Très peu d'unités de l'albanais apparaissent pour la première fois dans cet ouvrage. Pour la plupart, elles se retrouvent avant lui depuis 1498 chez A. von Harf ou en 1555 chez Gj. Buzuku. Le plus intéressant c'est la correspondance de ces enregistrements avec les mots de chez A. von Harf, ainsi que leur nombre presque identique, étant donné que von Harf compte environ 59 unités. Si l'on peut comprendre qu'il s'agisse des dix premiers numéraux, il y a encore une douzaine d'autres mots, c'est-à-dire au total 30 % de ces peu d'enregistrements de von Harf que l'on retrouve aussi chez Çelebi. Certaines de ces unités restent indéchiffrables. La plupart des mots et expressions sont accompagnés de leur traduction en turc, comme dans un guide de conversation s'adressant aux voyageurs ou un début de vocabulaire albanais-turc. Malgré les difficultés de transcription de l'albanais, on y relève clairement des phénomènes phonétiques caractérisant le parler de Shkodra. L'interprétation faite de la part de R. Elsie souffre de graves erreurs.

Le troisième voyage de Çelebi en Albanie a été le plus long. Il a traversé un plus grand nombre de centres habités allant de Delvina, dans le Sud profond, jusqu'à Elbasan, au centre du pays, et ensuite à Pogradec à l'est. On a cette fois-ci un texte plus vaste qui fait partie du volume huit (La Roumélie, 1667-1670) et les descriptions de l'auteur sont visiblement plus détaillées. Il a consacré une attention particulière à trois villes importantes : Gjirokastra, Berat et Elbasan.

Après avoir qualifié la citadelle de Gjirokastra de majestueuse et renommée, Çelebi descend aux maisons de la vieille ville. Voici ses propos : « Chacune de ces maisons joliment bâties est dotée d'une tour. Leurs cours sont entourées de murs construits avec une sorte de granit blanc, taillé par des maîtres tailleurs de pierres comme si c'étaient des briques d'Ankara faites d'une seule pâte. De telles enceintes se trouvent aussi bien dans les maisons des riches que dans celle des pauvres. On ne trouve de telles pierres taillées orthogonalement nulle part au monde à l'exception des villes de Tire et de Manisa en Anatolie ».

Çelebi est tellement surpris par le mode de vie, les us et coutumes des habitants, qu'il décrit de façon détaillée « une curieuse coutume », un rite d'inhumation et de commémoration des morts. D'après lui, les habitants de Gjirokastra commémorent par des pleurs leurs proches décédés même après quarante ou cinquante ans, parfois même après quatre-vingts ans ; ils engagent des pleureuses professionnelles et les dimanches il est impossible de rester en ville à cause des gémissements. D'où aussi le nom de « ville des lamentations ».

En contemplant de loin Berat pour la première fois, Çelebi l'appelle « la ville prospère et entourée d'enceintes de la Belgrade albanaise ». Tout comme pour les autres villes, il commence par une description détaillée de la forteresse aux murailles entières et solides de pierre taillée et polie. Les pierres de fondation près de la première porte d'entrée – précisons-le, ils datent d'il y a 2400 ans – lui ont semblé grands comme des éléphants. Il affirme que de telles pierres ne se trouvent qu'à Hébron, près de Jérusalem, et à la forteresse de Bender, sur le Dniestr. Il s'est promené à travers les quartiers de Berat, au milieu des maisons d'habitation, des auberges, des places de festivités, des mosquées, des tekkés, des hammams, des jets d'eau. Il est ébahi d'émerveillement :

« Au milieu de ce bazar, on voit une grande place avec une merveille, une grande tour d'horloge... La tour d'horloge est si éblouissante qu'on ne trouve pas les mots pour la décrire ; pour y croire, il faut la voir de ses propres yeux. »

Les cloches qui sonnent les heures peuvent être entendues à une journée de marche. L'auteur a une nouvelle fois choisi les

épithètes au sujet du pont de Gorica sur l'Osum. Il le trouve magnifique et sans pareil. Le seul pouvant se comparer à lui serait le pont à une seule arche que le sultan Suleyman a fait construire sur la Drina à Fo a du vilayet d'Herzégovine. D'un intérêt particulier sont aussi les lignes suivantes :

« À proximité de ce bazar il y a six cafés, chacun peint et décoré comme si c'était un temple chinois. Certains d'entre eux se situent sur la rive du fleuve qui traverse la ville au milieu ; d'autres se baignent dans l'eau, d'autres viennent pêcher, d'autres encore se réunissent entre amis pour un brin de causerie sur des questions religieuses ou laïques. Il y a là beaucoup de poètes et d'écrivains érudits et dotés de connaissances très vastes. »

Aujourd'hui, il y a un débat assez vif concernant un courant littéraire particulier qui s'est développé en Albanie notamment aux XVIII^e-XIX^e siècles sous l'influence de la poésie orientale. Connue sous le nom de littérature des beytedjis, il est rebaptisé récemment comme l'aljamiada albanaise, une littérature locale en écriture arabe et largement appuyée sur la culture islamique. J'aurais préféré l'appeler plus exactement comme une littérature orientaliste. On y trouve la présence de toutes les formes de la poésie orientale : diwan, mouraba, ilahi, qasida, ghazal. Un fait qui retient l'attention est aussi que cette production a permis aux Albanais de connaître également l'œuvre d'éminents poètes orientaux comme Firdoussi, Roumi, Fuzuli, Suleyman Çelebi, Ziya' al Din Nahshabi, Djami, Al-Bousiri. À Gjirokastra aussi, l'auteur constate que tout le monde sait lire le persan. Alors qu'à Elbasan, à la mosquée du Roi, « des milliers de poètes sont venus pour s'efforcer à qui mieux mieux de montrer une plus grande maîtrise de versification que l'autre, aussi les murs exceptionnellement plats, lisses et pleins de lumière sont-ils couverts d'innombrables créations artistiques ». Les tableaux vivants laissés par E. Çelebi font revivre l'atmosphère authentique obtenue et cultivée par ce courant et cela me fait penser que ces fragments de l'ouvrage de Çelebi pourraient servir parfaitement d'introduction dans les livres d'histoire de la littérature pour présenter la versification des auteurs orientalistes albanais.

Sous la plume de Çelebi, l'ancienne forteresse d'Elbasan se présente comme une vedette du monde et Elbasan comme une vedette

de l'Albanie. Même si nous ne disposons pas d'autres données historiques dans ce sens, selon le célèbre auteur de descriptions de voyages, « d'innombrables philosophes et magiciens des temps passés se sont installés pour habiter dans cette ville et l'ont fait épanouir ». À Elbasan, l'auteur du *Seyahatname* trouve l'occasion pour mettre en évidence l'hospitalité renommée des Albanais. Selon lui, les portes de toutes ces maisons étaient ouvertes jour et nuit, d'ailleurs, aux porches de plusieurs d'entre elles on avait écrit deux vers en arabe :

« L'honneur d'une maison dépend du maître du logis,
Tandis que l'honneur du maître du logis dépend de sa propre
générosité ».

D'après son commentaire, les maîtres du logis dans cette ville trouvaient honteux de fermer les portes et de rester ainsi sans hôtes ou de prendre leurs repas tout seuls. « Cela fait quarante ans que je voyage, mais je n'ai jamais vu de bonté pareille », écrit Çelebi.

Bien qu'il s'agisse d'un chroniqueur qui a écrit une prose documentaire, toute son œuvre laisse apercevoir un attrait pour la poésie. Dans cette atmosphère, il ne pouvait pas manquer d'avoir une étincelle d'inspiration poétique. Pour conclure, j'aimerais citer justement un distique qui lui a été inspiré spontanément après avoir été pénétré par l'esprit de cette ville que les chroniqueurs de l'époque avaient baptisée comme la Demeure des Poètes. En visitant la mosquée de Sinan Pacha, construite à la fin du XV^e siècle et que l'on appelle aujourd'hui la mosquée du Roi, la plus grande et la plus ancienne de cette ville, l'infatigable voyageur s'est émerveillé en voyant que les façades extérieures de ses quatre murs étaient couvertes de distiques : « des poésies, des quasidas, des hadiths et des monostiques, écrits sur les murs par des voyageurs venus de Turquie, d'Arabie et de Perse, chacun de sa propre main, en calligraphie. Si elles étaient recueillies toutes ensemble, les inscriptions auraient constitué cent volumes. Dans cette mosquée sont venus des milliers de poètes qui se sont efforcés à qui mieux mieux de se déchaîner avec une plus grande maîtrise de versification que l'autre ». Alors il a pris le courage de signer : « Écrit par le voyageur à travers le monde, Evliya, à l'an 1670 ».

Le *Seyhatname* est un guide authentique de l'Albanie et du Kosovo à la seconde moitié du XVII^e siècle. Grâce à ses notes détaillées et systématiques sur tout ce que l'auteur a vu de ses propres yeux, cet ouvrage peut être considéré comme la toute première encyclopédie des pays albanais.

CRITIQUE ET BIBLIOGRAPHIE

LA REVUE *STUDIME HISTORIKE* A 50 ANS

La revue scientifique *Studime historike* (« Études historiques ») est un organe de l'Institut d'Histoire du Centre des Études albanologiques, spécialisé notamment à la publication d'articles concernant l'histoire du peuple albanais depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, des exposés présentés lors de diverses manifestations scientifiques (conférences, symposiums, etc.), des documents d'archives d'une importance particulière, des mémoires et d'autres matériaux choisis de nature historique, ainsi que des informations sur des activités scientifiques organisées par l'Institut d'Histoire ou rassemblant des chercheurs de cet institut. Elle fournit également des informations sur les publications de l'Institut, sur des personnalités de son domaine d'intérêt, où il s'agit non seulement d'Albanais, mais aussi d'albanologues étrangers.

Le premier numéro de *Studime historike* a paru en 1964, succédant à la revue *Buletin i Institutit të Studimeve* (« Bulletin de l'Institut d'Études ») de 1947, puis à la revue *Buletin i Institutit të Shkencave* (« Bulletin de l'Institut des Sciences ») paru entre 1948 et 1952, ensuite à la revue *Buletin për shkencat shoqërore* (« Bulletin des sciences sociales ») paru de 1952 à 1957 et finalement à la revue *Buletin i Universitetit të Tiranës – seria e shkencave shoqërore* (« Bulletin de l'Université de Tirana – série des sciences sociales ») publiée de 1957 à 1964.

Le premier précurseur de *Studime historike*, le « Bulletin de l'Institut d'Études », était la première revue scientifique de l'Albanie de l'après-guerre. Comme l'indique son nom, il était publié par

l'Institut d'Études créé en 1946 en tant que premier établissement de recherche scientifique du pays après la Seconde Guerre mondiale. Cet institut comptait une section pour la linguistique, la littérature et l'histoire. La revue a paru sous ce nom pendant un seul numéro, pour s'appeler ensuite « Bulletin de l'Institut des Sciences » l'Institut d'Études s'étant transformé en Institut des Sciences qui comptait lui aussi des sections de linguistique, de littérature et d'histoire. En 1952, « Bulletin de l'Institut des Sciences » a été divisé en un « Bulletin des sciences naturelles » et un « Bulletin des sciences sociales ». Ce dernier traitait de questions de linguistique, d'histoire, d'archéologie, d'ethnographie, etc., et ses articles étaient accompagnés d'un résumé en français.

En 1955, les sections des sciences sociales ont fusionné donnant ainsi naissance à l'Institut d'Histoire et de Linguistique qui, de 1957 à 1972, était encadré à l'Université de Tirana. De 1955 à 1972, cet institut rassemblait les sections de linguistique, de littérature, d'histoire, de sociologie et d'économie qui avaient opéré dans le cadre de l'Institut des Sciences. À partir de 1957, l'Institut a donc publié le « Bulletin de l'Université de Tirana –série des sciences sociales » et ce n'est qu'en 1964 qu'a commencé la publication de deux revues scientifiques séparées, *Studime historike* et *Studime filologjike* (« Études philologiques »), chacune paraissant trimestriellement.

La création de l'Académie des Sciences en 1972 a conduit à une réorganisation des instituts scientifiques. L'Institut d'Histoire et de Linguistique s'est ainsi scindé en deux instituts, celui d'Histoire et celui de Linguistique et de Littérature. À partir de 1973, la revue *Studime historike* est devenue ainsi une propriété de l'Institut d'Histoire et a continué sa parution trimestrielle. En 1979, le nombre des secteurs de l'Institut d'Histoire est passé de cinq à sept. Parallèlement aux secteurs existants (Histoire médiévale, Renaissance nationale, Indépendance, Lutte de libération nationale et socialisme), un Secteur de l'Histoire ethnique et un Secteur de l'Histoire du Kosovo ont vu le jour. L'activité scientifique de ces secteurs qui rassemblaient environ trente-cinq chercheurs était publiée régulièrement dans la revue *Studime historike*. Les articles étaient

accompagnés d'un résumé en français, une langue qui, dans les années 1990, allait être remplacée par l'anglais.

Après 1991, compte tenu des circonstances de la transition politique du pays, le nombre de chercheurs et de personnel auxiliaire s'est sensiblement réduit à l'Institut d'Histoire. À l'issue de la réforme de 2008 qui a détaché cet institut de l'Académie des Sciences pour l'inclure dans le Centre des Études albanologiques, nouvellement créé, on n'y comptait plus que seize chercheurs organisés en trois départements (Moyen-Âge et Renaissance nationale, Période de l'indépendance et Histoire contemporaine) et quelques employés auxiliaires travaillant essentiellement à la Bibliothèque albanologique et aux Archives de l'Institut qui – il faut le souligner – continuent d'être particulièrement riches en documents uniques et qui ont été heureusement conservées avec fanatisme.

Dans ces nouvelles circonstances, la publication de la revue *Studime historike* a repris après une interruption de deux ans (le n° 3-4/1991 n'a paru qu'en 1994), d'abord une seule fois par an (1992, 1993, 1994, 1995, 1996 et 1997) et ensuite deux fois par an, chaque numéro comptant 250 à 300 pages. L'objectif actuel est non seulement de consolider le caractère purement historique de la revue, mais aussi d'augmenter le nombre d'articles écrits par des chercheurs de l'Institut, de diversifier davantage les rubriques, d'attirer toujours plus de collaborateurs externes de qualité, ainsi que d'assurer le soutien financier nécessaire pour revenir à la publication de trois ou quatre numéros par an.

Bref, depuis sa fondation en 1964, la revue *Studime historike* a paru 151 fois, atteignant un volume global d'environ 38 000 pages d'études et de documents relatifs à l'histoire nationale albanaise.

D'après une règle qui réservait le poste de rédacteur en chef ou de personne responsable de la revue au directeur de l'Institut d'Histoire, au fil des ans cette publication a été dirigée par Stefanaq Pollo (de 1964 à 1991), Kasem Biçoku (1994-1996), Ana Lalaj (1997-2005), Marenglen Verli (2005-2007), Beqir Meta (de 2008 jusqu'à présent). Au cours des 50 ans d'existence, du conseil de rédaction de la revue ont fait partie Aleks Buda (rédacteur en chef adjoint), Deko Rusi, Gani Strazimiri, Luan Omari, Mentar Belegu, Petro Lalaj, Rrok Zojzi, Selim Islami, Zija Xholi, Muin Çami

(rédacteur en chef adjoint), Hasan Ceka, Ndreçi Plasari, Viron Koka, Vladimir Misja, Aleksandër Meksi, Kiristaq Prifti (rédacteur en chef adjoint), Arben Puto, Besim Bardhoshi, Dervish Gjiriti, Koço Bozhori, Dhorka Dhamo, Myzafer Korkuti, Shyqyri Ballvora, Selami Pulaha (rédacteur en chef adjoint), Stavri Naçi, Iliaz Fishta (rédacteur en chef adjoint), Gazmend Shpuza, Veniamin Toçi, Xhemil Frashëri, Xhelal Gjeçovi, Luan Malltezi, Lefter Nasi, Dilaver Sadikaj, Hysni Myzyri (rédacteur en chef adjoint), Ferit Duka, Pëllumb Xhufi, Demir Dyrmishi, Fatmira Musaj, Hamit Kaba, Enriketa Kambo, Muharrem Dezhgiu, Dritan Egro, Ledia Dushku, Sonila Boçi, Edmond Malaj, etc.

D'éminentes personnalités de l'historiographie albanaise ont contribué jusqu'à ce jour à la revue. Parallèlement aux membres du conseil de rédaction, on y voit les signatures de Kristo Frashëri, Zija Shkodra, Theofan Popa, Petraq Pepo, Ligor Mile, Paskal Milo, Petrika Thëngjilli, Ahmet Kondo, Franklin Xega, Hëna Spahiu, Dhimosten Budina, Kolë Luka, Frano Prendi, Bep Jubani, Zhaneta Andrea, Apostol Kotani, Iljaz Gogaj, Thoma Murzaku, Filip Liço, Vehxhi Buharaja, Zef Valentini, Mikel Prenushi, Hysni Daja, Piro Thomo, Mediha Shuteriqi, Dhimitër Andoni, Petro Shapo, Stilian Adhami, Qamil Hasani, Aleksandra Mano, Osman Myderizi, Aleko Harxhi, Drita Mehmeti, Skënder Anamali, Spiro Shkurti, Abaz Dojaka, Zef Prela, Faik Lama, Burhan Çiraku, Kaliopi Naska (Karabeci), Aleks Luarasi, Shaban Çollaku, Pranvera Bogdani (Novi), Përparime Huta (Menga), Nezir Bata, Zihni Haskaj, Mark Tirta, Hysen Kordha, Fatmira Rama, Valentina Duka (Kolçe), Zamir Shtylla, Jani Sota, Sokol Gjermani, Ksenofon Krisafi, Pranvera Dibra, Faik Qytyku, Liri Shimani, Ariste Jano, Turhan Shilegu, Xhevat Repishti, Zana Lito, Aurela Anastasi, Ilir Ushtelenca, Luan Zelka, Nestor Nepravishita, Pal Doçi, Dhimitër Dishnica, Nelson Çabej, Vangjel Kasapi, Qazim Xhelili, Ilira Çaushi, Shyqyri Hysi, Kujtim Nuro, Irakli Koçollari, Bajram Xhafa, Marenglen Kasmi, Hajredin Isufi, Adem Bunguri, Teodor Kareco, Sami Repishti, Klara Kodra, etc., etc.

Dans ce cadre, il faudrait rappeler aussi les chercheurs albanais ou d'origine albanaise vivant hors les frontières de la République d'Albanie, qui ont été présents sur les pages de la revue à

partir de 1981 et en particulier au cours de ces vingt dernières années, tels que Ali Hadri, Rexhep Qosja, Gazmend Zajmi, Sabit Uka, Aleksandër Stipçeviq, Thoma Kaçorri, Gelcu Maksutoviç, Françesko Altimari, Nexhip Alban, Pajazit Nushi, Fehmi Agani, Ymer Jaka, Emin Pllana, Masar Kodra, Hakif Bajrami, Muhamet Shatri, Ramiz Abdyli, Izber Hoti, Jusuf Bajraktari, Selim Daci, Zef Mirdita, Syrja Popovci, Emine Bakalli, Fehmi Rexhepi, Iliaz Rexha, Haki Kasumi, Musa Limani, Hysen Ibra, Skënder Rizaj, Flamur Hadri, Shkëlzen Raça, Sabile Basha (Keçmezi), Jusuf Osmani, Jahja Drançolli, Fehmi Pushkolli Fehari Ramadani, Muzafer Bislimi, Memli Krasniqi, Muhamet Mala, Frashër Demaj, Sabit Syla, etc.

La revue *Studime historike* n'a pas manqué de publier aussi des auteurs étrangers comme Alain Ducellier, Victoria Puzanova, Rusi Stoikov, Jens Reuter, Michael Schmidt-Neke, Josef Mac rek, Carl Göllner, Dániel György, Ya ar Yücel, Hikmet Süzer, Feyzio lu, Georgia Kretsi, Katerina Todoroska, Selda Kılıç, Orhan Kolo lu, etc.

Les articles publiés par tous ces auteurs à la revue *Studime historike* au cours de ces 50 ans ont abordé des aspects importants de l'historiographie albanaise, liés aux moments culminants de l'histoire du peuple albanais. Dans ce cadre, une attention particulière a été attachée aux périodes de la Renaissance nationale, de la proclamation de l'indépendance, de la consolidation et de la démocratisation de l'État albanais, de la résistance antifasciste durant les années de la Seconde Guerre mondiale, de la résistance anti-ottomane au XV^e siècle, notamment sous la direction de Georges Kastriote-Skanderbeg, et ainsi de suite.

Il faut toutefois reconnaître qu'il n'est pas rare de constater que la recherche scientifique en Albanie et, par conséquent, les articles publiés dans la revue *Studime historike* ont subi des déformations quant à leur thématique et à leur contenu en raison des schémas idéologiques et de la censure imposé par l'appareil du Parti du travail d'Albanie. Les principes marxistes concernant le rôle négatif de la religion, la lutte des classes, le rôle des masses populaires, etc. exerçaient leur diktat sur le travail des historiens non seulement dans l'analyse et l'interprétation des évènements, mais aussi dans le choix de documents.

La censure politique était particulièrement lourde concernant les sujets liés à l'histoire du XX^e siècle, notamment celle de la Seconde Guerre mondiale, où il était impossible de s'écarter des jugements exprimés par Enver Hoxha. Indépendamment de ces obstacles, la revue a publié des études qui constituaient un bond qualitatif pour l'historiographie albanaise. D'une grande importance étaient les travaux des archéologues et des chercheurs en matière de préhistoire qui, pendant plusieurs années, ont été attachés à l'Institut d'Histoire et faisaient ainsi publier leurs articles dans la revue *Studime historike*. Grâce à ces études, l'histoire des Illyriens depuis leurs origines jusqu'à la veille du Haut Moyen-Âge a sensiblement été éclairée, atteignant ainsi un niveau sans précédent.

D'autre part, les articles publiés dans la revue ont pu éclairer l'histoire du Haut Moyen-Âge sur les territoires albanais, en argumentant la présence des Albanais anciens sur les mêmes territoires actuels, ce qui a rejeté les points de vue soutenant le contraire qui avaient surgi dans quelque historiographie étrangère. Divers articles ont abordé l'histoire des formations politiques médiévales des Albanais, notamment de la Principauté d'Arbanon, ont argumenté le caractère albanais de la Principauté des Balsha et ont éclairé en particulier la création du premier État indépendant albanais de Skanderbeg.

Les chercheurs de l'Institut d'Histoire ont présenté sur les pages de la revue une nouvelle vision concernant une période de presque trois siècles (du XV^e au XVII^e siècle) qui était jusque-là sombre, abordant le sujet sous de multiples aspects et apportant des informations de nature politique, économique, sociale et culturelle. De même, les connaissances sur les grands pachaliks albanais de la fin du XVIII^e jusqu'au début du XIX^e siècle ont été portées à un autre niveau et des études précieuses ont été publiées concernant les débuts, le caractère, la dynamique et les dimensions de la Renaissance nationale albanaise. Grâce à ces études, il a été prouvé que la Renaissance nationale était non seulement un mouvement littéraire, mais tout d'abord un mouvement de libération nationale, démocratique et inspiré des idées Lumières, semblable aux mouvements qui ont gagné les autres peuples des Balkans, et qui visait à créer l'État national.

Les études relatives à l'histoire de l'Albanie après la proclamation de l'indépendance nationale ont été particulièrement nombreuses sur les pages de la revue et ont abordé des sujets des plus divers : la proclamation de l'indépendance en 1912, la question albanaise à la Conférence de Londres en 1913, les développements politiques et militaires en Albanie durant la Première Guerre mondiale (1914-1918), le gouvernement du prince de Wied (1914), les attitudes à l'égard de la question albanaise à la Conférence de la Paix à Paris (1919-1920), les événements des Congrès de Durrës et de Lushnje (1920), la guerre pour la libération de Vlora (1920), les confrontations politiques intérieures entre 1921 et 1924, la République des années 1925-1928, le Royaume des années 1928-1939, les aspects de la vie économique et sociale, la politique extérieure de l'Albanie entre les deux guerres, etc.

La politisation a été plus sensible dans les études qui concernaient la Seconde Guerre mondiale et la période du régime communiste. On y constate une glorification du culte d'Enver Hoxha et du PCA/PTA, un dénigrement des opposants, une surévaluation du rôle du PCA pendant la Lutte antifasciste de libération nationale, ainsi qu'une apologie de l'activité politique, économique, sociale, culturelle, etc., du régime qui a dominé l'Albanie durant la période allant de 1945 à 1991.

Dans les années 1980, la revue *Studime historike* a commencé à publier aussi des articles écrits par des chercheurs de l'Institut d'Histoire sur l'histoire du Kosovo et des autres territoires albanais détachés de l'État national à la suite des décisions de la Conférence de Londres de 1913. Graduellement, elle a promu également des chercheurs albanais vivant au Kosovo et en Macédoine. En particulier au cours des vingt-quatre dernières années, le nombre des auteurs et la diversité des thèmes concernant les cent ans d'histoire des territoires albanais en dehors de l'Albanie ainsi que la diaspora ont sensiblement augmenté. De même, les thèmes concernant les minorités ne sont plus tabou. De la sorte, avec une étendue géographique faisant un objet d'étude tout l'univers albanais du XX^e siècle, la revue a traité des questions liés à la situation des Albanais au Kosovo, en Tchamérie et ailleurs, à la politique suivie à leur égard par les milieux dirigeants de la Serbie, du Monténégro, de la Grèce,

du Royaume yougoslave et de la République fédérative socialiste de Yougoslavie, voire même aux organisations, à la résistance et aux personnalités albanaises des territoires en question, etc.

Depuis les années 1990, suite à l'instauration du pluralisme politique en Albanie, à la désagrégation de la RFS de Yougoslavie et à l'indépendance du Kosovo, ainsi qu'à l'acquisition d'un nouveau statut par les Albanais de Macédoine et de Monténégro, la revue *Studime historike* publie des articles où les auteurs présentent librement leurs points de vue et leurs thèses. Des pas importants sont effectués en vue d'un traitement aussi objectif et scientifique que possible de nombreux sujets. Grâce à une nouvelle conception du monde et une base accrue de sources bibliographiques et documentaires, les auteurs ont enrichi ces dernières années la revue par des apports non seulement nombreux mais aussi de qualité. La revue a également assuré la publication des exposés présentés lors d'une série d'importantes manifestations scientifiques comme les conférences scientifiques consacrées au 80^e anniversaire de l'indépendance (Tirana, 1992), à la question du Kosovo (Tirana, 1993), à 2000 ans de christianisme en Albanie (Tirana, 1999), au 125^e et au 130^e anniversaire de la Ligue albanaise de Prizren (Prishtina, Tirana, respectivement en 2003 et en 2008), au 600^e anniversaire de la naissance de Skanderbeg (Tirana, Prishtina, Skopje, 2005), au 95^e anniversaire et au centenaire de la proclamation de l'indépendance d'Albanie (Tirana, Prishtina, Skopje, respectivement en 2007 et en 2012), au Royaume d'Albanie (Tirana, 2008), au centenaire de la Principauté d'Albanie (Durrës, 2014), au centenaire du début de la Première Guerre mondiale (Prishtina, 2014), aux événements de la Seconde Guerre mondiale et à la Lutte antifasciste de libération nationale (Tirana, Prishtina, 1999, 2013, 2014), au Comité pour la défense nationale du Kosovo (Shkodra, 2003), et ainsi de suite.

À ce cinquantenaire, la revue *Studime historike* et les générations de chercheurs qui y ont contribué ont le droit d'être fières de ce bilan très positif réalisé au fil des ans au prix de tant d'efforts et de passion, au mépris des difficultés objectives et subjectives.

Marenglen VERLI

**LE CINQUANTENAIRE DE LA REVUE *STUDIME
FILOLOGJIKE*, UN ÉVÈNEMENT MARQUANT DANS
L'HISTOIRE DES SCIENCES PHILOLOGIQUES**

L'année 2014 coïncide avec un évènement marquant de l'histoire des sciences philologiques albanaises, le cinquantenaire de la fondation de la revue scientifique *Studime filologjike* (« Études philologiques »), dont le premier numéro remonte à 1964. Cette publication a été l'héritière dans le domaine philologique de la revue précédente *Buletin i Universitetit Shtetëror të Tiranës – Seria shkencave shoqërore* (« Bulletin de l'Université d'État de Tirana – Série des sciences sociales »), publiée dans les années 1957-1963 par l'Institut d'Histoire et de Linguistique. C'est à 1964 que remontent aussi les débuts de la revue *Studime historike* (« Études historiques »), héritière du volet histoire du bulletin susmentionné.

La division du « Bulletin de l'Université d'État de Tirana – Série des sciences sociales » en deux revues distinctes a été le résultat de l'essor général que connaissaient les sciences philologiques et répondait aux exigences de leur développement ultérieur. Dans ce cadre, la fondation de *Studime filologjike* a constitué le premier pas dans la publication d'une revue scientifique de portée nationale ayant un profil bien déterminé, unique dans son genre pour l'époque, dont la mission était de promouvoir le développement des sciences linguistiques et littéraires dans le domaine de l'albanais. Jusqu'en 1972, cette revue a été publiée par l'Institut d'Histoire et de Linguistique de l'Université d'État de Tirana. Suite à la création de l'Académie des Sciences, cet institut s'est scindé en deux instituts séparés, celui de Linguistique et de Littérature et celui d'Histoire. Depuis 1973, la revue *Studime filologjike* est donc la publication scientifique périodique la plus importante de l'Institut de Linguistique

et de Littérature qui, depuis 2008, fait partie du Centre des Études albanologiques, nouvellement créé.

La publication de la revue *Studime filologjike* s'est poursuivie régulièrement sans interruption. Au cours de la période allant de 1964 jusqu'en 1991, la revue a publié quatre numéros par an ; durant les années 1992-1998, elle a paru en un seul volume (n^{os} 1-4) et, à partir de 1999, en deux volumes (n^{os} 1-2 et 3-4). Elle tire actuellement à environ 500 exemplaires.

Conformément à son profil, le conseil de rédaction est constitué de linguistes et de chercheurs du domaine de la littérature. Son premier rédacteur en chef a été le linguiste Androkli Kostallari (de 1964 à 1992), alors que le linguiste Mahir Domi a été le premier rédacteur en chef adjoint. Au fil des années, le conseil de rédaction a été composé d'éminentes personnalités des sciences albanologiques, dont plusieurs sont bien connues pour leurs contributions même à l'étranger. Ainsi, aux côtés de A. Kostallari et de M. Domi, un rôle important dans la direction de cette revue a été joué par les chercheurs Eqrem Çabej, Dhimitër Shuteriqi, Zihni Sako, Shaban Demiraj, Lirak Dodbiba, Jani Thomaj, Jorgji Gjinari, Palok Daka, Menella Totoni, Ferdinand Leka, Emil Lafe, Kolec Topalli, Enver Hysa, Seit Mansaku, etc.

Tout au long de l'existence de la revue, sa rédaction a suivi une politique éditoriale bien définie qui se manifeste tant dans la diversité de ses rubriques que dans son profil. La rubrique principale est celle consacrée aux articles concernant des études, où sont présentés les résultats des études effectuées notamment par les chercheurs de l'Institut de Linguistique et de Littérature sur les sujets prévus par le plan de recherche scientifique de l'Institut, ainsi que les travaux de toute une série de collaborateurs externes et de chercheurs du Kosovo, de la Macédoine ou arberèches. La revue a également publié d'importants articles écrits par des chercheurs étrangers qui s'intéressent aux sciences albanologiques. D'autres rubriques assez fournies sont « Problèmes et débats », « Matériaux et documents », « Critique et bibliographie » ou encore « La vie scientifique ».

La revue *Studime filologjike* a un double profil d'études, linguistique et littéraire, et elle s'adresse à des spécialistes de ces disciplines. Ses articles sont caractérisés par une diversité de thèmes

qui est dictée par l'évolution des sciences linguistiques et littéraires, ainsi que par la mission de cette revue qui est d'encourager et de promouvoir de nouvelles réalisations dans le domaine des sciences albanologiques. La place principale dans cette revue revient habituellement aux travaux en matière de linguistique. Suivant la politique éditoriale de la rédaction, les articles touchent des disciplines linguistiques comme la morphologie, la syntaxe, la phonétique, la dialectologie, la lexicologie, la lexicographie, la sémantique et la philologie, aussi bien sur le plan diachronique que sur celui synchronique.

Sur le plan diachronique, les questions abordées sont tout d'abord celles qui se rattachent aux problèmes de l'histoire de la langue albanaise, à la place de sa formation, aux rapports de l'albanais avec les langues balkaniques, aux problèmes de l'illyrien, aux correspondances de l'illyrien avec le messapien, aux correspondances et aux parallélismes albano-illyriens en matière de formation des mots, ou encore aux liens linguistiques albano-roumains. À la suite de publications plus anciennes au « Bulletin de l'Université d'État de Tirana », ces questions ont été traitées notamment par Eqrem Çabej et Mahir Domi, mais aussi par des chercheurs étrangers comme Eric Hamp, Haralambie Mih escu, Gerhardt Rohlfs, Vittore Pisani, Radoslav Kati i ou Carlo de Simone. Une place importante est occupée aussi par les études d'étymologie d'E. Çabej ou encore d'autres études sur l'évolution historique du lexique de l'albanais. À partir de 2010, la revue a d'ailleurs publié des extraits du *Fjalori etimologjik i gjuhës shqipe* « Dictionnaire étymologique de la langue albanaise » de Kolec Topalli.

Une série d'articles ont porté sur les rapports de l'albanais et du proto-albanais avec les langues voisines, notamment sur les emprunts au latin, au grec, au turc et au slave. Une contribution particulière sur ces parties du lexique albanaise a été apportée par E. Çabej, T. Dizdari, S. Mansaku, I. Ajeti, S. Hoxha, mais aussi par des chercheurs plus jeunes comme A. Omari et Xh. Ylli, ces derniers s'étant intéressés en particulier à la place des slavismes dans la langue albanaise, ainsi qu'à l'influence de l'albanais sur les parlers septentrionaux du serbe. Un certain nombre d'articles écrits par des

auteurs comme I. Ajeti, K. Luka, D. Luka, S. Mansaku, E. Lafe, Ç. Bidollari, etc., ont traité de questions d'onomastique (notamment de toponymie) sous l'aspect synchronique et diachronique, en particulier en fonction de l'appui de la thèse concernant la continuité illyro-albanaise.

La philologie des textes de la littérature ancienne albanaise ou arberèche et la perspective de son développement constituent un autre domaine d'études auquel cette revue a fait place sur ses pages. Telles ont été les questions de la translittération et de la transcription ainsi que quelques autres aspects textologiques qui ont surgi lors de la préparation des éditions critiques des ouvrages d'auteurs anciens et qui ont inspiré des articles écrits par A. Omari, I. C. Fortino, K. Kodra, Sh. Islamaj, M. Bruci, etc. D'un intérêt particulier ont été aussi les articles de T. Osmani, J. Kastrati, S. Mansaku, E. Lafe, etc., sur l'histoire de l'écriture et de l'alphabet de l'albanais.

Dans le domaine des études historiques de l'albanais, la revue a traité des questions de la phonétique (l'évolution de phonèmes particuliers, des phénomènes phonétiques comme l'accent, l'hiatus, le sandhi, l'haplologie, etc.), de la morphologie (l'évolution des catégories grammaticales de diverses parties du discours), de la formation des mots, mais aussi de la syntaxe historique.

La dialectologie a été, durant la seconde moitié du XX^e siècle, une des branches les plus développées de la linguistique albanaise. Un rôle important dans ce sens a été joué aussi par la revue *Studime filologjike* qui a publié depuis ses débuts une série de monographies, d'esquisses et de matériaux dialectaux dus à J. Gjinari, M. Totoni, B. Beci, M. Çeliku, E. Lafe, M. Domi, Dh. S. Shuteriqi, Gj. Shkurtaj, Xh. Gosturani, Sh. Hoxha, etc., ainsi qu'à des auteurs du Kosovo et à d'autres albanologues. Ces publications ont servi de base pour rédiger plus tard l'ouvrage majeur de la dialectologie albanaise, *Atlasi dialektologjik i gjuhës shqipe* « L'Atlas dialectologique de la langue albanaise ».

La structure grammaticale et phonétique de l'albanais contemporain a été traitée largement par la revue dans des monographies sur des catégories et des sujets particuliers de la morphologie et de la syntaxe, ainsi que dans des aperçus de synthèse ou des articles polémiques. Elle a publié des monographies

descriptives de différentes parties du discours, des catégories et des formes grammaticales, des termes de la proposition, des types de propositions et de phrases simples et complexes, du groupe de mots et de ses particularités en albanais, de questions relatives à la classification des termes et des propositions, de l'ordre des termes, de la segmentation actuelle de la proposition, etc. Un autre groupe de chercheurs, en particulier des jeunes, en approfondissant la théorie du groupe de mots qui a été abordée pour la première fois par le linguiste S. Floqi et qui a marqué un important tournant dans la description de la structure syntaxique de l'albanais, ont avancé récemment de nouveaux concepts syntaxiques comme celui du syntagme, du contraste, du rhème, etc.

Dans le domaine de la phonétique, la revue a traité notamment des phénomènes phonétiques et phonologiques de l'albanais standard en appliquant aussi pour la première fois des méthodes et des moyens de la phonétique expérimentale pour décrire les caractéristiques articulatoires et acoustiques des phonèmes de l'albanais.

Les articles sur la formation des mots y ont occupé également une large place. Ils brossent ainsi un tableau presque exhaustif des procédés, des types et des moyens principaux de la formation des mots en albanais, ainsi que des tendances à enrichir le lexique de l'albanais par des mots nouveaux. D'un intérêt particulier sont les articles sur les divers procédés de la formation des mots comme la composition, l'agglutination, la dérivation, la substantivation et les critères pour les distinguer, où des efforts sont déployés en vue de mettre en évidence les traits caractéristiques de l'albanais. Parmi les études les plus réussies dans ce domaine, il faudrait mentionner les articles d'A. Kostallari sur les composés et sur diverses questions théoriques, lesquels ont servi à encourager le développement des études dans ce domaine. Quelques monographies ont traité la formation des mots selon les diverses parties du discours (noms, adjectifs, adverbes) ou selon les formants (préfixes et suffixes déterminés), ainsi que selon les classes sémantiques et les procédés de formation (noms d'action et d'agent, de professions, de couleurs, etc., formation par substantivation, par agglutination, etc.).

Les problèmes liés à la lexicologie et à la lexicographie ont également occupé une large place dans la revue, notamment dans le

cadre du projet de la rédaction du Dictionnaire de l'albanais contemporain, paru en 1980. Parmi les questions les plus traitées, on peut citer le mot en tant qu'unité lexicale, les liens sémantiques des mots, la stratification du lexique de l'albanais contemporain, les glissements de sens et la provenance sémantique, la synonymie, l'antonymie, l'homonymie, la phraséologie (les types d'unités phraséologiques et leur classification) et ainsi de suite. C'est de ce domaine que relève aussi la rubrique des mots et expressions rares recueillis auprès du peuple, dans le cadre de laquelle ont été publiés des répertoires assez riches établis par les nombreux collaborateurs de l'Institut de Linguistique et de Littérature et notamment le vocabulaire des mots rares laissé en manuscrit par A. Xhuvani (presque à chaque numéro ayant paru entre 1971 et 1984). À propos des emprunts modernes en albanais, il faut mentionner la publication de quelques premières lettres du Dictionnaire des orientalismes en albanais, un ouvrage du chercheur T. Dizdari, ainsi qu'une série d'articles sur les emprunts aux langues voisines comme l'italien, les langues slaves des Balkans, l'anglais, etc. De même ont été traitées quelques questions techniques concernant la terminologie en général et la terminologie spécialisée, les particularités de la terminologie en albanais, ainsi que les procédés et les sources pour constituer la terminologie technique et scientifique.

Dans les années 1970, une place importante dans la revue a été occupée par les études sur la langue littéraire et la politique linguistique. Une telle orientation du travail de la rédaction était dictée par les exigences de l'époque en vue de fixer la langue littéraire albanaise ou l'albanais standard et de le faire assimiler à l'ensemble des locuteurs albanais, sur tous les territoires. L'albanais littéraire contemporain, le parcours de sa formation, les processus de planification linguistique et de codification ont constitué un des thèmes fondamentaux des articles de la revue, en particulier après la publication du projet de l'orthographe (1976) et par la suite. La revue a publié aussi les matériaux les plus importants du Congrès de l'Orthographe (1972) et des conférences postérieures consacrées à la langue littéraire (1984, 1992, 1997, 2002, 2010). Ils ont traité de l'évolution de la formation de la norme littéraire et du besoin de sa stabilisation, de la nécessité d'en déterminer les orientations et de

perfectionner le système et la structure de l'albanais standard sur le plan phonétique, morphologique, lexical et syntaxique. D'autres questions importantes ont été celles concernant la base dialectale du standard, le rapport du standard avec les langages dialectaux, la pureté de la langue. L'assimilation de la langue littéraire est considérée par les chercheurs sur le plan panalbanais, non seulement en Albanie, mais aussi au Kosovo, en Macédoine, au Monténégro et dans la diaspora.

La partie consacrée aux études littéraires a été également riche en rubriques et matériaux. Les articles d'étude ont éclairci des problèmes généraux de la théorie littéraire, des problèmes concernant les périodes et les courants littéraires et idéologiques, les genres littéraires, les questions de méthode artistique, la tradition et l'innovation dans la littérature, le caractère national de la littérature, le rôle de la convention littéraire, les formes de la représentation épique de la vie dans la littérature, la satire et l'humour, etc.

Des études ont été publiées sur l'œuvre d'auteurs particuliers ou sur des parties de leur création, depuis la littérature ancienne albanaise et arberèche jusqu'aux auteurs contemporains albanais, kosovars, macédoniens, arberèches, etc. De la littérature ancienne rappelons dans ce sens des auteurs comme Budi, Bogdani, Variboba, de la littérature de la Renaissance nationale et de la période de l'indépendance, des auteurs comme G. Dara, H. De Rada, A. Santori, N. Frashëri, S. Frashëri, P. Vasa, N. Mjeda, M. Grameno, A. Z. Çajupi, Asdreni, F. S. Noli, Migjeni, N. Bulka, etc. Parmi les auteurs de la littérature contemporaine, des articles ont été consacrés en particulier à Jakov Xoxa, Shefqet Musaraj, Ismail Kadare, Dritëro Agolli, etc. De même ont été recueillis, publiés et étudiés des manuscrits des auteurs connus comme les *bejtexhinj*.

Jusqu'à la parution de la revue *Kultura popullore* (« La culture populaire ») en 1980, les études sur le folklore étaient également publiées par la revue *Studime filologjike*. Toute une série d'articles ont ainsi été consacrés au cycle épique albanais, à la création populaire en prose et en poésie, aux proverbes et adages, aux chansons, aux danses et à la musique populaires, aux instruments de musique et ainsi de suite.

Certes, la rédaction de la revue *Studime filologjike* n'aurait pas pu accomplir au fil des ans sa mission de portée nationale pour le développement des sciences albanologiques sans sa collaboration avec les chercheurs les plus éminents dans les domaines linguistique et littéraire, comme Eqrem Çabej, Aleksandër Xhuvani, Shaban Demiraj, Selman Riza, Mahir Domi, Spiro Floqi, Osman Myderrizi, Remzi Përnaska, Seit Mansaku, Jorgji Gjinari, Bahri Beci, Androkli Kostallari, Jani Thomaj, Xhevat Lloshi, Lirak Dodbiba, Dhimitër Shuteriqi, Ramadan Sokoli, Zihni Sako, Qemal Haxhihasani, Jorgo Bulo, Rexhep Qosja, Idriz Ajeti, Besim Bokshi, Hilmi Agani, Rexhep Ismajli, Shefkije Islamaj, Emil Lafe, Agim Vinca, Sabri Hamiti, Francesco Altimari, Mateo Mandala, Italo C. Fortino, etc. De même, la revue a bénéficié de la collaboration d'un grand nombre de figures illustres de l'albanologie en Europe et aux États-Unis, comme Eric P. Hamp, G. Rohlf, A. Rosetti, W. Cimochofski, V. Pisani, H. Mih escu, Ch. Gut, A.V. Desnickaja, G. Svane, G. Ejntrej, W. Fiedler, G. Brâncus, V. Friedman, etc.

Après 1990, suite aux changements démocratiques et à l'augmentation du nombre d'établissements de recherche scientifique sur les territoires albanais et dans la diaspora, les publications périodiques scientifiques sont devenues plus nombreuses dans le domaine des sciences albanologiques. Néanmoins, la revue *Studime filologjike* se présente au 50^e anniversaire de sa fondation avec une tradition d'études fondamentales déjà bien consolidée et une information scientifique particulièrement riche. Elle est désormais une revue scientifique de qualité, avec des exigences et des critères propres aux organes scientifiques spécialisés et constitue dans ce sens une école pour la promotion des jeunes chercheurs et le développement des sciences philologiques.

Ludmila Buxheli

PROFIL D'UN ALBANOLOGUE FRANÇAIS : CHRISTIAN GUT

Le professeur Christian Gut est sans nul doute aujourd'hui en France un des plus fins connaisseurs de l'histoire, de la littérature et de la culture albanaises, le continuateur d'une vieille tradition créée par des chercheurs français qui se sont penchés sur l'étude de l'histoire et de la culture albanaise.

Après avoir été au contact de la langue, de la littérature et de l'histoire de la civilisation albanaise au début des années 1960 à l'École nationale des langues orientales vivantes (appelée plus tard Institut national des langues et civilisations orientales, INALCO), il a porté un intérêt accru à l'albanologie. Le thème albanais est devenu de plus en plus fréquent et cher au professeur Gut du fait qu'il a également sillonné en tous sens non seulement l'Albanie, mais aussi le Kosovo, connaissant ainsi de près la culture et la civilisation albanaises.

Christian Gut a publié plus de quatre-vingts ouvrages et articles divers, dont des traductions, des études d'histoire politique, d'histoire littéraire, de philologie, de culturologie, de linguistique, etc.

Suivant les diverses typologies, la contribution albanologique du professeur Gut peut être classée en :

I. Traductions :

I.a De l'albanais en français, comme :

- D. Agolli, *Splendeur et décadence du camarade Zulo*, Paris, 1990 ;
- I. Kadaré, *La ville du Sud*, Paris, 1985 ;
- *Le Kanun de Lekë Dukagjini*, Pejë, 2001 ;

- quelques poésies de Preç Zogaj, dans *Poésie 93*, n° 46, février 1993 ;

- R. Qosja, *La mort me vient de ces yeux-là*, Paris, 1994 ; ou

- R. Qosja, *La question albanaise*, Paris, 1995.

I.b Du français en albanais, comme :

- P. Vasa, *Vepra* (Œuvres), t. I^{er}, les poésies, Prishtina, 1989.

II. Études littéraires, comme :

- « Dorëshkrimet e vjershës 'O moj Shqypni' të P. Vasës » (Les manuscrits de la poésie 'O Albanie, pauvre Albanie' de P. Vasa), dans *Studime filologjike*, 1993, n^{os} 1-4)

- « Conscience nationale et conscience européenne dans l'œuvre d'Ismail Kadaré », dans *Colloques Langues O'. Convergences européennes*, Paris, 1993 ;

- « Littérature albanaise », dans *Histoire littéraire de l'Europe médiane des origines à nos jours*, Paris, 1998 ;

- « Një ndodhi e panjohur nga jeta e P. Vasës » (Un épisode inconnu de la vie de P. Vasa), dans *Studime filologjike*, Tirana, 1998, n° 2.

- *Pashko Vasa, jeta dhe vepra* (Pashko Vasa, vie et œuvre), Prishtina, 2007 ;

- « Poezitë e papërfillura të P. Vasës » (Les poésies négligées de P. Vasa), dans *Gjurmime albanologjike, Seria e Shkencave Filologjike*, Prishtina 1986, (n° XVI) ; ou

- Notice sur Esad Mekuli dans *Histoire des littératures*, Paris, 1976.

III. Études historiques et politiques, comme :

- « Les sources de l'histoire de l'Albanie en albanais, des origines jusqu'au début du XIX^e siècle », dans *Sources ethnographiques*, Paris, 1970 ;

- « Inventar i korrespondencave të konsujve të Francës në Durrës, 1699-1726 » (Inventaire de la correspondance des consuls de France à Durazzo, 1699-1726), dans *Gjurmime albanologjike*, Prishtina, 1970/1-2 ;
- « La Commission internationale de contrôle et le Statut organique de l'Albanie (1913-1914) », dans *Albanie*, 1989, n° 16 ;
- « Organizimi administrativ, juridik dhe ushtarak i Shqipërisë, 1912-1914 » (L'organisation administrative, juridique et militaire de l'Albanie, 1912-1914), dans *Seminari XVIII ndërkombëtar për gjuhën, letërsinë dhe kulturën shqiptare*, Tirana, 1996 ;
- « Les structures administratives de l'Albanie pendant les premières années de l'indépendance », exposé présenté au Colloques franco-albanais organisés par l'Institut national des langues et civilisations orientales, Paris, 1984 ; ou
- Notes sur l'histoire de l'Albanie, Ali Pacha de Tepelena et les îles Ioniennes, *Dictionnaire Napoléon*, Paris, 1987.

IV. Études linguistiques, comme :

- « Kontakte gjuhësore midis shqipes dhe maqedonishtes » (Contacts linguistiques entre l'albanais et le macédonien), dans *Gjurmime albanologjike*, Prishtina, 1973/3 ; ou
- « Combien l'albanais a-t-il de cas ? », dans *Cahiers balkaniques*, 1994, n° 19 ;

V. Études ethno-culturelles, comme :

- « Religions et identités culturelles en Europe centrale et orientale : le cas de l'albanais », dans *Groupe de travail sur l'Europe centrale et orientale. Bulletin d'information*, n° 2, 1978 ;
- L'état actuel des études albanologiques en France, dans *Akten des internationalen Kolloquiums...zum Gedächtnis an Nobert Jokl*, Innsbruck, 1977 ; ou

- « La vendetta dans le ‘Kanun’ », dans *Albanie utopie. Huit clos dans les Balkans*, Paris, 1996.

VI. Sciences de formation, comme :

- *Parlons albanais* (co-auteur), Paris, 1999 ; ou
 - « Mësimi i gjuhës shqipe në Francë dje dhe sot »
 (L’enseignement de l’albanais en France hier et aujourd’hui),
 dans *Gjuha jonë*, 1995, n° 1.

La contribution que le professeur Christian Gut a apportée aux études albanologiques et en particulier aux études littéraires, notamment par son ouvrage *Pashko Vasa, jeta dhe vepra* (Prishtina, 2007), est fondamentale. Un autre ouvrage important de cet auteur est aussi le manuel d’enseignement de l’albanais *Parlons albanais* (Paris, 1999).

Le livre *Pashko Vasa, jeta dhe vepra* constitue une base solide pour tous les chercheurs qui s’intéressent à Pashko Vasa et à son œuvre. La contribution de l’auteur dans ce cas n’a pas été seulement celle du chercheur qui a étudié une personnalité de la Renaissance nationale albanaise et son activité, mais elle est aussi directement liée à l’essence de la recherche scientifique, à la découverte. En tant que traducteur, Gut a apporté pour la première fois en albanais les poésies en français de P. Vasa.

Gut a été le premier à découvrir l’étude *Esquisse historique sur le Monténégro d’après les traditions de l’Albanie*¹, écrite et publiée en français en 1872. Jusqu’à une période tardive, cet ouvrage était considéré comme perdu. Dans sa monographie sur Pashko Vasa, Vehbi Bala² traite brièvement de l’étude en question en se référant à des documents de l’Institut d’Histoire de l’Académie des Sciences. C’est en 2002 que Gut a parlé de cet ouvrage, dont une photocopie lui avait été offerte par Thoma Kaçorri. La copie originale en est conservée à la Bibliothèque nationale Cyrille et Méthode à Sofia.

L’ouvrage *Pashko Vasa, jeta dhe vepra* est conçu sous la forme d’une monographie classique qui se propose de traiter

¹ Voir Christian Gut, *Pashko Vasa, jeta dhe vepra*, Prishtina, 2008, p. 62.

² Vehbi Bala, *Pashko Vasa*, Tirana, 1979, p.59.

l'ensemble de l'œuvre de Pashko Vasa, ainsi que sa personnalité. Structuré suivant la méthode historique-culturelle, le premier chapitre est consacré à la vie de P. Vasa, à sa formation culturelle, ainsi qu'à son activité extralittéraire.

Considéré sous l'aspect diachronique, mais aussi synchronique, sous celui de la vie quotidienne, des coutumes, des croyances, des mentalités, des appartenances religieuses, des attitudes par rapport à l'Empire ottoman, etc., *L'Albanie dans l'œuvre de Pashko Vasa* constitue un chapitre à part de l'étude du professeur Gut.

D'un grand intérêt sont aussi ses observations sur les poésies de Pashko Vasa en italien (*La mia prigionia*), ainsi que les analyses du texte de la poésie *O moj Shqypni* (O Albanie, pauvre Albanie).

Une partie de l'ouvrage *Pashko Vasa, jeta dhe vepra* a été consacrée spécialement à l'analyse des systèmes graphique, phonétique, morphologique, lexical, syntaxique et orthographique, c'est-à-dire aux questions linguistiques de *Shqynia e shqyptarët*.

Compte tenu de l'approche intégrale de l'objet, des innovations de l'étude littéraire et scientifique, ainsi que de l'information, l'ouvrage du professeur Christian Gut constitue sans nul doute une des meilleures études dans l'histoire de la réception critique de Pashko Vasa et de son œuvre.

L'ouvrage *Parlons albanais* a été publié aux éditions L'Harmattan dans la collection Parlons, dirigée par Georges Malherbe. Cette méthode arrive un quart de siècle après la parution de la *Grammaire albanaise* d'Henri Boissin, le professeur de Gut. « L'ouvrage rédigé par A. Brunet, R. Përnaska et moi-même, note Gut, est conçu comme un vade-mecum pour les étudiants qui y trouveront, en plus d'une brève grammaire et d'un glossaire fondamental français-albanais et albanais-français, des notions précises sur l'histoire, la géographie, la langue et la littérature, l'archéologie et le folklore »³.

Les auteurs de la méthode ont trouvé opportun de donner dès le début au lecteur une information très riche sur des aspects de l'histoire, de la culture et des sites touristiques du pays, répondant

³ Christian Gut, « Mësimi i gjuhës shqipe në Francë dhe sot », in *Gjuha jonë*, Tirana, 1995, n° 1, p. 118.

ainsi à la question à savoir pourquoi il faut apprendre l'albanais. Les goûts linguistiques et littéraires constituent seulement un des motifs pour apprendre l'albanais. D'autres raisons pour se mettre à apprendre cette langue sont l'envie d'être un touriste actif et d'avoir la possibilité d'échanger des idées et des points de vue, les intérêts de connaître, d'étudier, de faire du commerce, etc. Toutes ces données, auxquelles les auteurs ont réservé la première partie de l'ouvrage, éveillent chez le lecteur des intérêts pour la géographie et l'histoire du pays, pour l'archéologie et le tourisme, la littérature et le folklore, les coutumes, les usages et les habitations, la cuisine et l'artisanat.

L'histoire de la langue albanaise, ses rapports avec d'autres langues, les traits caractéristiques des deux dialectes sont les questions principales du deuxième chapitre. La troisième partie, qui porte le titre *Éléments grammaticaux*, constitue l'essence du livre. Il s'agit principalement d'une présentation plus ou moins complète de la structure morphologique de l'albanais. « Dans cette partie, souligne E. Hysa, un collaborateur de Gut, les auteurs ont combiné la nature scientifique avec le but pratique de l'ouvrage »⁴.

En fonction du but pratique, les auteurs ont équipé l'ouvrage de plusieurs situations de conversation et de deux glossaires français-albanais (3400 mots) et albanais-français (5400 mots). Dans la partie consacrée aux conversations, ils donnent des expressions et des formules typiques employées dans diverses situations, permettant ainsi à un étranger qui arrive en Albanie de s'entretenir avec les habitants locaux pour s'informer et satisfaire ses besoins sans l'aide d'un interprète.

L'ouvrage contient aussi quelques annexes telles qu'une bibliographie des ouvrages sur l'Albanie et les Albanais ayant paru en France. Cette méthode est accompagnée également d'un tableau chronologique récapitulatif qui commence à partir du II^e siècle avant J.-C., avec l'établissement des populations illyriennes dans les Balkans et arrive jusqu'en 1998, ainsi que d'une brève biographie de certaines personnalités qui ont joué un rôle important pour le sort historique de la nation albanaise.

⁴ Enver Hysa, « Parlons albanais », dans *Universi shqiptar i librit*, Tirana, 2001, p. 21.

Le professeur E. Hysa a écrit à propos de la méthode en question : « Considéré dans son ensemble, l'ouvrage présente un intérêt particulier en raison de sa conception en général, de son utilité pratique pour des lecteurs et des utilisateurs de toutes sortes, ainsi que des connaissances données avec mesure et présentées avec un style clair et attractif »⁵.

Tout ce que l'on vient de dire n'est autre qu'un bref aperçu de l'activité multiple du professeur Christian Gut, dont la contribution, tout comme l'œuvre des albanologues contemporains les plus en vue, deviendra à coup sûr prochainement un objet d'études et de thèses futures de la part des jeunes chercheurs.

Lili Sula

⁵ *Ibid.*, p. 22.

LA VIE SCIENTIFIQUE

CONFÉRENCES SCIENTIFIQUES INTERNATIONALES ORGANISÉES PAR L'ACADÉMIE DES SCIENCES

Une conférence scientifique internationale consacrée au 200^e anniversaire de la naissance du grand poète arberèche Hiéronyme De Rada (1814-1903) a été organisée le 11 novembre 2014 par l'Académie des Sciences en collaboration avec la Faculté d'Histoire et de Philologie de l'Université de Tirana. La conférence a fait la synthèse des études déradiennes dans un nouvel effort en vue de traiter à la lumière des méthodes modernes divers aspects de l'œuvre de ce poète, folkloriste, philologue, publiciste, patriote et activiste des mouvements sociaux-politiques de l'Italie de l'époque, en complétant ainsi le portrait à plusieurs facettes de ce colosse de la culture albanaise, un pionnier d'une littérature nouvelle, romantique par l'inspiration, moderne par la forme, les moyens d'expression et les

structures du langage poétique. Des exposés y ont été présentés par des chercheurs venant des principaux établissements universitaires du pays, ainsi que de l'Italie, du Kosovo, de la Macédoine et de la Grèce : Francesco Altimari « Naples, le berceau culturel de la Renaissance nationale albanaise et le berceau littéraire de H. De Rada » (lire la version intégrale à la page 53 du présent numéro), Rexhep Qosja « L'esthétique de l'identité retrouvée » (version intégrale à la page 81 du présent numéro), Elio Miracco « L'intervention de Hiéronyme De Rada sur ses ouvrages lors de la publication : recherches philologiques sur les Chants de Milosao et de Serafina Thopia », Klara Kodra « De Rada, un précurseur de courants modernistes », Ali Aliu « La vision de De Rada dans son testament concernant

les principes esthétiques », Titos Jochalas « Hiéronyme De Rada et Hydra », Ymer Çiraku « L'œuvre de De Rada comme paradigme de référence de la littérature albanaise », Shefkije Islamaj « Traits stylistiques et linguistiques du langage artistique de De Rada », Shaban Sinani « Hiéronyme De Rada et une nouvelle périodisation de l'histoire de la littérature albanaise », Matteo Mandalà « Sur la formation de Hiéronyme De Rada pendant sa jeunesse », Sabri Hamiti « Milosao », Zeqirja Neziri « Le double nattareur du poème Serafina Thopia », Emin Kabashi « La littérature de De Rada et l'Europe », Roland Zisi « L'échelonnement des auteurs littéraires, de Buzuku à De Rada », Dhurata Shehri « Au-delà de l'historisme : lire esthétiquement l'œuvre de De Rada », Elvira Lumi « Éléments préottomans dans l'œuvre de De Rada », Laura Smaqi « De Rada à travers les textes originaux et les adaptations », Persida Asllani « La lumière obscure de la mélancolie de De Rada », Ermir Xhindi « Hiéronyme De Rada et ses ouvrages dans une nouvelle histoire de la littérature albanaise », Mimoza Priku « L'art

du langage à travers les œuvres de De Rada », Kristaq Jorgo « Des questions déradiennes examinées selon la théorie de la quantification harmonique du texte », Gëzim Gurga « De Rada politicus : un aperçu des idées et des attitudes politiques du poète », Tomorr Osmani « Aspects de l'activité de création de De Rada sur le plan linguistique », Remzi Përnaska et Tomorr Plangarica « H. De Rada et Benloew, deux voix résonnant en harmonie sur la langue, la culture et la question albanaise », Moikom Zeqo « Milosao et le Cantique des Cantiques », Lili Sula « La mort dans Milosao et Serafina Thopia », Dion Tushi « Éléments de la lyrique classique dans le poème Les Chants de Milosao de Hiéronyme De Rada », Neli Naço « L'archaïque comme forme de la poétique chez De Rada ».

Dans le même cadre, les participants à cette conférence ont assisté le lendemain à la présentation de la publication de *Vepra letrare e De Radës* en six volumes, une édition critique de l'œuvre littéraire de De Rada préparée sous la direction de Francesco Altimari et la coordination de Matteo Mandalà, ainsi que grâce à la collaboration

de Vincenzo Belmonte et Fiorella De Rosa, avec le concours des Ministères de la Culture d'Albanie et du Kosovo, de l'Université de Calabre et de la Fondation Francesco Solano.

*
* * *

Le 27 novembre 2014, l'Académie des Sciences et le Ministère de l'Éducation et des Sports ont organisé une conférence scientifique internationale consacrée au 70e anniversaire de la libération de l'Albanie.

Après le discours d'ouverture de Muzaffer Korkuti, président de l'Académie des Sciences, et la salutation de Lindita Nikolli, ministre de l'Éducation et des Sports, la conférence s'est proposée de considérer la Lutte antifasciste de libération nationale du peuple albanais à une distance de 70 ans et à la lumière de nouveaux documents d'archives albanaises et étrangères, afin de traiter avec objectivité quelques questions fondamentales du débat historique sur le caractère de cette lutte : le rôle joué par les différentes forces politiques, les transformations apportées par la guerre comme un catalyseur au

sein de la société albanaise et le résultat de ces transformations, la confrontation de la résistance active avec le collaborationnisme, leurs rapports avec les grandes puissances alliées et l'antifascisme en tant que valeur universelle et alternative de la perspective historique de la nation. Une dizaine d'exposés ont été présentés : Kristo Frashëri « La Lutte antifasciste de libération nationale vue à 70 ans de distance » (lire à la page 3 du présent numéro), Xhelal Gjeçovi « Lutte de libération nationale ou guerre civile », Bernd Fischer (Etats-Unis) « La politique allemande en Albanie au cours de la Seconde Guerre mondiale » (lire à la page 23 du présent numéro), Paskal Milo « L'Albanie et les Nations unies durant la Seconde Guerre mondiale », Gennady Nikolaevich Smirnov (Russie) « La Conférence de Crimée de la 'grande troïka' et son rôle dans l'affranchissement du fascisme » (lire à la page 33 du présent numéro), Pëllumb Xhufi « L'Albanie ancienne et l'Albanie nouvelle pendant les années de la Seconde Guerre mondiale », Peter Lucas (États-Unis) « L'OSS, Tom Stefan et l'Albanie de la Seconde Guerre mondiale » (lire à la page 45 du pré-

sent numéro), Isber Hoti (Kosovo) « L'Albanie et le Kosovo au cours de la Seconde Guerre mondiale », Marenglen Verli « L'antifascisme, une alternative et une perspective durant les années de la Seconde Guerre mondiale », Vasil Tole « Le patrimoine musical de la Lutte antifasciste de libération nationale ». À la lumière de ces analyses, la conférence a conclu que la Lutte antifasciste de libération

nationale, alignant l'Albanie du côté des vainqueurs, a constitué un capital politique inaliénable pour la défense de l'indépendance et de l'intégrité territoriale de l'État albanais. Compte tenu de sa portée et de ses répercussions historiques, cette lutte a été ainsi un événement marquant pour l'histoire du pays et son avenir.

Arben Leskaj

IN MEMORIAM**SHABAN DEMIRAJ
(1920-2014)**

Le professeur Shaban Demiraj, un éminent académicien, s'est éteint le 30 août 2014 à l'âge de 94 ans suite à une longue maladie. Il était une des personnalités les plus illustres des sciences linguistiques et philologiques albanaises, de l'éducation et de la culture nationales, ancien président de l'Académie des Sciences (1993-1997), couronné des titres d'Instituteur du Peuple et de Grand Maître du Travail, deux fois lauréat du Prix de la République, pendant de longues années responsable de la Chaire de la Langue albanaise à la Faculté d'Histoire et de Philologie de l'Université de Tirana (1962-1989) et vice-doyen de cette faculté (1962-1966), auteur de beaucoup de publications scientifiques, d'ouvrages de synthèse, d'études monographiques, d'articles scientifiques, de manuels destinés aux écoles secondaires et supérieures, de rapports et communications présentés en albanais et en langue étrangère lors de congrès et colloques nationaux et internationaux, professeur titulaire de plusieurs matières linguistiques fondamentales à la Faculté d'Histoire et de Philologie de l'Université de Tirana, etc. La haute dignité d'« Honneur de la Nation » vient de lui être accordée également à titre posthume.

La disparition de l'académicien Shaban Demiraj est une grande perte non seulement pour sa famille et ses proches, mais aussi pour les collègues, collaborateurs et amis qu'il a soutenus généreusement dans leur activité scientifique et didactique, donnant l'exemple d'un grand homme dévoué à la langue albanaise et à son histoire, d'un fin connaisseur et d'un ardent défenseur des valeurs historiques et culturelles de sa nation. La disparition de cet éminent linguiste dont l'autorité était reconnue bien au-delà des espaces albanophones est également une lourde perte pour le monde

scientifique et culturel albanais en général et pour les sciences albanologiques en particulier.

Le professeur Demiraj a été l'un des fondateurs et des architectes de l'éducation supérieure et des institutions scientifiques en matière de linguistique et de philologie durant la seconde moitié du XX^e siècle en Albanie. Armé d'une grande volonté, d'un attachement et d'une capacité particulière à œuvrer dans le domaine des sciences linguistiques et philologiques, ainsi que d'une bonne connaissance non seulement de la langue albanaise dans toute son étendue dans le temps et l'espace, mais aussi de plusieurs langues étrangères, classiques et modernes, et ayant bien assimilé la tradition linguistique locale et les acquis des sciences albanologiques en général, ce n'est que par son travail passionné et son dévouement exceptionnel qu'il a gravi les échelons de la connaissance et de la hiérarchie scientifique dans ces domaines, atteignant ainsi des niveaux qui lui vaudraient, dans le monde albanophone et dans les milieux albanologiques étrangers, la réputation d'un des linguistes albanais les plus connus de la seconde moitié du XX^e siècle.

On compte par milliers les étudiants et les chercheurs formés grâce à ses conférences ou ses ouvrages et inspirés par son exemple. Ils se souviendront toujours avec respect et affection de leur professeur et conseiller scientifique, de son érudition et de sa modestie, de son esprit exigeant et juste.

Grâce à ces qualités, le professeur Shaban Demiraj a pu laisser en héritage une œuvre vaste et de grande valeur pour la langue albanaise et son histoire, pour la philologie et la culture albanaises, ainsi que pour la linguistique balkanique. Cette œuvre est constituée d'environ dix mille pages publiées sous forme d'ouvrages particuliers, de recueils d'études, d'articles parus dans des revues scientifiques et culturelles, en albanais et dans d'autres langues. En plus des nombreux articles et études monographiques, il a aussi laissé une série d'ouvrages de synthèse consacrés à des domaines fondamentaux des recherches sur la langue albanaise et son histoire.

Son œuvre majeure *Gramatikë historike e gjuhës shqipe* (« Grammaire historique de la langue albanaise »), parue à Tirana en 1986, est la synthèse la plus complète et approfondie de l'étude historique du système grammatical de la langue albanaise depuis les phases les plus anciennes jusqu'à nos jours, un ouvrage fondamental qui continue d'exercer une large influence sur les études dans ce domaine. Une version succincte de cet ouvrage a été publiée également en allemand par l'Académie des Sciences d'Autriche (Vienne, 1993).

D'autres ouvrages fondamentaux de cet auteur sont *Gjuha shqipe dhe historia e saj* (« La Langue albanaise et son histoire »), paru à Tirana en 1986, réédité à Prishtina en 1989, puis dans une version revue et complétée à Tirana en 2013 ; la monographie *Eqrem Çabej, një jetë kushtuar shkencës* (« Eqrem Çabej, une vie consacrée à la science »), publiée à Tirana en 1990 ; *Gjuhësia ballkanike* (« Linguistique balkanique ») paru à Skopje en 1994 ; *Fonologjia historike e gjuhës shqipe* (« La Phonologie historique de la langue albanaise ») Tirana, 1996 ; *Prejardhja e shqiptarëve në dritën e dëshmive të gjuhës shqipe* (« L'origine des Albanais à la lumière des témoignages de la langue albanaise ») Tirana, 1999 ; *Epiri, Pellazgët, Etruskët dhe Shqiptarët* (« L'Épire, les Pélasges, les Etrusques et les Albanais ») Tirana, 2008. Il a également été le co-auteur principal et le rédacteur du premier volume de *Gramatikë e gjuhës shqipe* (« Grammaire de la langue albanaise ») consacré à la morphologie et publié à Tirana en 1976, puis réédité à plusieurs reprises, un ouvrage fondamental sur la structure grammaticale de l'albanais standard contemporain.

Dans ces ouvrages, le professeur Demiraj a traité des problèmes fondamentaux de la structure grammaticale de l'albanais et de son histoire tels que l'origine de cette langue, le caractère autochtone des Albanais, le lieu et le temps de la formation de l'albanais, sa place dans la famille des langues indo-européennes et dans l'union linguistique balkanique, la périodisation de l'histoire de la langue albanaise, les rapports de l'albanais avec d'autres langues et ainsi de suite, procédant à des synthèses approfondies riches en considérations critiques et en apports personnels, produisant de nouvelles thèses, arguments et témoignages au soutien des thèses fondamentales de la linguistique albanaise et des études albanologiques.

Une partie des ouvrages et des études de cet éminent chercheur ont été publiés aussi en d'autres langues sous forme de volumes à part ou de contributions dans des revues scientifiques ou des recueils prestigieux. Il a participé par des exposés et des rapports à nombre de manifestations scientifiques internationales organisées dans divers pays du monde et à tenu dans beaucoup d'universités des conférences sur la langue albanaise, en tant que digne représentant de la linguistique albanaise. Il est ainsi devenu une personnalité respectée et bien aimée au Kosovo, en Macédoine, au Monténégro, auprès des diasporas albanaises d'Italie et de Grèce, ainsi que dans les milieux albanologiques à travers le monde.

Ce riche héritage qu'il a laissé, mais aussi sa personnalité scientifique et humaine, lui a assuré une place d'honneur toute

particulière dans l'histoire de l'éducation, de la science et de la culture nationales, au panthéon des valeurs historiques, linguistiques et culturelles de son pays. Les générations actuelles et futures des chercheurs et des professeurs, des enseignants, des étudiants et des intellectuels dans divers domaines du savoir se souviendront avec respect et reconnaissance de leur professeur et conseiller scientifique, en se référant toujours à l'œuvre qu'il a laissée et à son exemple scientifique, didactique et humain. Il restera gravé à jamais à la mémoire du savoir et de la culture nationale albanaise.

Seit Mansaku

TABLE DES MATIÈRES

Kristo Frashëri <i>La Lutte antifasciste de libération nationale vue à 70 ans de distance</i>	3
Bernd Fisher <i>German Policy in Albania During the Second World War</i>	23
« »:	33
Peter Lucas <i>The OSS, Tom Stefan and World War II Albania</i>	45
Francesco Altimari <i>Naples, an important center of the Arbëresh-Albanian Renaissance in 19th Century</i>	53
Rexhep Qosja <i>L'esthétique de l'identité retrouvée</i>	81
Edmond Malaj <i>Les familles nobles de Drisht au Moyen-Âge</i>	87
Xhevat Lloshi <i>La langue et la culture albanaises chez E. Çelebi au XVIIe siècle</i>	117

CRITIQUE ET BIBLIOGRAPHIE

Marenglen Verli <i>La revue Studime historike a 50 ans</i>	137
Ludmila Buxheli <i>Le cinquantenaire de la revue Studime filologjike, un évènement marquant dans l'histoire des sciences philologiques</i>	145
Lili Sula <i>Profil d'un albanologue français : Christian Gut</i>	153

LA VIE SCIENTIFIQUE

<i>Conférences scientifiques internationales organisées par l'Académie des Sciences</i>	161
---	-----

IN MEMORIAM

<i>Shaban Demiraj (1920-2014)</i>	165
---	-----

